

Homme-Femme, une différence porteuse de vie



- > Être homme ou femme, qu'est-ce que ça change ?
- > Peut-on éviter la guerre des sexes ?
- > Faut-il ignorer ou conjuguer nos différences ?

Au départ de toute vie humaine, il y a toujours un homme et une femme... Et chacun naît fille ou garçon. Loin d'être une donnée secondaire, on sait de plus en plus combien la différence sexuelle marque profondément la condition humaine, et reste la clé de voûte de toute société... Dans les familles, les écoles, les entreprises, le monde politique, les associations, la présence des deux sexes s'avère porteuse de vie, d'équilibre, d'humanité. Reste à savoir comment vivre harmonieusement ensemble.



Cette différence nous concerne tous... dès le début de notre vie. Quelle fut la première parole prononcée à notre naissance ? « C'est un garçon ! », ou « C'est une fille ! » Notre entourage, parents, frères et sœurs, nous a accueillis dans notre identité sexuée, que ce soit avec surprise, joie ou déception. Car être homme ou femme, c'est d'abord être fils ou fille, occuper une place précise dans une filiation, une histoire. Accepter cette réalité, parfois se réconcilier avec sa masculinité ou sa féminité est donc une étape importante pour pouvoir vivre sereinement nos relations aux autres et déployer notre personnalité. Mais qu'est-ce qu'être homme ou femme aujourd'hui ? Pendant longtemps, la différence inscrite dans les corps était systématiquement associée à des rôles et des comportements. Ainsi les garçons devaient être résolus, énergiques, et les filles tendres et réservées. On sait maintenant, grâce à l'évolution sociale, que ces schémas rigides ne peuvent contenir l'infinie diversité des caractères. La différence sexuelle doit donc être comprise plus profondément, car elle s'impose malgré tout comme une réalité riche et un peu mystérieuse, source de joie, d'émerveillement, mais aussi de souffrance et d'incompréhension.



Homme-Femme, une différence

Différents, mais en quoi ?

Nos corps, bien sûr, sont différents, non seulement dans l'anatomie des organes sexuels, mais dans chacune de nos cellules porteuses du chromosome masculin ou féminin. Les hormones transportées par le sang, conditionnent de façon différente la fertilité (continue chez l'homme, cyclique chez la femme). On sait aussi qu'elles peuvent influencer le désir sexuel de l'homme et de la femme, leurs émotions, et certains comportements (par exemple, l'agressivité



stimulée par la testostérone, hormone masculine). En psychologie, les recherches récemment menées concordent toutes : les femmes perçoivent, vivent et communiquent les événements différemment des hommes. Les magasins de jouets ont remis en place, par exemple, des rayons plus spécifiques « garçons » ou « filles ». La différence n'est pas donc seulement culturelle... Mais ces différences ne doivent pas être systématisées car selon le caractère, l'éducation ou la culture, elles prennent des colorations très particulières.

C'est souvent dans les relations de couple que l'homme et la femme découvrent, parfois avec désappointement, la réalité de ces différences... De même la paternité et la maternité, nécessairement complémentaires puisqu'elles existent l'une par l'autre, ne marquent pas la personnalité de l'homme et de la femme de la même façon. Par sa capacité à accueillir et à porter l'enfant en elle, la femme ressent davantage que l'homme la

valeur de la vie humaine. « *Ce genre unique de contact avec le nouvel être humain en gestation crée, à son tour, une attitude envers l'homme – non seulement envers son propre enfant mais envers l'homme en général – de nature à caractériser profondément toute la personnalité de la femme* » affirme l'Encyclique sur la dignité et la vocation de la femme (§ 18). Les femmes semblent ainsi davantage marquées par une attention à la personne humaine concrète, qu'elles soient ou non appelées à avoir des enfants.

C'est donc tout notre être qui est sexué, orientant notre rapport au monde, aux autres et nos choix de vie.

Égaux en dignité

En même temps, la différence sexuelle trouve sa source dans une même nature humaine. Homme et femme, nous sommes différents mais égaux en dignité (cf. Genèse 1, 26-27). Cette vérité fondamentale, relative à tout être humain, est inscrite dans le premier article de la Déclaration universelle des Droits de l'homme de 1948 et fondée, pour les chrétiens, dans l'acte créateur de Dieu. Reconnaître et accueillir à la fois cette égalité en dignité et cette différence est le long travail de la structuration psycho-affective de l'enfant en vue de devenir un homme

ou une femme. C'est pourquoi ces différences, au risque de devenir stériles, ne doivent pas faire l'objet de comparaisons en terme de supériorité ou d'infériorité, d'inégalités ou de discriminations : l'homme et la femme sont profondément égaux en dignité. Ils expriment à eux deux toute la beauté de la nature humaine et reflètent même... l'image de Dieu. Toute organisation humaine ne pourra s'épanouir qu'en accueillant positivement cette réalité essentielle.

C'est souvent dans les relations de couple que l'homme et la femme découvrent l'ampleur de ces différences.

La théologie rejoint là les sociétés démocratiques occidentales qui reconnaissent en théorie à l'homme et à la femme les mêmes droits. Mais on peut regretter aujourd'hui toutes les formes d'inégalités sociales entre hommes et femmes qui subsistent encore. En France, par exemple, des associations estiment que 70 000 jeunes filles sont soumises chaque année à des mariages forcés. Et une femme sur 10 vivant en couple est concernée par les violences conjugales (2).

S'affronter ou collaborer ?

Plusieurs voies extrêmes ont tenté de faire évoluer les relations complexes entre les sexes. L'une d'elles consiste à considérer la différence en terme de rivalité et de lutte de pouvoir. Mais si l'autre sexe devient l'adversaire, comment

> Quand le couple ignore la différence

Un couple doit forcément apprendre à construire une relation en tenant compte des différences de sexe, de caractère, d'histoire familiale de l'un et de l'autre... Trois attitudes, fréquentes, peuvent compromettre cette construction :

> **l'idéalisation.** L'autre est vu avec des « lunettes roses ». Quand ses fragilités ou simplement sa façon masculine ou féminine de réagir apparaissent, certains pensent que l'amour s'en est allé et chaussent des « lunettes noires ». Il leur faut au contraire commencer à aimer un homme ou une femme « réelle », et pour cela vouloir le découvrir tel qu'il est.

> **la fusion.** Croire que l'on peut tout vivre ensemble et à l'unisson, en éprouvant les mêmes sentiments est aussi un leurre et conduit à un appauvrissement de la relation. Chaque conjoint a besoin d'un espace pour être lui-même. Il peut ainsi revenir vers l'autre pour lui partager sa richesse, son vécu, ses émotions, et nourrir un dialogue qui renouvelle l'amour.

> **l'illusion de l'harmonie permanente.** Proche de la fusion, cette attitude n'envisage pas que le couple puisse connaître des désaccords, des difficultés de compréhension, voire des conflits. Les premières anicroches, - pourtant inévitables - font croire à un échec ou une erreur (« ça ne marche pas, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre »), alors qu'elles sont l'occasion d'approfondir le dialogue, de chercher à se comprendre et de se remettre en question.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Homme et femme, Il les créa”

La Bible et, à sa suite, l'Église reflètent, dit-on, un point de vue exclusivement masculin. Dieu est invoqué comme « Père » et les femmes sont invitées à être soumises à leurs maris. La « différence homme-femme » est donc une question minée. Essayons de la déminer, justement en lisant l'Écriture.

Il faut toujours revenir aux textes d'origine, sans se laisser impressionner par l'imagerie. « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit... » (Genèse 1, 27-28). Pour tous les autres vivants, l'Écriture parlait des « espèces » mais jamais de la différence sexuelle. Avec l'être humain, quelque chose de neuf apparaît : la complémentarité des sexes est une intention de Dieu ; elle est mise en rapport avec ce qui fait l'originalité de l'être humain, le seul des vivants à être créé à l'image de Dieu. Dieu s'adresse à l'homme et à la femme, conjointement.

Le chapitre suivant de la Genèse est encore plus imagé. Il nous montre Dieu plongeant l'homme dans le sommeil, lui retirant une côte et « façonnant » la femme à partir de ce fragment du corps masculin. Gardons-nous de rire. Cela signifie que l'homme n'a pas trouvé de répondant parmi tous les autres vivants et que la femme est à parité avec lui puisqu'elle vient de lui. C'est pourquoi ils pourront s'unir et devenir « une seule chair ».

L'homme et la femme sont nécessaires l'un à l'autre. Chacun des deux sexes se découvre dans sa relation à l'autre. Mais le rapport homme-femme ne joue pas seulement au sein du couple : il s'exerce aussi dans les multiples relations familiales, dans l'entourage, dans la société. C'est un malheur, hélas trop fréquent, pour un enfant, de ne pas être en relation, et avec son père, et avec sa mère. Ramener les relations entre les sexes aux seuls rapports de couple est un appauvrissement.

Hommes et femmes doivent se soutenir mutuellement. Adam a manqué à ce devoir. Dans le récit de la chute, l'homme, par son absence et sa faiblesse, est aussi coupable que la femme qui s'est laissée séduire par la beauté du fruit.

Nous pourrions continuer le parcours biblique en citant un des principaux commandements : « Honore ton père et ta mère » . Nous pourrions aussi montrer le rôle décisif des femmes le matin de Pâques. Ce sont les femmes qui portent le message aux apôtres qui, d'ailleurs, ont de la peine à les croire : « Il est ressuscité ». C'est le cœur de l'Évangile. C'est l'acte de naissance de l'Église.

Voilà quelques arguments très forts en faveur de l'égalité de l'homme et de la femme. Mais l'Écriture montre aussi la dis-

tinction qui existe entre eux. D'une manière générale, d'ailleurs, Dieu désire l'unité mais déteste la confusion. Dans les textes, il est difficile de faire la part entre ce qui relève des mentalités qui ont évolué et ce qui est vrai, pour toujours.

Ce qui restera vrai à jamais, c'est que Dieu compare l'alliance qu'il veut nouer avec Israël (et, dans le Christ, avec toute l'humanité) au mariage qui unit un homme et une femme. Dans les deux cas : unité, mais sans confusion. Il faut même dire : une certaine dissymétrie. Dieu ne se met pas à la place du peuple et le peuple ne doit pas se mettre à la place de Dieu !

La différence sexuelle est un des aspects de notre condition humaine. Nous sommes des créatures. Hommes ou femmes, nous sommes intégralement des êtres humains. Mais nous le sommes sous des angles différents. Bien d'autres causes font que les humains sont différents : l'âge, l'éducation, la santé, etc. Mais tout cela est changeant, au cours d'une vie. La différence sexuelle, elle, ne passe pas. Ni les hommes, ni les femmes ne gagneraient à la nier, même s'il n'est pas facile de préciser en quoi elle consiste. Si nous sommes créés à l'image et ressemblance de Dieu, il n'est pas étonnant qu'il demeure en nous une part de mystère.

Dans l'Écriture, Dieu se présente comme Père, Époux d'Israël : rôles spécifiquement masculins mais qui n'excluent pas, dans les textes, la tendresse maternelle.

Êtres sexués, nous sommes des êtres inachevés, en attente. Ce n'est pas un défaut. C'est notre vérité d'êtres humains. Quand il s'est fait « chair », le Fils de Dieu n'y a pas échappé. Il fut un être humain, de sexe masculin.

Revenons aux textes des origines. Il nous est dit, dans le langage propre de l'Écriture, qu'après la chute, le rapport entre l'homme et la femme a perdu de son harmonie. Il sera faussé par le jeu du désir de posséder par la séduction ou la domination. Comme dans tous les conflits, le Christ peut apporter la paix à ceux qui le suivent. En ce sens, saint Paul dira : « Il n'y a plus l'homme et la femme », comme deux rivaux qui se méfient l'un de l'autre.

Et la preuve que le masculin ne doit pas être dominateur, c'est que la première créature dans l'ordre de la sainteté, est celle que Jésus appelle tout simplement « femme » : Marie. Jésus renverse les hiérarchies habituelles : les premiers seront les derniers, et réciproquement.

Donc, reconnaissons notre différence, voyons-y une intention de Dieu et excluons toute jalousie. ■

Homme-Femme, une différence porteuse de vie

faire pour bâtir un couple, une famille ou un groupe humain équilibré ? À l'inverse, certains en viennent à gommer la différence sexuelle en soutenant qu'hommes ou femmes seraient interchangeable, dans la vie sociale, le couple, ou la relation parents-enfants !

Or, l'expérience personnelle de chacun, confirmée par la sagesse chrétienne, ne cesse au contraire de nous montrer combien les différences entre l'homme et la femme sont riches, complémentaires et pleines de sens pour l'humanité. Lorsqu'ils conjuguent leurs talents en respectant leurs différences, hommes et femmes peuvent vivre une collaboration extrêmement positive. « *Nous travaillons de façon plus concrète* » remarquait un chef d'entreprise qui avait féminisé son encadrement. En matière éducative, on sait l'importance pour

Les différences entre l'homme et la femme sont complémentaires.

l'enfant d'être entouré de femmes et d'hommes et d'avoir un père et une mère. De même en politique, domaine souvent réservé aux hommes : « *Les femmes seront toujours plus impliquées dans les graves problèmes actuellement débattus : temps libre, qualité de la vie, migrations, services sociaux, euthanasie, santé et soins, écologie... Dans tous ces domaines, une plus forte présence de la femme s'avérera précieuse, car elle contribuera à manifester les contradictions d'une société organisée sur les seuls critères de l'efficacité et de la productivité, et elle obligera à redéfinir les systèmes, au bénéfice des processus d'humanisation qui caractérise la civilisation de l'amour* ». Qui a déclaré cela ? Jean-Paul II en 1995, dans sa Lettre aux femmes, un pape qui a médité durant des années sur la différence entre l'homme et la femme.

Dans le couple, l'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre pour vivre et aimer. C'est là, sans doute, que leur relation mutuelle, basée sur cette différence des sexes, est appelée à être la plus épanouissante et la plus féconde. Car les époux ne sont pas seulement deux compagnons complémentaires, mais ils sont aussi un « don » l'un pour l'autre. Pourtant, là non plus, la relation ne va pas de soi. S'ouvrir à son conjoint, l'accepter à la fois si proche et si étranger reste une aventure qui peut durer une vie entière. « *Cela suppose que l'on n'ait pas sur l'autre ni sur l'autre sexe de savoir définitif, mais que l'on garde en soi un espace d'étonnement pour l'accueillir*, explique Françoise Payen, thérapeute de couples. *Pour vivre la différence des sexes, il faut que chacun reconnaisse une incomplétude, un manque. On peut ainsi s'ouvrir à l'imprévu de la rencontre et accueillir l'autre... tout en acceptant qu'il reste insaisissable !* » ■

[1] Le sexe des émotions, Alain Braconnier, Ed. Odile Jacob, p.12

[2] Rapport HENRION et enquête ENVEFF, [Enquête Nationale sur les Violences Faites aux Femmes].

Peut-on remplacer les « sexes » par les « genres » ?

Dans leur souci compréhensible de défendre les femmes, des courants féministes en sont venus à bâtir une théorie qui nie l'importance de la différence corporelle entre hommes et femmes, appelée sexe. Ces courants soutiennent que les rôles et les missions affectés aux femmes sont uniquement l'effet d'un conditionnement historique et culturel. La masculinité et la féminité ne correspondraient qu'à une construction sociale, appelée « genre », et non plus à une donnée biologique imposée par les sexes. Conséquences : pour les défenseurs de cette théorie, chaque personne peut donc s'affranchir des données biologiques de son sexe de naissance, pour choisir le genre qui lui convient à travers le modèle d'une sexualité « à la carte » : concrètement, homosexualité, hétérosexualité et transsexualité sont mis sur le même plan, et la famille n'a plus à être nécessairement fondée par un homme et une femme.

Séduisante dans un monde avide de liberté et de choix, cette théorie contredit pourtant l'expérience qui montrent bien que la sexualité marque l'ensemble de la personne, à la fois sur le plan physique, psychologique et spirituel. Même s'il faut reconnaître que les conditionnements culturels ont fortement pesé sur les rôles féminins et masculins, on ne peut balayer ou nier l'existence d'une différence réelle à la fois psychique et corporelle ! « S'il y a bien une différence que je ne veux plus nier dans ma vie privée, c'est la différence sexuelle. Je suis une femme, radicalement différente de l'homme dans mon désir et dans mon plaisir », déclarait dans une revue (*) Marika, 53 ans, ancienne militante des droits de la femme dans les années 1970. « Je mesure à quel point on a pu confondre égalité et ressemblance entre hommes et femmes » ajoutait-elle.

* Psychologies, Hors-Série Vivre en couple, art. « Sexualité : un accord imparfait ».

Rayons livres

- P. IDE, "Construire sa personnalité", Ed. Le Sarmont Fayard.
- P. MADRE, "Culture de vie, blessure de vie", et "La blessure de vie, renaître à son identité", Ed. des Béatitudes.
- G. EID, P. GIRE, F. PAYEN, "L'intimité ou la guerre des sexes", Ed. L'Harmattan, Logiques sociales.
- J. GRAY, "Les hommes viennent de mars, les femmes viennent de Vénus", Ed. J'ai Lu.
- H. DOLLIE, "Femmes aimez vos maris", Ed. de l'Emmanuel, 2005.
- D. SONET, "Conseils aux couples qui s'aiment... ou qui peinent", Ed. Droguet & Ardant-Edifa.
- P. DEBERGE, "L'amour et la sexualité dans la Bible," Ed. Nouvelle Cité, Paris, 2001.
- T. ANATRELLA, "Époux, heureux époux", Flammarion

Textes et documents d'Eglise

- JEAN-PAUL II, "La dignité de la femme, lettre apostolique Mulieris dignitatem", Rome, 1988
- JEAN-PAUL II, "Lettre aux femmes", Rome, 1995
- J. RATZINGER, "Lettre aux évêques de l'Eglise catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Eglise et dans le monde", Rome, 2004.

A qui m'adresser ?

Pour être aidé en couple ou seul face aux problèmes de communication, de sexualité... :

Fédération Nationale Couples et Familles

28, place Saint Georges, 75009 Paris. Tél. 01 42 85 25 98
www.couples-et-familles.com

Centre de liaison des équipes de recherche (CLER)

65, bd de Clichy, 75009 Paris. Tél. 01 48 74 87 60
www.cler.net

Fédération nationale des centres de préparation au mariage

8 bis, rue Jean Bart, 75006 Paris. Tél. 01 45 48 26 72.
Site Internet : <http://mariage.eklesia.net>

Puis-je faire ma vie avec lui ? Avec elle ?

- > Pourquoi y a-t-il autant d'échecs en amour ?
- > Comment être sûr de ne pas se tromper ?

À quoi les jeunes aspirent-ils le plus ? D'après les statistiques les plus récentes, la majorité souhaite réussir leur vie de famille et de couple... Vivre heureux en couple, tous nous en rêvons.

Mais l'idéal semble bien difficile à atteindre. Nous avons devant les yeux trop d'échecs et de désillusions. Pas si facile de trouver chaussure à son pied...

Avoir compté pour rien... L'amour, ce n'est certainement pas cela !

Nous avons tous envie de connaître le grand amour. Et c'est normal ! Mais dans une société où les slogans publicitaires répètent sans cesse les mots « instantané », « immédiatement » et où l'on veut avoir « tout, tout de suite », il nous arrive de brûler un peu vite les étapes. Et nous nous faisons mal ! Au nom de la spontanéité et d'une certaine idée de la liberté, la culture ambiante, très sensuelle et très émotionnelle, nous pousse à vivre cet amour de façon passionnelle, immédiate et sans contrainte... Et l'amour meurt le plus souvent comme il vient... « *Au début, c'est super, remarque Julien, et puis après, si on y a cru, on est toujours déçu* ». « *J'ai aimé à la folie mon premier amour, raconte Julie. On s'est quittés parce que la passion était morte. Depuis lors, j'ai eu plusieurs aventures. C'est toujours pareil : l'amour fou et puis la routine. Ça finit toujours par casser ! Autant ne pas trop investir !* » Quant à Charlotte, 19 ans, elle y a cru vraiment. Elle était sûre que



Puis-je faire ma vie avec lui ?



Guillaume allait être l'homme de sa vie. Et puis quelques mois plus tard, il lui préfère Astrid, sa meilleure amie. Double trahison ! « En fait, réalise Charlotte, je n'étais rien pour lui... Qu'une aventure ! C'est dur, très dur d'avoir le sentiment d'avoir compté pour rien ».

Le sentiment amoureux n'est pas toujours l'assurance du vrai amour

Le sentiment amoureux est beau et noble et les artistes ont raison de le mettre en musique ou en vers. C'est une expérience exaltante et forte qui peut conduire l'homme à l'apogée du bonheur comme aux abîmes de la douleur... Autant se le dire, la passion amoureuse n'est pas l'assurance du vrai amour. Ce n'est pas parce que je suis éprise de lui que c'est avec lui que je vais être heureuse. Les raisons pour lesquelles on tombe amoureux échappent à toute définition. C'est un moment privilégié de la rencontre qui est aussi celui des rêves et parfois des illusions. La passion amoureuse ne

La passion amoureuse n'est pas l'assurance du vrai amour.

rend-il pas aveugle ? Isabelle a 24 ans lorsqu'elle présente l'homme de sa vie à son père en qui elle a une grande confiance. Le soir, toute excitée, elle demande à son père ce qu'il pense d'Éric. Visiblement ennuyé, et n'osant pas lui faire de la peine, il tente de l'éclairer. « Tu sais, ne te précipite pas trop vite. Je ne suis pas sûr que tu sois heureuse avec cet homme ». Trop aveuglée par la passion, elle fait la sourde oreille. Deux ans après son mariage, elle découvre que son mari est alcoolique. Ils auront un enfant et puis très vite une séparation inéluctable s'ensuit... Et en même temps, ce sentiment peut être la genèse d'une très belle histoire d'amour que vous pouvez écrire, vous aussi.

Comment être sûr qu'avec lui, qu'avec elle, je serai heureux (se) ?

L'expérience montre qu'en ces domaines, il n'est pas toujours facile d'y voir clair. Plus l'affectivité est envahissante, plus on tend à idéaliser l'autre : on ne le voit pas tel qu'il est mais comme on aimerait qu'il soit. Le sentiment a besoin d'être éclairé. Aussi, nous avons besoin de prendre du temps (1) pour connaître l'autre, pour reconnaître que nous sommes faits l'un pour l'autre, que nous pouvons construire quelque chose ensemble. S'engager avec un autre pour toute la vie est un choix important. Mais l'amour est à ce prix ! Amour ne rime-t-il pas avec toujours ? Pour cela, la communication, dès les premiers instants de notre amour, joue un rôle essentiel. Il est nécessaire de passer du temps ensemble à se

parler, à s'écouter, à se découvrir. Il ne faut pas avoir peur de nos différences mais au contraire échanger en profondeur. Il est bon de se poser certaines questions par rapport à notre projet de vie commune : quelles sont nos aspirations les plus profondes ? Comment voyons-nous notre vie de famille ? Quelles sont les choses auxquelles nous tenons le plus ? Le nombre d'enfants que nous aimerions avoir ? On peut aussi réfléchir sur nos divergences et sur ce qui pourrait fragiliser notre relation.

Il arrive aussi que des personnes ne cherchent que le côté excitant et exaltant que procure la relation amoureuse. Il est donc important de s'interroger sur son amour. Aimer vraiment, c'est aimer l'autre pour lui-même. C'est désirer son bonheur. Et réciproquement ! Ce n'est pas avec un « idéal » que je vais pouvoir réussir mon couple, mais avec ce garçon ou cette fille. Cela implique de ma part un choix libre : une décision.(2) Aussi la bonne question serait non pas : « Est-ce que je l'aime ? » mais « Est-ce que j'ai le désir de l'aimer ? ». L'amour n'est pas tant un sentiment, qu'une décision, un choix, un « vouloir aimer » pour toute la vie. Et mieux vaut savoir renoncer à une relation qui semble mal engagée. Ce temps de discernement est essentiel : temps de réflexion ; de connaissance plus approfondie de l'autre, de formation sur le couple où le conseil et l'accompagnement peuvent s'avérer précieux.

La clé de la réussite... prendre le temps de se préparer

Pour que notre choix soit éclairé, il est bon qu'il soit fait sans contrainte, sans aveuglement... C'est pourquoi l'Église catholique

➤ Pourquoi s'abstenir de relations sexuelles avant le mariage ?

Aimer, c'est reconnaître celui ou celle que j'aime comme quelqu'un qui a du prix à mes yeux. C'est vouloir son bonheur et me donner à lui pour toujours pour qu'il soit heureux. Et ce don, même s'il est fait d'abord en vue du bonheur, sera confronté aux épreuves et aux difficultés inévitables de la vie. Aussi aimer, c'est faire cette promesse : « Je te fais la promesse de t'aimer jusqu'au bout. Tu pourras compter sur moi surtout dans les moments difficiles de notre vie ». Quelle preuve d'amour plus grande que cette parole donnée ?

C'est pourquoi l'Église demande aux jeunes de prendre un temps suffisamment long pour se connaître. Un temps où ils pourront développer une vraie relation d'amitié. Un temps où ils pourront vérifier que leur amour est suffisamment solide pour traverser les épreuves de la vie et qu'il puisse « croître » jour après jour, année après année. Un temps où ils s'abstiendront de toute relation sexuelle pour éviter un attachement passionnel prématuré qui viendrait gêner leur discernement et leur choix mais surtout pour que leur union sexuelle puisse signifier en plénitude et sans aucune réserve le don plénier et total de leurs personnes.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

« Puis-je faire ma vie avec lui, avec elle ? »

Vous venez de lire toute espèce de bons conseils pour répondre à cette question : « Puis-je faire ma vie avec lui, avec elle ? ». Il faudrait seulement ajouter que chacun des deux partenaires doit tenir compte de l'autre : « Qu'est-ce que l'autre espère ? Qu'attend-il de notre relation ? ». Un minimum d'honnêteté exige que chacun ne trompe pas l'autre sur ses intentions.

Inversement, l'amour ne mûrit pas forcément au même rythme chez l'un et chez l'autre. Dans combien de couples solides, l'un des deux s'est dit, quand il a fait la connaissance de l'autre : « Celui-là, celle-là, jamais » ? Cela signifie qu'en la matière, il n'y a pas de loi générale.

La foi chrétienne permet-elle d'éclairer le choix d'un homme ou d'une femme qui se demande s'il doit se marier avec telle personne ?

Le mariage est une réalité humaine. La décision ne doit pas dépendre de la foi. Il ne faut pas demander au sacrement de mariage de faire, chaque jour, un miracle pour sauver un couple qui n'était pas fait pour vivre ensemble. Les épreuves qu'aujourd'hui un homme et une femme qui se marient devront traverser durant leur vie sont nombreuses : les fiancés doivent mettre toutes les chances de leur côté. Mais, immédiatement, apportons un correctif : ils ne doivent pas non plus rêver de la perfection ou attendre, pour se décider, que l'évidence soit celle du soleil en plein midi.

La foi n'a-t-elle donc aucun rôle dans la décision d'un jeune chrétien qui envisage de se marier ? On peut répondre que la foi peut et doit avoir un rôle, au moins à quatre titres.

1° • Deux fiancés n'ont pas forcément le même degré de foi. L'un des deux peut même ne pas partager du tout la foi de l'autre. Mais s'il est complètement fermé à ce que représente l'univers religieux, le partage entre les deux époux en sera diminué. Et qu'en sera-t-il des enfants ? Il faut, au moins, un peu de curiosité chez celui qui n'est pas chrétien. C'est d'ailleurs ce qui s'observe assez souvent dans les préparations au mariage : la partie non catholique est plus intéressée que la partie catholique, qui croit savoir, alors qu'elle n'a plus qu'un vague souvenir de ses lointaines années de catéchisme. Sur les points essentiels, ne pas se dire : « On verra plus tard ».

2° • Un chrétien peut toujours demander à Dieu, dans la prière,

de l'éclairer. Il ne recevra pas une révélation brutale mais il trouvera dans la prière à la fois la paix et le courage. La paix pour se décider librement. Le courage, que ce soit pour s'engager, ou pour rompre une relation plaisante mais sans véritable avenir. La prière n'est pas faite pour compliquer le choix mais pour éclairer la conscience. Or, des fiancés doivent pouvoir se dire l'un et l'autre : « En conscience, je crois qu'ensemble, nous allons réussir ».

3° • L'Église catholique pose aux fiancés quatre questions. Avant d'y répondre officiellement et de signer une déclaration, il vaut la peine que chacun réfléchisse, à nouveau, « en conscience ».

• Mon engagement est-il libre ou ai-je fini par céder à l'exigence de l'autre, à la pression de l'entourage ou à la peur de rester célibataire ?

• Mon engagement envers l'autre est-il exclusif ou est-ce que je m'accorde, dès le départ, la possibilité de quelques infidélités ?

• Mon engagement vaut-il pour la vie entière et ferai-je tout mon possible pour le renouveler de jour en jour ou est-ce que je m'engage seulement « tant qu'on s'aime » ?

• Mon engagement envers l'autre inclut-il le désir de donner le jour à des enfants ou se limite-t-il à l'autre, que je veux pour moi seul ?

Il faudrait ajouter une cinquième question : est-ce que j'accepte d'entrer dans une voie où j'aurai forcément à pardonner mais aussi à être pardonné ? Celui qui voudrait n'avoir jamais rien à se reprocher ne doit pas se marier.

4° • Dans la foi chrétienne, les autres tiennent une grande place. Évidemment, ce ne sont pas les autres qui vous diront si vous devez vous marier avec tel ou tel. Mais il ne faut pas mépriser le regard des autres. Sont-ils heureux de vous voir ensemble ? S'ils ne le sont pas, c'est peut-être parce qu'ils sont jaloux ou eux-mêmes, trop malheureux. Mais peut-être sont-ils lucides et voient-ils des dangers qu'ils n'osent pas vous dire.

La rapidité ou la lenteur du choix n'est pas essentielle. L'important est, ensuite, de mobiliser toutes ses énergies pour honorer son choix et pour que l'autre ne soit pas déçu du sien. ■

Puis-je faire ma vie avec lui ? Avec elle ?

demande aux jeunes de prendre un vrai temps de préparation au mariage et leur propose un accompagnement. Elle les invite aussi à s'abstenir de relations sexuelles pour qu'ils puissent choisir l'autre librement dans une plus grande clarté d'esprit et de cœur. Tout cela pour vivre un plus grand amour ! S'ils vivent déjà en concubinage, elle leur conseille de regarder dans leur vie commune tout ce qui peut les empêcher de poser ce choix librement, et de vivre une période avant de se marier où ils pourront prendre les moyens d'une décision éclairée. L'expérience montre qu'un mariage bien

préparé est comme « une maison bâtie sur le roc ». N'hésitons pas à rencontrer un prêtre ou des couples qui peuvent nous accompagner dans cette démarche passionnante. Et Dieu qui est à la source de tout amour, est là aussi pour nous y aider. Il a certainement son mot à dire si nous prenons le temps de lui demander et de l'écouter...

Jacques de Bourbon-Busset, après 40 années d'une vie de couple heureuse, a écrit dans sa célèbre "lettre à Laurence" les sentiments les plus nobles qui ont façonné leur couple. « *Comment se fait-il que chacun ait si entièrement occupé l'autre ? Occupé et non possédé*

ou dominé... Tu savais qu'aimer c'est être prêt à donner sa vie pour ceux qu'on aime. Donner sa vie ce n'est pas la risquer, pendant quelques minutes, c'est l'engager dans le combat quotidien, l'exposer à l'usure, aux traverses, la répandre goutte à goutte dans l'effort et parfois la souffrance... Charles de Foucauld a écrit que l'essence de l'amour « était qu'on ne vive que pour l'accomplissement de ce seul désir : le bien de l'être aimé ». Ainsi ai-je vécu près de toi... ».

La plus belle histoire d'amour, n'est-ce pas la vôtre... ■

1. Le temps est un allié de notre amour. Il permet de vérifier le sérieux de la relation et de mieux connaître l'autre qui m'attire. L'objectif de l'amour, c'est le mariage. Le discernement doit vérifier si notre projet amoureux est solide. D'autre part cette attente creuse le désir. Elle éprouve les passions, vérifie la capacité à durer et à s'engager.

2. Notre liberté dans ce domaine est de pouvoir choisir, sans contrainte, ce qui est bon pour moi mais aussi ce qui est bon pour celui ou celle que j'aime. Ce qui est bon pour nous nous renvoie aussi à ce que Dieu attend de nous, à notre vocation personnelle. Aussi, nous pouvons le prier de nous éclairer dans ce choix.

Témoignage

J'avais le désir de fonder une famille. Je voulais le faire avec une fille qui partage mes aspirations mais en même temps je me demandais si cela était vraiment possible. J'ai pris la décision de ne pas vivre de relations sexuelles avant le mariage et ai attendu patiemment. Les années passaient... En voyant mes frères et sœurs se marier ou vivre en concubinage, mes amis vivre différemment, je me demandais parfois si j'étais bien « normal ». Comme tous les garçons, j'étais attiré par certaines filles et je suis même tombé amoureux plusieurs fois. Mais je pressentais au fond de moi que ce n'était pas cela et aspirais à quelque chose de plus grand. Même si c'était parfois difficile de continuer dans cette perspective, je savais que ce temps de l'attente était important. Je ne voulais pas me tromper et croyais à un mariage heureux. Puis un jour, je l'ai vue pour la première fois dans un groupe d'amis et intérieurement, je me suis dit : « C'est elle ! ». Très vite, nous nous sommes appréciés et avons pris le temps de nous connaître. Cette attirance réciproque ne fit que se confirmer et avons décidé de nous marier. Nous avons repris ensemble la décision de ne pas avoir de relations sexuelles avant notre mariage et avons pu parlé en long et en large de nos aspirations, de notre projet... De longs échanges si difficiles à interrompre ! Nous partageons l'un et l'autre le désir de fonder une famille. Aujourd'hui, nous sommes mariés depuis plus de quinze ans... La vie a décidé autrement parfois de nos rêves et de nos projets mais nous sommes comblés parce que nous nous aimons.

Les expériences précoces

« Après quelques expériences infructueuses, ils se font de l'amour humain l'idée d'une réalité inaccessible ou impossible à vivre (...) Après quelques échecs, c'est la qualité d'un investissement affectif ultérieur qui est hypothéquée : les illusions amoureuses ont été tuées précocement par des relations elles-mêmes illusives. (...) Ces expériences de relations transitoires qui débouchent rarement dans l'avenir rendent leurs auteurs incertains et leur laissent supposer qu'une relation durable n'est pas possible. Ces expériences précoces risquent donc de ralentir, voire de bloquer, la croissance affective : dans bien des cas, le développement affectif et sexuel s'arrêtera là où fut trouvé le premier plaisir... »

TONY ANATRELLA, *Le sexe oublié*, 1990, Flammarion.

Rayons livres

- D. SONET, "Découvrons l'amour", Ed Drognet & Ardant.
- A. QUILICI, "Les fiancailles", Ed. Le Sarmant-Fayard.
- JEAN-PAUL II, "Homme et Femme, il les créa", (Le Cerf)
- Michel LAROCHE, "Une seule chair", (Foi vivante)
- Aline LIZOTTE, "Le don des époux", (Editions Serviteur)
- A. et M. LAURIOT PREVOT, *Le bonheur fondé sur le roc*, Ed. du Jubilé.
- M. TERLINDEN, *Cohabiter ou se marier ?*, Ed. de l'Emmanuel.
- M. ROUCHE, *Sexualité, intimité et société*, entretien avec Benoît de Sagazan, Ed. C.L.D.
- T. ANATRELLA, "Époux, heureux époux", Flammarion

A qui m'adresser ?

www.fiancailles.net
<http://chemins.eklesia.net/coeur/equipe>
Fédération nationale des centres de préparation au mariage
 8 bis, rue Jean Bart, 75006 Paris. Tél. 01 45 48 26 72.
 Site Internet : <http://mariage.eklesia.net>

L'acte sexuel, passage obligé ?



- > Pourquoi attendre puisque nous nous aimons ?
- > Nous sommes très amoureux, mais nous avons peur d'aller trop vite et de tout gâcher...

En se donnant l'un à l'autre, l'homme et la femme peuvent exprimer la force et la joie de leur amour. Bien vécue, la relation sexuelle est source de plaisir, de vie, d'épanouissement. L'évolution des mentalités nous a libérés de culpabilités mal placées liées à une fausse image du corps. Mais elle a, du même coup, banalisé l'acte sexuel, en faisant presque un « passage obligé » et un bien de consommation... 5 grandes pistes peuvent aider à réfléchir au sens de la sexualité et à la place de la relation physique.

Engager son corps, c'est s'engager soi-même, avec toute sa personne.

Car notre corps n'est pas une enveloppe extérieure à nous-même, mais exprime tout notre être : je n'ai pas un corps, d'une certaine façon, je suis mon corps. Une relation sexuelle n'est jamais banale ni négligeable. « *Je ne pensais pas que cela avait un retentissement si fort, reconnaît Blandine, 21 ans. J'ai dit oui à mon ami, un peu pour braver mes parents. C'était pas mal, mais j'ai été perturbée et pour l'instant, nous les avons arrêtées...* » Le corps est en effet lié à notre affectivité, notre volonté, notre psychisme, même s'il obéit à des pulsions et des lois biologiques. Voilà pourquoi il n'est pas si simple de « disposer » de soi comme si la relation sexuelle n'était qu'un jeu sans conséquences. « *Le rapprochement des corps n'est pas anodin, c'est un acte toujours impressionnant,* explique le philosophe

Xavier Lacroix (1)... *Il s'agit d'une aventure où chacun prend des risques, s'expose à l'autre, se met « à nu » devant lui (devant elle), se rendant vulnérable* ». Dans les gestes de l'acte sexuel, j'engage donc une part de mon intimité, je peux être blessé ou blesser l'autre. « *C'est dur d'être abandonné quand on s'est donné jusqu'au bout* » confie Pascale... La blessure peut être psychologique, ou physique (si je suis contaminé par une maladie sexuellement transmissible). Enfin un rapport sexuel peut être à l'origine de la conception d'un enfant, immense responsabilité à assumer.

« Faire l'amour », n'est-ce pas exprimer un amour, se donner.

La sexualité n'est vraiment humanisante que lorsque l'homme et la femme utilisent les gestes de la sexualité pour se témoigner leur



L'acte sexuel, passage obligé ?

amour. Une évidence ? Mais aussi une source d'exigence. Car si le couple vit un véritable amour, la relation physique devient alors langage pour dire la tendresse, le désir de communion, de plaisir partagé, le désir lorsque c'est possible d'avoir des enfants et de faire grandir une famille... Dans la relation sexuelle, l'autre est considéré comme une personne, non comme un objet. Chacun cherche non à prendre du plaisir, mais à en donner et à en recevoir. L'amour permet

A savoir

Pour vivre une sexualité responsable

Les relations sexuelles engagent aussi par leurs conséquences physiques et biologiques :

La conception d'un enfant, est le fruit de la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde. Une seule relation peut suffire à cette fécondation ; le premier rapport sexuel peut être fécondant.

Des maladies ou infections sexuellement transmissibles (MST) peuvent aussi résulter d'un rapport sexuel parce que les bactéries ou les virus qui les causent se trouvent dans le sperme, les sécrétions vaginales et le sang. Certaines infections peuvent aussi se transmettre par la salive. Ces infections peuvent causer des lésions, des douleurs et des fièvres, et également provoquer des infertilités et des grossesses extra-utérines. L'utilisation du préservatif limite beaucoup la transmission des MST sans pour autant en éliminer les risques (notamment en cas de rupture du préservatif, qui n'est pas rare chez les jeunes). Les risques de contracter une MST augmentent si l'on a des relations sexuelles avec plusieurs partenaires.

aussi la maîtrise de soi et l'attente si un des deux n'est pas prêt. « *D'un point de vue hormonal, le désir masculin est guidé par la testostérone, toujours présente en grande quantité. Le désir féminin est fonction du cycle menstruel. Du fait de cette différence physiologique, le désir est plus fluctuant et fragile chez la femme que chez l'homme* » rappelle Sylvain Mimoun (2), gynécologue et andrologue. Tenir compte du désir, mais aussi des émotions, des sentiments, des attentes de l'autre... voilà d'où viendra avant tout la réussite de l'union sexuelle et du couple tout court. Au début d'une relation amoureuse, la femme sera particulièrement heureuse d'être écoutée, comprise, appréciée et choisie pour elle-même et non pour le plaisir physique qu'elle pourrait procurer. L'abstinence sexuelle – difficile à vivre dans un monde marqué par la recherche du plaisir immédiat – va donc faire grandir le respect, la tendresse, et finalement l'amour.

Se donner totalement, c'est possible si l'on s'engage l'un envers l'autre

L'amour conduit au don total des corps. Mais ce don total ne peut être fait de façon confiante que si la relation est stable, durable, et fidèle. Le don n'est plus total si l'un des deux se réserve quelque chose, ou veut garder la possibilité de se reprendre dans

l'avenir ! Claire, 21 ans, en a fait la douloureuse expérience en commençant à vivre, sans aucun engagement, avec son petit copain : « *J'étais folle amoureuse de lui, raconte-t-elle. Mais je vivais une peur constante : plus je me rendais compte que je m'attachais à lui et plus je souffrais de le voir s'installer dans la cohabitation. Il balayait mes propositions de mariage avec un sourire ironique... J'ai rompu parce que je ne pouvais plus supporter de penser que si j'étais prête à me donner à fond, lui ne l'était pas* » Dans la même situation, certains ont tendance à taire les désaccords, n'osant pas être eux-mêmes ou dire non, par peur d'être jugé et de perdre l'autre. Au contraire dans un engagement total, prononcé pour la vie, chaque conjoint se sent totalement accepté et reçu par l'autre, avec ses forces et ses faiblesses. L'enfant peut être accueilli. Les relations elles-mêmes, importantes pour manifester l'amour, peuvent être parfois moins réussies, cela ne compromet pas l'amour.

Se connaître d'abord, c'est enrichir l'amour

En prenant du temps pour se connaître avant d'engager des relations physiques, l'homme et la femme construisent et fortifient leur amour. Bernard et Cathy, se sont rencontrés en Angleterre, en début de vie professionnelle : « *Nous faisons partie de*

Témoignage

Pauline : *Nous vivions en concubinage depuis quatre ans, John et moi, avant de rencontrer un collègue qui nous invita à une préparation au mariage dans sa paroisse.*

John : *au fil du temps, Pauline sentait que quelque chose ne collait plus : nous ne pouvions plus continuer à vivre ensemble sans être mariés. Nous avions l'impression d'être des passagers clandestins ! Nous avons donc pris la décision de nous séparer jusqu'au mariage et de ne plus avoir de relations sexuelles.*

Pauline : *John garda l'appartement et j'allai m'installer chez une amie ; la séparation me fut très pénible. Le soir, j'attendais son coup de téléphone avec anxiété. Pourquoi rentrait-il si tard ? Et s'il avait rencontré quelqu'un ? J'ai réalisé progressivement que j'étais étouffée par la jalousie : incapable d'être vraiment moi-même, je me servais de John comme d'une béquille qu m'aidait à avancer dans la vie.*

John : *Parallèlement, j'ai commencé à y voir plus clair. Je savais que j'aimais Pauline, mais je ne me sentais pas prêt à me marier tout de suite... surtout, j'ai réalisé que j'étais dépendant de l'amour physique comme d'autres sont dépendants de la drogue ; une phrase entendue lors de cette préparation au mariage m'avait frappé : « La pulsion doit se convertir en désir et le désir doit à son tour se convertir en amour » Tout un programme ! Finalement, cette séparation de quatre mois nous a fait considérablement évoluer, et nous nous sommes mariés dans la confiance*

(Extrait de « 50 Questions sur la vie et l'amour »)

N'est-il pas nécessaire de tester notre harmonie sexuelle avant de nous marier ?

Importante pour le couple, cette harmonie n'est pas seulement le fruit d'une attirance et d'un accord physique purement technique. « *On ne rappellera jamais assez cette évidence : la qualité de la relation sexuelle dépend de la qualité de la relation affective !* » explique Philippe Brenot, directeur d'enseignement en sexologie à l'université Bordeaux II. Comme l'expriment de nombreux témoignages, les premières relations peuvent être maladroites, mais devenir ensuite très heureuses si le couple développe la confiance, la communication et le dialogue, les attentions, la séduction. Inversement, les premières relations physiques peuvent causer un grand éblouissement dû à la découverte du plaisir physique. Mais elles peuvent aussi s'affadir avec le temps si l'amour n'est par enrichi par autre chose. Il est donc illusoire de tester cette harmonie qui va évoluer et se construire. Et puis tester cet accord physique, c'est aussi tester l'autre, l'essayer comme un objet qui doit me satisfaire... Aime-t-on être testé, ou plutôt découvert et aimé ?

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Sommes-nous prêts... ?”

Les pages précédentes montrent que l'engagement de relations sexuelles n'est pas un choix sans importance et sans conséquences.

Il y a une certaine contradiction dans la mentalité d'aujourd'hui. C'est devenu une banalité de dire que le corps, c'est la personne elle-même, que le corps n'est pas une simple chose, indépendante de ma personne. On parle du « langage du corps ». Logiquement, nous devrions en conclure que le don total d'un homme et d'une femme, en leurs corps, devrait exprimer et sceller le don total de leurs êtres et non une simple attirance passagère.

Un garçon ou une fille, après bien des relations temporaires avec différents partenaires rencontre, enfin, la personne avec laquelle il (ou elle) veut s'engager pour la vie. Comment ce garçon ou cette fille exprimeront-ils, dans le langage du corps, que leur engagement, cette fois-ci, est différent, radical, définitif ? C'est dommage qu'ils aient, à l'avance, épuisé leurs ressources.

Dans l'Église catholique, l'union conjugale est liée au mariage. J'emploie l'expression « union conjugale » car l'expression « rapport sexué » ou « sexuel » est trop vague (toute relation entre un homme et une femme est inévitablement marquée par leurs appartenances sexuelles) et « rapport physique » est réducteur.

Dans nos pays, pendant des siècles, le mariage a été vu comme l'autorisation des rapports conjugaux. Ce n'était que la moitié de la vérité. Car le rapport conjugal est aussi ce qui scelle le mariage. Si bien qu'un mariage qui a été célébré mais n'a pas été vécu dans la relation conjugale peut être considéré comme nul.

L'Église est souvent accusée de ne pas donner assez de place à la sexualité. Serait-ce l'inverse ? Lui donnerait-elle trop d'importance ? En réalité, elle veut simplement que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni : la chair et l'esprit ; l'intention et les actes ; la liberté, la parole et le corps.

Le Christ nous a aimés dans sa chair. Il ne s'est pas contenté de nous déclarer son amour. Il a aimé l'Église et s'est livré pour elle, dit saint Paul. La veille de sa Passion, au cours du dernier repas avec ses disciples, il déclare sur le pain qu'il leur donne en partage : « Ceci est mon corps livré pour vous. » Quelques heures après, ce don prend la forme la plus concrète qui soit : il est mis à mort.

Ce rapprochement entre le mariage et le sacrifice de la Croix peut apparaître comme de mauvais goût. À la limite, blasphématoire. Quoi de commun entre la Croix qui est un crime, une horreur, le triomphe provisoire de la méchanceté et de la bêtise humaine, et le mariage, qui est promesse de bonheur et de fécondité ?

Pourtant, si le mariage est un sacrement, il a quelque chose à voir avec la Passion du Christ. Le mariage catholique n'est pas seulement une bénédiction que Dieu donnerait de loin, un simple encouragement. Encore moins le feu vert donné aux comportements sexuels les plus violents. Le mariage n'autorise pas le viol à l'intérieur du couple.

Par le sacrement, le Christ fait participer un homme et une femme à la perfection de son amour pour nous, de son offrande. Car si la Croix est une horreur de la part de ceux qui commettent ce crime, elle est une plénitude de la part du Christ qui s'offre sans réserve. Et cette offrande est porteuse de vie : le Christ ressuscite et, depuis ce jour, des milliards d'êtres humains se sont levés à sa suite.



Après avoir dit que le Christ s'est livré « pour » son Église, saint Paul ajoute qu'ainsi, il l'a rendue « toute resplendissante ». Et il termine en affirmant que cette comparaison s'applique au rapport de l'homme et de la femme, dans le mariage.

Nous ne sommes plus sur un plan psychologique, moral ou juridique. Nous sommes dans une perspective chrétienne où le « langage du corps » est sacré puisque c'est dans cette langue que Jésus, notre Dieu, nous a dit son amour. ■

L'acte sexuel, passage obligé ?

même groupe d'amis et nous nous sommes beaucoup découverts en vivant des activités communes, en partageant des engagements ». Sacha et Martine, eux, vivaient chacun de leur côté en colocation : « *Cela nous a aidés à ne pas nous laisser emporter trop vite au niveau sexuel. Nous avons passé beaucoup de temps à nous parler, à nous raconter. C'était un plaisir immense d'être ensemble, tout simplement* ». Quand on n'utilise pas encore tout le langage du corps, la parole peut en effet prendre sa place. Le besoin sexuel, lui, qui peut naître très vite d'une première attirance, se transforme et s'enrichit : on n'a plus faim du corps de l'autre, on le (la) désire comme une personne, on apprend à l'aimer. La communication pleine de tendresse et de petites attentions qui s'installe sera un plus pour la vie future du couple.

La distance des corps laisse une plus grande place à la réflexion

Attendre, c'est être plus libre pour s'engager vraiment

Décider de ne pas avoir de relations sexuelles permet aussi de rester plus libre vis-à-vis de celui ou de celle qu'on aime. La distance des corps laisse une plus grande place à la réflexion : est-il celui, ou est-elle celle avec qui je désire m'engager ? Sommes-nous vraiment capables et désireux de faire notre vie ensemble ? Pourrait-il être le père (ou la mère) de mes enfants ? En cas de doute ou de nouvelle rencontre, la rupture est toujours moins douloureuse. D'autant que, souvent, les relations physiques entraînent, insensiblement, à une vie commune peu réfléchie. Les cohabitants, en voulant rester libres, se retrouvent en réalité souvent emprisonnés dans un processus de non-décision : « *Ils ne*

veulent ni rompre : la relation est globalement satisfaisante ; ni s'impliquer davantage par un engagement définitif, explique Myriam Terlinden (3). *On ne décide donc rien, on vit au jour le jour* ». La proximité et la jouissance physique, le confort affectif, la peur de se retrouver seul, rendent souvent la rupture plus difficile et empêchent de faire un vrai choix. Lorsque les années passent, beaucoup se retrouvent, la trentaine passée, anxieux de n'avoir rien construit et de ne pas avoir encore trouvé l'homme ou la femme de leur vie !

À 16-17 ans, Blandine, elle, a dû rompre avec Éric, qui ne se satisfaisait plus d'un flirt et voulait aller plus loin. « *Ce ne fut pas facile*, reconnaît-elle. *J'ai connu de durs moments de solitude. Mais plus tard, j'ai pu rencontrer Alexis. Assez vite, nous avons eu des sentiments l'un pour l'autre. C'était sérieux et nous nous sommes fiancés pour nous préparer au mariage* ». ■

(1) Le corps de l'esprit, Xavier Lacroix, Ed. Cerf / (2) L'Univers masculin, S. Mimoun et E. Chaussin, Ed. Le Seuil, 1999 / (3) Cohabiter ou se marier ? Myriam Terlinden, Ed. de l'Emmanuel

➤ Maîtriser ses pulsions : est-ce possible ?

Les pulsions sexuelles font partie de notre être, elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais nous pouvons les maîtriser.

➤ **La connaissance des causes d'excitation sexuelle** peut aider à les faire retomber. L'homme est surtout sensible à la vue : une femme dévêtue, une photo, un film érotique ont un impact puissant et font monter une tension sexuelle qui peut cesser si l'œil se détourne rapidement ou évite systématiquement certaines images (pornographie). Inversement si l'excitation se prolonge, l'érection conduira à l'éjaculation qui libère la tension (dans un rapport sexuel ou par masturbation).

La femme, elle, sera sensible à la parole, aux caresses, et à l'influence de son imagination. Comme l'homme, elle peut faire tomber l'excitation en en faisant cesser la cause. Hommes et femmes peuvent s'entraider, dans le couple ou en société, par une connaissance et un respect mutuel à ne pas se provoquer involontairement (par des tenues, des paroles...).

➤ **Certaines habitudes de vie** équilibrent la personne : la pratique du sport, la vie affective, sociale, professionnelle, spirituelle, permettent de laisser la pulsion sexuelle à sa juste place.

➤ **La maîtrise de soi et la modération** exercées dans d'autres domaines (alimentation, tabac...) aide aussi à la maîtrise sexuelle.

Des questions à se poser pour avancer

Si vous êtes engagés dans des relations physiques avec quelqu'un :

- **Que signifient ces rapports, sur le moment, et après ?**
- **Et pour votre partenaire ? En avez-vous parlé ?**
- **Ces relations sont-elles vécues dans le sens d'un engagement ?**
- **Cet engagement est-il possible et réalisable ?**
- **Et si un enfant arrive, que ferez-vous ? En avez-vous discuté ensemble ?**

Rayon livres

Pour les jeunes

- D. SONENT, "Découvrons l'amour", Ed Droguet & Ardant.
- DANIEL ANGE, "Ton corps fait pour l'amour", Ed. Le Sarment-Fayard.
- Mgr A. LEONARD, "Jésus et ton corps, la morale sexuelle expliquée aux jeunes", Coll. Pâque nouvelle, Ed. Edime International.

Pour les jeunes couples et les couples

- Y. SEMEN, "La sexualité selon Jean-Paul II", Ed. Presses de la Renaissance.
- JEAN-PAUL II, "De la sexualité à l'amour", Ed. Le Sarment-Fayard.

Réflexion

- K. WOTJYLA, "Amour et Responsabilité", Ed. Stock.
- J.C. GUILLEBAUD, "La tyrannie du plaisir", Ed. Seuil
- X. LACROIX, "Le corps et l'esprit", Ed. Cerf ;
- CONSEIL PONTIFICAL DE LA FAMILLE, "Vérité et signification de la sexualité humaine", Rome, 1995.
- G. CHAPPMAN, "Les langages de l'amour", Ed. Frel, Paris, 2004.
- "La sexualité, un don de Dieu", Hors série numéro 8 de la Documentation Catholique, Ed. Bayard Presse, mai 1997.
- Un site Internet : <http://www.fiancailles.net>

Point Presse

C.L.E.R., "Amour et famille", numéro 251, "La pudeur pour aujourd'hui" et numéro 252, "Aux frontières de l'amitié".

Education affective et sexuelle des jeunes

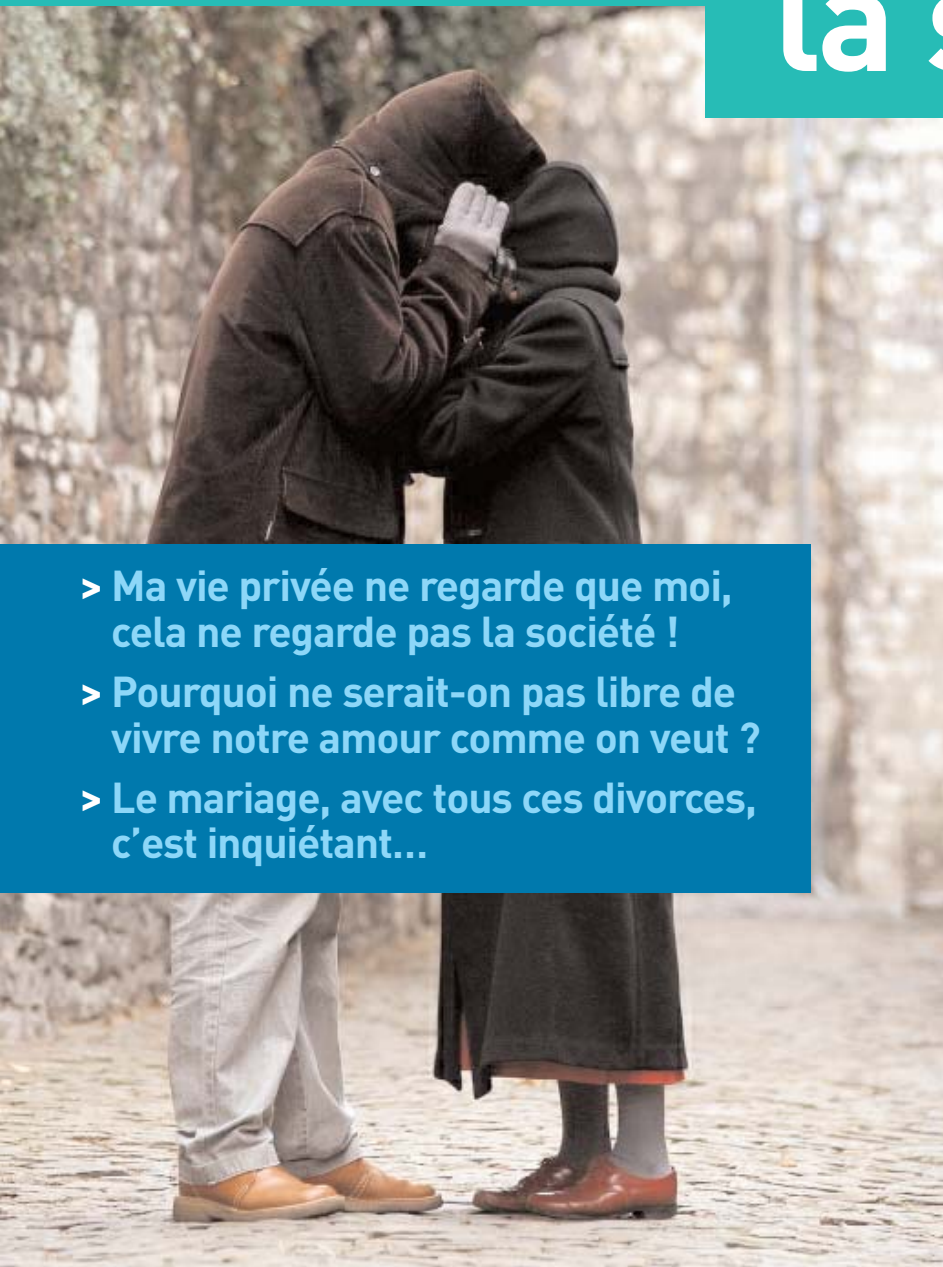
CLER Centre de liaison des équipes de recherche :
65 bd de Clichy, 75009 Paris. Tél. 01 48 74 87 60
Site Internet : <http://www.cler.net>

CEPP, Centre d'éducation pluridisciplinaires de la personnalité :
affective et sexuelle (du niveau collègue à l'âge étudiant) selon la pédagogie Teenstar, en établissements scolaires, aumôneries, paroisses...
6, allée du Castel, 92420 Vaucresson. Tél. 01 47 41 18 13
Site Internet : <http://www.teenstarfrance.org>

Association Sésame :

14, rue des Eglantines, 69580 Sathonay village.
Tél. 04 78 22 59 05. Interventions en milieu scolaire.

Notre amour regarde-t-il la société ?



- > Ma vie privée ne regarde que moi, cela ne regarde pas la société !
- > Pourquoi ne serait-on pas libre de vivre notre amour comme on veut ?
- > Le mariage, avec tous ces divorces, c'est inquiétant...

Nombreux sont les couples qui décident de vivre leur amour en dehors de tout cadre juridique et social. Ils préfèrent « cohabiter » ou « s'aimer » sans engagement précis et garder leur liberté pour une autre aventure possible.

Ces nouveaux modes de vie, qu'on appelle « union libre », « cohabitation », « concubinage », ou « vie en solo » manifestent un désir de vivre sa vie amoureuse sans contrainte. En un mot : **Vivre libre !** Ils ne voient pas bien ce que peut leur apporter le mariage.

La plupart des couples qui cohabitent s'établissent progressivement dans un logement qui devient commun. « *On s'aime, on se plaît, on a envie l'un de l'autre. Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de vivre ensemble ?* » s'étonne Julien. Dans la plupart des cas, ils n'y ont pas vraiment réfléchi. Pourquoi se compliquer la vie en se mariant ? La passion s'accommode mal d'exigences : l'amour pour être vrai, argumentent-ils, doit se vivre dans la liberté. S'aimer en étant libre de ne plus s'aimer demain... On pense aussi que la durée est synonyme pour le couple de lassitude, de routine, d'habitude et d'ennui. D'autres, plus romantiques, défendent une certaine idée de l'amour. Imaginez Roméo en train de sortir les pou-

belles et Juliette reprirent les chaussettes... Horreur ! Et si par malheur, on envisageait de se marier, n'est-il pas plus prudent de s'essayer avant ? C'est loin d'être évident.

À entendre les concubins, tout n'est pas rose pour autant. L'union libre s'apparente à ce jeu subtil de ne pas déplaire à l'autre car perdre celui qu'on aime, ça fait atrocement mal. Celui des deux qui aime le plus est souvent perdant à ce jeu. À tout moment, le lien peut se défaire. « *J'ai beaucoup souffert*, témoigne Dorothee, 26 ans. *Maintenant que je suis seule, je sais que je ne peux plus vivre un couple à moitié* ». Caroline, 21 ans a rompu avec Nicolas qui ne voulait pas



s'engager avec elle : « *Je ne pouvais plus supporter de penser que si j'étais prête à me donner à fond, lui ne l'était pas* ». L'union libre ne convient-elle pas bien finalement à celui qui veut rester libre de tout engagement ?

Drôle de liberté : rester libre de ne plus aimer le lendemain... Ces couples de fait fragiles se constituent le plus souvent sur une base narcissique et fusionnelle, sans projet : c'est le primat du sentiment, du ressenti, de l'émotionnel. C'est l'amour « cocooning » à partir duquel on se rassure contre la peur de la solitude.

Mais ce phénomène, qui au départ voulait s'affranchir de toute obligation sociale, est devenu un fait de société d'une ampleur jamais égalée. En France, en 2004, 51 % des enfants sont nés hors mariage... Les pouvoirs publics sont bien obligés de prendre en compte ces unions libres qui ont des incidences importantes sur la vie sociale, économique et politique du pays. L'expérience montre en fait qu'il est utopique de vouloir s'affranchir de la société : tout acte humain, y compris celui qui revendique une totale autonomie, a des répercussions sur la vie sociale et en dépend, du moins en partie.

Qu'apporte de plus le mariage ?

À une jeune fille qui lui demandait : « *Qu'est-ce que ça ajoute, finalement, de se marier ?* », un théologien répondait : « *se marier c'est faire passer l'amour du secret au public* ». C'est passer de l'amour intimiste à l'amour responsable. Comme le disait un jeune de 24 ans dans le cadre d'une préparation au mariage : « *Moi j'hésite à me marier, c'est une sacré responsabilité !* ».

Vivre en couple implique nécessairement d'autres personnes : les enfants, les parents, les familles, les amis, nos voisins, etc. « *Plus un couple aura de vitalité, plus il entrera dans un réseau de relations sociales* » fait remarquer Xavier Lacroix (1). Se marier est un acte social assumé par le couple qui accepte de devenir un foyer de vie sociale avec les droits et les obligations qui découlent de leur engagement. « *La société s'engage devant les époux, dit-il encore, et les époux devant la société* ». Le mariage n'est donc pas seulement un contrat social entre deux personnes mais une institution qui est au fondement de

toute organisation sociale. « *L'institution du mariage n'est pas une ingérence indue de la société ou de l'autorité, ni l'imposition extérieure d'une forme ; elle est une exigence intérieure du pacte d'amour conjugal qui s'affirme publiquement comme unique et exclusif pour que soit vécue ainsi la pleine fidélité au dessein de Dieu* ». Jean-Paul II (Les tâches de la famille chrétienne, 1981, 11).

« *Se marier, c'est donc accepter de marier l'amour et le droit* » explique Xavier Lacroix dans "Le mariage, tout simplement". Il rapporte le témoignage paru dans "Femme Actuelle" d'un couple qui devait se marier en septembre. En août, en revenant d'un séjour de vacances avec leur fils, la jeune femme découvre que son ami a une maîtresse. En octobre, celui-ci l'a jetée à la rue ainsi que son fils avec leurs affaires fourrées dans des sacs poubelles. Elle n'a eu aucun recours possible alors qu'elle était sans argent et sans emploi. « *Se vérifie alors l'affirmation*, poursuit Xavier Lacroix, selon laquelle

entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et le droit qui libère ».

Le mariage est là non seulement pour protéger les conjoints mais pour lui donner toute sa maturité en instituant le couple comme un acteur social. Il est l'institution qui permet d'articuler l'amour et la vie, la « conjugalité » et la « parentalité ». C'est pourquoi les sociétés ont vite compris l'importance de légitimer les relations sexuelles et la procréation au sein du mariage pour garantir notamment la filiation dans un cadre social déterminé, et plus particulièrement le lien de filiation paternelle. « *En organisant la fondation de la cellule d'où naîtront les enfants, c'est leur propre survie qu'organisent les sociétés* » affirme Xavier Lacroix.

Et notre amour dans tout cela ?

Cet aspect institutionnel du mariage renforce l'amour entre les conjoints si ceux-ci sont

> Mariage ou cohabitation ?

par le Père Denis Sonet, conseiller conjugal

- ▶ **Vivre ensemble avant de se marier, n'est-ce pas la meilleure façon de ne pas idéaliser l'autre ?** Non, car on continue de rêver... On conserve inconsciemment le désir de former un couple heureux et merveilleux. Et comme on ne l'a pas réalisé, on se dit « ce n'est pas avec lui ». Mais comme on a créé des liens ensemble, on demeure dans une valse-hésitation : « J'ai envie de le quitter car il me déçoit, mais j'y tient quand même ». En même temps, on continue à s'illusionner : « Dans deux ans, ça ira mieux ». Oui peut-être...mais peut-être pas ! Sur dix ans de vie commune, il y a six fois plus de rupture chez les cohabitants que chez les mariés.
- ▶ **Le mariage à l'essai n'est-il pas la moins mauvaise des solutions pour éviter le divorce ?** On essaie une voiture ou une machine à laver...essayer une personne, n'est-ce pas un brin choquant ? Cela paraît séduisant à première vue de s'essayer. On vit ensemble deux ans... si ça ne va pas, on se quitte, sans drame, sans avocat, sans divorce, sans bobo. C'est super ! En fait, ce n'est pas si simple, en deux ans, on tisse des liens affectifs très forts... et cela fait très mal de rompre ! Et puis, on n'a pas essayé les gosses, la maladie, le chômage et toutes les épreuves de la vie ! Pour faire un véritable essai, il faudrait essayer tout ce qui peut éprouver le couple... ça prend toute une vie... il n'y a plus qu'à se marier la veille de sa mort ! Après le mariage, on note 12 % de rupture chez les mariés qui n'ont pas cohabité, et 15,6 % chez les mariés qui ont cohabité (Revue de l'INED, Population et société n° 49).
- ▶ **La cohabitation ne conduit-elle pas nécessairement au mariage ?** Beaucoup de cohabitants disent : « On va se marier, ça va s'arranger ». C'est vrai et c'est faux ! C'est vrai en ce sens que la décision du mariage peut être une étape de maturité et d'engagement qui va fonder le couple et la future famille : bravo ! Mais c'est faux si on croit que le mariage va magiquement résoudre les problèmes du couple. Il y a plus de divorces chez les couples qui ont cohabité que chez les autres : Par ailleurs, de nombreux couples n'arrivent pas à prendre la décision du mariage, même quand il y a des enfants, ils veulent se garder « une issue de secours »... Comment y aurait-il une confiance totale entre ces conjoints, sachant que l'un peut rompre du jour au lendemain ?

regarde-t-il la société ?

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Notre vie regarde-t-elle la société ?”

Brassens, déjà, chantait : « Ne gravons pas nos noms au bas d'un parchemin ». La plupart des romans français, depuis deux siècles, fonctionnent sur cette idée : l'amour véritable ne peut exister qu'hors mariage. Celui-ci a même été considéré par un auteur du XIX^e siècle comme une sorte d'autorisation permanente du viol, couverte par l'apparence de la respectabilité bourgeoise.

Les pages précédentes montrent que l'union dite « libre » augmente la précarité des couples. Aujourd'hui, alors que les unions sont si fragiles, il est inconséquent de repousser la petite aide que, par ses institutions, la société pourrait apporter à l'amour d'un homme et d'une femme, amour qui est sincère, qui se veut durable mais qui se sait menacé. Encore faudrait-il pour cela que la société envoie un message clair : le noyau d'une famille, c'est un homme, une femme et leurs enfants.

De nos jours, ce modèle familial sera appelé « traditionnel », avec un sourire ironique. Dans les émissions de télévision, c'est d'habitude une famille catholique pratiquante qui est choisie pour représenter ce modèle traditionnel.

C'est à la fois juste et regrettable. Juste, car, dès l'Antiquité, les chrétiens se sont singularisés par leurs mœurs familiales (monogamie, interdiction de l'avortement). Mais c'est regrettable en même temps, car la famille dite « traditionnelle » apparaît liée à des options religieuses particulières et non plus à des convictions communes à toute une société. En conséquence, ceux qui ne vivent pas dans un cadre familial « traditionnel » peuvent se sentir complètement rejetés par l'Église.

Bien sûr, l'institution du mariage ne suffira pas pour sauver un couple où les deux partenaires en seraient venus à s'ignorer complètement, voire à se haïr. Mais justement, les promesses faites au moment du mariage devraient les empêcher d'en arriver là. Si vous vous êtes lourdement endettés pour acheter une maison, vous l'entretenez et, s'il arrive une fuite d'eau, vous la réparez sans attendre. Si vous êtes seulement en location, vous envisagerez de changer d'appartement.

N'y aurait-il pas un peu d'orgueil chez ceux qui méprisent le mariage comme inutile ? Mais il faudrait aussi que la société manifeste qu'elle est heureuse de voir de jeunes hommes et de jeunes femmes s'engager par mariage à fonder des familles. Elle devrait leur montrer qu'elle attend d'eux quelque chose, car ils détiennent une des principales clés de l'avenir. Indépendamment même des enfants qui naîtront peut-être, une famille est déjà une cellule vivante dans la société. Elle est une maille du tissu social. Un homme et une femme ne se marient pas et ne déci-

dent pas de mettre au monde des enfants pour faire plaisir à la société. Mais celle-ci devrait savoir que son intérêt de société est de favoriser les familles. Aujourd'hui, l'opinion tolère les familles mais elle les regarde sans complaisance dès qu'elles dépassent le chiffre fatidique de deux enfants.

En travaillant pour la famille, l'Église catholique sert la société civile qui ne sait plus où elle va, en pleine incertitude sur ce qu'elle appelle ses « valeurs ». Mais l'Église tient aussi un langage différent : la société ne doit pas trop se mêler de la vie des familles. Les régimes totalitaires se sont toujours attaqués aux libertés des familles comme aux libertés individuelles.

La famille n'est pas d'abord un élément du vaste puzzle social. C'est à la société de servir les familles, et non l'inverse. Inversement, les familles doivent comprendre qu'elles font partie d'une société plus vaste et qu'elles ont aussi leurs devoirs envers elle. Le cas extrême est celui de la défense du territoire qui peut aller jusqu'à la mort.

Ces dernières remarques sont encore tout-à-fait profanes : elles font partie de la doctrine de l'Église mais elles ne lui sont pas propres. Mais la foi chrétienne dit beaucoup plus sur l'amour, le mariage et la famille. Ce sont des réalités sacrées, des expressions de l'homme et de la femme créés à l'image et ressemblance de Dieu. La loi doit protéger l'intimité de la vie familiale. Mais la foi va plus loin : elle invite à respecter le mystère qui habite en chaque être humain, mais plus directement encore dans l'amour qui les unit.

C'est pourquoi l'Église a toujours tenu à ce que les consentements de mariage soient libres. Cette liberté ne se présentait pas de la même façon au Moyen-Âge qu'aujourd'hui et, pour les enfants mineurs, il a toujours fallu l'accord des parents. Un des arguments contre la pratique actuelle de la cohabitation est qu'elle conditionne lourdement la liberté des fiancés. Bien souvent, le désir de se marier n'est éprouvé que par l'un des deux. L'autre consent, mais au sens le plus faible de ce mot : il a pris ses habitudes ; il ne veut pas endosser la responsabilité d'une rupture ; il y a déjà un enfant ou plusieurs...

Le sacrement de mariage ne consiste pas d'abord dans la bénédiction du prêtre mais dans le double « oui », devant témoins, qui exprime la liberté des fiancés.

Ce « oui » est leur secret et le secret de Dieu. Ils n'ont pas complètement tort en croyant qu'il est unique et que personne n'a aimé avant eux. Parce qu'il porte la trace de Dieu, l'amour authentique ne peut entrer dans la comptabilité des sociétés. ■

Notre amour regarde-t-il la société ?

suffisamment vigilants à l'entretenir. Aimer, comme le disent les philosophes en faisant allusion à l'amour d'amitié, c'est vouloir le bien de l'autre. Dans le mariage, l'amour va encore plus loin ! Il s'agit de l'union de deux personnes de sexe opposé qui se donnent l'une à l'autre. C'est un don exclusif et total qui reste ouvert aux autres. Il s'exprime avec créativité à travers un projet de vie commun. Amour que l'Église exalte dans le sacrement de mariage comme le signe même de l'amour infini de Dieu pour les hommes en raison de ce don exclusif et fidèle.

De cet amour naît une responsabilité vis-à-vis de celui que j'aime que je ne peux ni tromper, ni décevoir et vis-à-vis de l'ensemble du corps social. Si notre projet familial

réussit, c'est la société entière qui en bénéficiera. La vraie saveur de l'amour, c'est cet engagement pour « le meilleur et pour le pire » que rien ne pourra détruire. Au contraire l'épreuve, une fois dépassée, le fortifie car le couple, par son amour, y trouve une occasion de le faire mûrir et grandir. Cet amour est étroitement dépendant de la dimension de la sexualité qui constitue le terrain et le fondement de l'amour conjugal. Amour dont l'une des finalités essentielles est de donner la vie à une autre personne. Quel mystère ! Vie qu'il ne faut pas restreindre au fait d'avoir un enfant mais qui concerne aussi toute la tâche éducative des parents, sur laquelle le compte la société. Et Dieu coopère à ce mystère d'amour et de vie puisque Lui seul peut créer un être spirituel.

1. Xavier Lacroix est philosophe et théologien.

Extrait du code civil

Art. 212 – Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance.

Art. 213 – Les époux assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille. Ils pourvoient à l'éducation des enfants et préparent leur avenir.

Art. 215 – Les époux s'obligent mutuellement à une communauté de vie.

La résidence de la famille est un lieu qu'ils choisissent d'un commun accord.

> Que penser du PACS ?

Le Pacs vise à donner un statut social à des couples constitués en dehors du mariage ; il s'agit donc d'une « alternative » au mariage. Il a permis au législateur d'autoriser des « unions légales » aux couples homosexuels. Ce contrat comporte certains avantages pour les deux parties, mais il peut être cassé d'une manière unilatérale et brutale, sans aucun recours pour celui qui est répudié. Le mariage civil entre deux personnes de sexe différent offre en 2005 des garanties de stabilité et de protection aussi bien pour le conjoint que pour les enfants, garanties que ne peut offrir le Pacs.

Le mariage est la clé d'une civilisation heureuse

Le mariage est tout simplement l'autre nom de l'amour conjugal. Il est cette alliance entre l'homme et la femme, entre l'amour et la vie que Dieu a voulu dès les origines... Avant même d'être une institution sociale et juridique, il est une réalité humaine et spirituelle, inscrite dans nos esprits, nos cœurs et nos corps. Les États doivent l'intégrer dans leur législation pour protéger, transmettre et développer ce mystère de l'amour humain, fondement le plus sûr des sociétés. C'est dans ce cadre du mariage, fait sur mesure, que l'homme et la femme pourront trouver leur bonheur, grandir l'un par l'autre et assurer la transmission du témoin à leurs enfants. Le mariage est la clé de la civilisation de l'amour... ■

Rayons livres

- X. LACROIX, "Le Mariage tout simplement", Ed. de l'Atelier, 1994.
- "Pourquoi nous fiancer ?" Ed. des Béatitudes.
- D. SONET, "Réussir notre couple", Ed. Droguet & Ardant.
- D. SONET "Conseils aux couples qui s'aiment ou qui peinent" (Droguet et Ardant – Edifa)
- J. GAUTHIER, "Les défis du jeune couple", Ed. Sarment Fayard, 1991.
- M. TERLINDEN, "Cohabiter ou se marier", Ed. de l'Emmanuel, Paris.

DVD

- "Partons mariage" (Droguet et Ardant – Edifa)

Réflexion

- P. OSWALD, "Faut-il réinventer l'amour ?, Le couple à l'épreuve des siècles", Ed. EDIFA, Paris, 2004.
- MGR VINGT TROIS, "Les effets néfastes du Pacte Civil de Solidarité (pacs)", Documentation Catholique, DC n°2200, Paris, 1999.

A qui s'adresser

Fédération nationale des centres de préparation au mariage : cette association propose une aide et des outils de réflexion pour préparer le mariage civil.
8 bis, rue Jean Bart, 75006 Paris. Tél. 01 45 48 26 72.
Site Internet : <http://mariage.eklesia.net>

Pourquoi se marier à l'Église ?



- > Un mariage à l'Église est-il une garantie de réussite ?
- > Qu'apporte de plus le sacrement du mariage ?

E

n France, 100 000 mariages civils chaque année (sur 280 000) sont suivis d'une célébration à l'église. Parmi ceux-ci, des catholiques pratiquants mais pas exclusivement... Beaucoup de jeunes désirent que leur amour soit célébré dans une église sans réaliser tout à fait ce que leur apporte le sacrement du mariage.

Les motivations exprimées pour se marier à l'Église sont assez diverses. Les jeunes amoureux n'ont pas envie que leur mariage soit une démarche purement administrative. Pour les uns, le mariage est une fête qui ne peut pas se vivre sans une belle cérémonie à l'église : «comme on a toujours fait dans notre famille». Pour les autres, il a la vertu de protéger leur amour. Pour d'autres encore, il permet d'exprimer la dimension sacrée de l'amour humain. Pour les catholiques pratiquants, il réalise leur désir de vivre leur amour en union avec Dieu, source de tout amour.

L'amour vient de Dieu

Ce que tous ces couples ont en commun, c'est cet amour irrésistible qui les attire l'un vers l'autre. Expérience qui les bouleverse ! Expérience tellement forte qu'ils veulent lui donner un goût d'éternité et de sacré : ils se sentent prêts à s'aimer toute leur vie. Pari un peu fou, en ces temps d'instabilité ! S'ils franchissent la porte de l'Église, c'est que l'amour, pour eux, est une expérience spirituelle très pro-



Pourquoi se marier à l'Église ?



fonde. Dès les premières pages, la Bible leur donne raison : le couple humain est créé à l'image de Dieu qui « *est amour* ».

Autrement dit, l'amour entre l'homme et la femme dévoile une part du mystère même de l'amour de Dieu. Il n'est donc pas surprenant que les jeunes amoureux découvrent la présence de Dieu au cœur de leur relation et aient envie de lui consacrer leur amour. C'est ce qu'explique saint Jean dans sa première lettre : « *Dieu est amour. Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui* ». (1 Jn 4, 16)

Les cinq piliers du mariage chrétien

C'est pourquoi l'Église se réjouit du projet de ceux qui veulent s'aimer pour toute la vie. Elle est là pour les y aider. Fonder une famille est une noble tâche. Difficile... Mais loin d'être impossible si les fondations de la maison reposent sur les 5 piliers : l'unité d'un homme et d'une femme, la liberté du consentement, la fidélité de l'engagement, l'indissolubilité du lien et la fécondité de l'amour.

Cet amour n'est possible que dans le respect de la liberté de chacun, l'accueil et l'écoute de l'autre. Il est communion de deux personnes : le projet est bien de former une communauté de vie et non une fusion passionnelle. Se préparer au mariage, c'est prendre le temps de découvrir l'autre, avec ses désirs propres, son mode de fonctionnement, sa psychologie. C'est accueillir son histoire, sa famille et son éducation. C'est apprendre à l'écouter, à communiquer avec lui, à le respecter.

Cet amour se conjugue avec la fidélité de l'engagement. Promesse que les mariés se

font le jour de leur mariage ! Être fidèle, c'est cultiver un amour exclusif mais ouvert, qui a la priorité sur toutes les autres réalités de notre vie : amis, travail, passions, etc.

Cet amour se réalise par le don de sa vie. Un don total, sans réserve, définitif, sans condition et exclusif. Le lien est indissoluble. La relation sexuelle traduit dans l'union des corps ce qui se dit dans la promesse qui unit les cœurs : « *Je te reçois et je me donne à toi, pour t'aimer fidèlement* ». L'Église la considère comme un acte sacré, parce qu'elle consacre l'amour humain.

Cet amour invite les époux à s'aimer et à s'ouvrir à l'accueil de la vie de façon responsable, avec générosité. L'amour se déploie en donnant la vie et la vie trouve son épanouissement dans l'amour. Aimer et donner la vie, une seule et même vocation !

C'est d'ailleurs un test pour vérifier si l'on est prêt à se marier : désirons-nous avoir des enfants ensemble et les éduquer ?

Qu'est-ce que le sacrement apporte de plus ?

L'amour n'est-il pas finalement la seule vraie et unique bonne raison de se marier à l'Église ? Toute la Bible, d'après le Christ, se

résume en un seul et unique commandement : « *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force. Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Ce commandement n'est pas un ordre que Dieu donne mais une loi de vie qui régit le cœur humain et toute la vie sociale. Sans l'amour, l'homme n'est rien... Il meurt ! Comme une plante sans eau...

Mais cet amour-là n'est-il pas une utopie ? Disputes, tensions, conflits, crises, divorces, haine n'ont-ils pas trop souvent le dernier mot de nos histoires d'amour ? Pourquoi sommes-nous autant esclaves de ces passions qui étouffent les plus beaux élans de

notre vie : égoïsme, jalousie, envie, violence, désirs pervers, etc ? Ces forces négatives, dont on accuse les autres, ne viennent pas de l'extérieur mais bien de l'intérieur. Elles nous poussent, comme le dit si

bien Saint Paul, « *à ne pas faire le bien que nous voudrions faire et à faire le mal que nous ne voudrions pas faire* ». Ne serait-ce pas cela le péché, ce mot interdit, qui entrave nos capacités d'aimer ? Le péché n'est-il pas tout simplement ce qui va à l'encontre de l'amour ?

C'est pour nous libérer de tous ces esclavages que Dieu, qui est un Père plein d'amour et de tendresse, a envoyé son Fils Jésus

Aimer et donner la vie, une seule et même vocation

> Peut-on se marier à l'Église, si l'un des deux n'est pas croyant, ou pas baptisé ?

> **Oui.** Si l'un des deux n'est pas baptisé ou pas croyant l'Église accepte que le couple se marie à l'Église à condition que les deux personnes s'engagent pleinement et librement, pour toujours, dans la responsabilité d'époux et de parents, et que les enfants soient élevés dans la Foi Catholique. Dans ce cas, il est nécessaire de demander une dispense expresse de l'empêchement requise pour la validité du sacrement. Cette permission suppose que les personnes acceptent les fins et les propriétés essentielles du mariage (Cf. CEC 1632).

> Quelle préparation l'Église catholique demande-t-elle ?

En France, l'Église demande aux couples de se préparer sérieusement au mariage en rencontrant un prêtre (ou un diacre) et des couples mariés, avant le mariage. La plupart des paroisses proposent des parcours qui rassemblent, pendant plusieurs journées ou soirées, tous ceux qui se préparent au mariage. Ces temps d'échanges sont généralement appréciés par ceux qui y participent.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Se marier à l'Église...”

À la question « pourquoi voulez-vous vous marier à l'église ? », les réponses sont souvent sommaires : tradition familiale, décor pour les photos, avoir une cérémonie avec de la musique... En face de cela, l'Église catholique propose aux fiancés de recevoir un sacrement qui les engage pour toute leur vie et une bénédiction « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Sommes-nous donc en plein malentendu ?

Si les seules motivations des fiancés étaient celles qui ont été citées au début, il y aurait effectivement maldonne. Les fiancés joueraient un rôle auquel ils ne croient pas. Le prêtre serait pris au piège d'un mensonge et l'assemblée n'attendrait que le banquet du soir.

Mais, d'habitude, les fiancés, sans trop savoir comment dire leur attente, veulent un peu plus en demandant de « passer à l'église ». Peut-être d'abord, pour une fois, qu'on s'intéresse à eux et qu'ils soient au centre d'une fête familiale, amicale, mais aussi publique. L'Église, en les accueillant, leur offre cette possibilité. Elle agit ainsi au nom de Dieu qui s'intéresse effectivement à ces deux êtres qui vont se marier et qui sont encore plus uniques et précieux à ses yeux qu'ils ne le sont l'un pour l'autre.

Si nous essayons d'aller plus loin dans les motivations, nous pourrions distinguer trois étapes : « étapes » signifie que, idéalement, le temps de la préparation au mariage devrait permettre de passer de l'une à l'autre.

Première étape : prendre Dieu à témoin. Les fiancés qui se marient ont bien conscience de prendre un engagement d'un autre ordre que tous les autres engagements qu'ils ont pris durant leur vie. Ils souhaitent que cet engagement soit durable, sinon définitif. Beaucoup espèrent même qu'il vaille pour toute la vie. Cet engagement concerne une personne aimée et chacun des deux voudrait que l'autre trouve son bonheur dans leur union ; l'union sera l'origine de nouvelles vies humaines. Que de responsabilités ! Quelle gravité dans les enjeux ! Chacun peut éprouver qu'il engage plus que lui-même. Si peu chrétien qu'il soit, il prend Dieu à témoin pour manifester que ce mariage a quelque chose de sacré, même si le mot n'est pas très précis.

Deuxième étape : prendre l'Évangile et le Christ pour modèles. Si les fiancés ont quelques souvenirs de catéchisme, ils se rappellent que le commandement du Christ, c'est l'amour. Ils ont peut-être oublié que le commandement est double : amour de Dieu et amour des autres. En tout cas, ils ont retenu que l'idéal chrétien, c'était de s'aimer et que Jésus a vécu cet amour jusqu'au bout. Saint Paul a écrit un texte magnifique sur l'amour. Bon nombre de fiancés le choisissent comme lecture à leur mariage. « L'amour » est, lui aussi, un mot bien vague aujourd'hui. Mais enfin, c'est celui qui permet de rejoindre Dieu (« Dieu est amour », dit saint Jean) à notre humanité, en mal d'amour. Sur la route qui va de l'une à l'autre, il y aura bien des virages à négocier, bien des conversions à opérer. Mais enfin ! La route existe. Parmi les adultes qui découvrent la foi chrétienne,

bon nombre se sont précisément mis en route parce qu'ils expérimentaient un amour qui n'était plus seulement une passion, un désir de possession, une recherche de soi à travers l'autre mais un don sans regret.

Troisième étape : être pris dans l'alliance qui unit Dieu et l'humanité. Dans cette troisième étape, c'est Dieu qui a l'initiative. Dieu, depuis toujours, cherche à établir une alliance avec les hommes. Elle se noue définitivement dans le Christ, Fils de Dieu et notre frère. Cette alliance est passée par l'épreuve de la souffrance, sur la Croix. Désormais, elle est « indélébile », ineffaçable dit une des prières de la Messe. Recevoir le sacrement de mariage, c'est entrer dans cette histoire d'alliance. C'est demander au Christ de nous faire vivre, si imparfaitement que ce soit, de l'amour qu'il a vécu jusqu'au don total de lui-même et qui triomphe le jour de Pâques. Le Christ n'est pas alors seulement un modèle, un idéal. Il fait participer les mariés à sa vie même.

À cette troisième étape, l'échange des alliances prend tout son sens : l'alliance de Dieu avec les hommes donne une toute nouvelle dimension, sans supprimer toutes les autres, à l'alliance de cet homme et de cette femme.

Dans cette perspective de foi, la célébration de l'Eucharistie prend aussi tout son sens. Chaque fois que nous célébrons l'Eucharistie, nous faisons mémoire de l'alliance « nouvelle et éternelle » inaugurée dans le Christ. En communiant au Corps du Christ, les mariés donnent leur pleine portée chrétienne aux « oui » qu'ils ont échangés quelques minutes plus tôt. C'est cette même Eucharistie qui pourra nourrir leur union tout au long de leur vie.

Ceux qui se marient reçoivent aussi une mission : témoigner que l'amour est aimé de Dieu et que l'Église s'associe à la joie de ceux qui s'aiment jusqu'au don d'eux-mêmes.

C'est seulement à cette troisième étape que le sacrement atteint sa pleine vérité chrétienne. Mais l'Église n'est pas un club d'élite. Elle reçoit tous ceux qui veulent véritablement se marier et qui désirent se placer sous le regard de Dieu.

Nous avons évoqué le mariage de couples qui vivent ensemble depuis plus ou moins longtemps. Même d'un point de vue simplement humain, ce n'est pas l'idéal : le mariage devrait inaugurer un nouveau mode de vie.

Mais un mariage tardif n'est pas, pour autant, dépourvu de sens. Beaucoup de convertis disent, comme Jacob : « Dieu était là et je ne le savais pas. » De même, des couples peuvent, à un moment de leur itinéraire, découvrir que leur amour, leur fidélité l'un à l'autre, la vie qu'ils ont transmise, tout cela les dépasse et leur parle de Dieu. L'Église les accueille avec joie, sans commencer par leur reprocher d'être venus bien tard... ■

Pourquoi se marier à l'Église ?

dans le monde. Par sa mort sur la croix et sa résurrection, il vient sauver le genre humain du mal pour le rétablir dans l'unité. En donnant l'Esprit Saint, il transforme, jour après jour le cœur blessé de l'homme et le rend capable d'aimer comme Lui-même. Tout sacrement, y compris celui du mariage, nous relie étroitement à ce mystère du Christ qui vient sauver l'homme et à celui de l'Église qui est le peuple de Dieu sauvé, autrement dit l'humanité régénérée par la Vie du Christ. « *L'Église est en quelque sorte le sacrement, dit le concile Vatican II, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain...* » [Le mystère de l'Église, 1]

Le sacrement est un signe efficace

Par le sacrement du mariage, Dieu rend possible notre amour en nous introduisant dans une dimension nouvelle de l'amour. Amour reçu d'une source invisible, créatrice

et divine. « *Le sacrement du Mariage, rappelle le catéchisme de l'Église catholique, signifie l'union du Christ et de l'Église. Il donne aux époux la grâce de s'aimer de l'amour dont le Christ a aimé son Église ; la grâce du sacrement perfectionne ainsi l'amour humain des époux, affermit leur unité indissoluble et les sanctifie sur le chemin de la vie éternelle* ». (CEC 1661). En nous donnant l'un à l'autre par l'échange des consentements, nous accueillons le Don lui-même, cet amour divin qui est l'Esprit même de Dieu par lequel le Christ a vécu sa vie d'homme. Pour cela, il nous libère du poids de nos esclavages. Libération qui est un « combat de tous les jours » car les dons de Dieu viennent toujours se greffer sur notre nature humaine. Rien de magique dans les sacrements ! Dieu tient plus que nous à notre liberté, tout en nous donnant les grâces et les dons nécessaires pour la vivre. Le sacrement du mariage est un don de Dieu fait aux époux pour qu'ils vivent selon la loi de l'amour chaque jour de leur vie. Don dans lequel ils

devront puiser largement par la prière, par la fréquentation des sacrements qui sont également sources de Vie et aussi par leur manière de vivre avec les autres. Le mariage chrétien est un chemin exigeant sur lequel nous apprenons, avec la lumière de l'Esprit Saint, à dominer nos égoïsmes pour mieux aimer et vivre dans la liberté.

Le pardon, sommet de l'amour

Dieu donne aussi la force de vivre le pardon, pour dépasser les divisions et éviter que les blessures au sein du couple soient source de fermeture. Le pardon, c'est la décision de continuer à donner, par-delà l'offense et la blessure. Sur la croix, Jésus, bafoué et humilié, a pardonné à ses bourreaux les insultes, les souffrances et les injustices subies : « *Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Dans le sacrement de mariage, Il apprend aux époux ce chemin du pardon et leur donne la capacité de pardonner comme lui.

Et Dieu nous donne aussi la force, par le sacrement du mariage, de vivre cette loi de vie : « *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* ». Jésus a aimé jusqu'à donner sa vie pour ses amis. Les époux sont appelés à faire de même en recevant la vie même du Christ car la mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. Leur amour devient ainsi à l'image et à la ressemblance de l'amour de Dieu. Il va même plus loin ! Leur amour élève, dans le Christ, toute l'humanité. Non seulement, ils témoignent qu'une civilisation de l'amour est possible mais ils la réalisent... ■

le dialogue initial durant la célébration de mariage

Les époux se donnent librement l'un à l'autre et font la promesse de s'aimer fidèlement toute leur vie.

Le prêtre : *Vous allez vous engager l'un envers l'autre. Est-ce librement et sans contrainte ?*

Les fiancés : *Oui.*

Le prêtre : *Vous allez vous promettre fidélité. Est-ce pour toute votre vie ?*

Les fiancés : *Oui, pour toute notre vie.*

Le prêtre : *Dans le foyer que vous allez fonder, acceptez-vous la responsabilité d'époux et de parents ?*

Les fiancés : *Oui, nous l'acceptons.*

l'échange des consentements

• *Hélène, veux-tu être ma femme ?*

• *Oui, je le veux. Et toi, Paul veux-tu être mon mari ?*

• *Oui, je le veux.*

• *Hélène, je te reçois comme épouse et je me donne à toi pour t'aimer fidèlement tout au long de notre vie.*

• *Paul, je te reçois comme époux et je me donne à toi pour t'aimer fidèlement tout au long de notre vie.*

Rayons livres

- G. THOMAZEAU, "Bonne Nouvelle du mariage", Ed. Cerf, 1993.
- A. LIZOTTE, "Le don des époux", Ed. du Serviteur.
- JEAN-PAUL II, "Se préparer au mariage", Coll. Ce que dit le pape, Ed. Le Sarmant-Fayard.
- M.D. PHILIPPE, "Au cœur de l'amour", Ed. Le Sarmant Fayard, 1987.

Réflexion

- P. DESCOUVEMONT, "Le mariage dans tous ses états", Le Sarmant Fayard, 1999.
- J.LAFFITTE/L. MELINA, "Amour conjugal et vocation à la sainteté", Ed. de l'Emmanuel, Paris, 2001.
- X. LACROIX, "Oser le mariage indissoluble", Ed. Cerf, 2001.

Revue pour la préparation au mariage

- "Un mariage, ça se prépare", Hors série Panorama, Bayard Presse.
- EDIFA, "Nous nous marions à l'Église", "Vivre heureux en couple".

Célibat, choix ou fatalité ?

- > Faut-il chercher l'âme sœur, à tout prix ?
- > J'ai 39 ans, je n'en peux plus d'être seule et sans enfant

Plus de 7 millions de personnes vivent seules en France, soit un foyer sur trois, pour un sur cinq en 1962 : veufs et veuves, divorcés, mais aussi célibataires, hommes ou femmes... Pour un grand nombre d'entre eux, la solitude est une souffrance, surtout après 30-35 ans. La question du sens de la vie aussi peut se poser pour ceux qui se sentent délaissés, oubliés. Pourtant le célibat n'est pas forcément un échec affectif, il peut même devenir un chemin de bonheur et de fécondité, qu'il soit temporaire ou définitif.



Changer de regard sur sa vie.

À cause de sa solitude, trop souvent, la personne célibataire porte un regard négatif sur sa vie. « Parfois, j'ai l'impression de me sentir exclue, rejetée, pestiférée !... » confie Anne, seule depuis 20 ans. Le regard des autres accentue ce sentiment. Chantal raconte : « Combien de fois une célibataire s'entend dire : « Tu as quel âge déjà ? », « Comment se fait-il qu'une belle fille comme toi ne puisse pas trouver de mari ? » Les réflexions maladroites viennent aussi des familles : « Tous tes cousins sont mariés, à quand ton tour ? », et les conseils culpabilisants « Comment veux-tu qu'une fille s'intéresse à toi, tu travailles trop ! ». Assumer le regard des autres est donc un premier pas indispensable pour reprendre confiance et retrouver l'estime de soi : toute personne humaine n'est-elle pas unique et dotée de talents précieux, qu'elle soit mariée ou pas ?

Se libérer des fausses images de bonheur peut également permettre de se rendre disponible pour construire son propre bonheur. Certains >

« **Le plus grand amour que nous puissions témoigner aux autres est de mettre Jésus-Christ au centre de notre vie.** »

Saint Vincent de Paul.

rêvent par exemple d'un conjoint idéal et d'un mariage à l'entente parfaite.

D'autres sont persuadés, qu'il faut être deux pour être heureux, ou alors avoir un coup de foudre pour rencontrer l'élu(e).

Faute de trouver, ils se sentent oubliés, injustement lésés de leur droit à l'amour humain, et jettent des regards envieux sur les couples qui les entourent. « *Il y a une souffrance réelle du célibat*, reconnaît Jean Vanier, fondateur de la Communauté de l'Arche, et célibataire lui-même. *Mais le mariage apporte aussi ses souffrances. L'union n'est jamais plénière. On ne pourra jamais vivre sur la terre l'extase et la plénitude totales* ». Aveuglés par leur propre manque, les célibataires ont parfois tendance à attendre d'un futur mariage ce bonheur éventuel, plutôt que de vivre et de s'épanouir dans le présent.

S'ouvrir aux autres, se donner

Et s'il était possible de vivre, dès maintenant, cet amour de don et d'ouverture à l'autre ? Au plus profond du cœur humain repose

cette soif d'aimer et d'être aimé. « *Ce qui me manque* dit Anne, *c'est la tendresse, l'amour, la communication intime avec une personne qui m'aimerait* ». Or, si le mariage est une façon – magnifique certes – de réaliser cet appel, il en existe d'autres ! « *Si vous ouvrez grand votre cœur et allez vers les autres, vous connaîtrez la joie du don*, dit Dominique, aujourd'hui marié après un long célibat. *Les célibataires ont l'atout de la disponibilité, ils peuvent mener des actions humanitaires, s'engager dans leur ville... Pour eux, il est urgent d'aimer, c'est une clé du bonheur* ». Chantal témoigne de l'importance pour elle de l'amitié : « *Je peux m'appuyer sur un groupe d'amis, célibataires ou mariés, pour échanger en profondeur, passer de bons moments* ». Un autre Amour peut aussi réconforter les croyants : celui de Dieu lui-même qui témoigne à travers toute la Bible de sa tendresse de Père pour chacun : « *Tu as du prix à mes yeux et je t'aime* ». « *J'ai été complètement consolée par Dieu*, raconte Véronique, *et j'ai pu alors ne pas rester repliée*

sur moi. J'ai recommencé la musique et j'ai rejoint un groupe de chrétiens ». En se détournant d'eux-mêmes, beaucoup cessent alors d'être obsédés par la recherche de l'âme sœur... et rencontrent parfois celle ou celui qu'ils n'attendaient plus. C'est en allant animer avec son instrument une session pour célibataires, que Véronique a finalement rencontré Thierry « *J'étais venue pour la musique, je n'y croyais plus* ».

“L'homme ne se trouve que dans le don désintéressé de lui-même”

Quel est mon projet de vie ?

Il ne suffit pas de vouloir aimer ou aller vers les autres, encore faut-il savoir de quelle façon. « *Il ne s'agit pas de devenir les bonnes à tout faire des autres, mais d'écouter vos désirs, de prendre du recul, de voir quelles sont vos qualités, vos compétences, dans la vie professionnelle et dans la vie tout court* » conseille Dominique lors d'une grande conférence devant des célibataires. Des sessions, des retraites ou des rencontres personnelles peuvent aider à faire ce point.

> Comment vivre notre sexualité ?

Notre civilisation incite le ou la solitaire à vivre des aventures amoureuses et sexuelles... pour combler son manque affectif, son besoin physique, sa recherche de tendresse. « **Personnellement, j'ai été très blessée par une aventure amoureuse vécue avec un collègue, raconte Sophie, car je n'étais pour lui qu'un passe-temps agréable** » Déjà éprouvés par leur solitude, de nombreux célibataires vivent douloureusement ces relations sans lendemain qui les laissent encore plus aigris. D'autres cherchent dans la pornographie, la masturbation ou des sites de rencontres un expédient à leurs difficultés. Les célibataires n'auraient-ils d'autre alternative qu'une abstinence frustrante ou des relations dégradantes ?

L'Église propose aux hommes et aux femmes célibataires deux voies pour vivre harmonieusement leur sexualité dans leur état de vie :

La première est de déployer sa féminité ou sa masculinité dans les divers domaines de la vie : social, professionnel, familial, amical... Les femmes par exemple peuvent développer, leurs qualités

d'accueil, leur attention aux personnes, leur sens maternel du concret, leur force mais aussi leur douceur sans chercher à se montrer « invulnérables ». Les hommes peuvent grandir dans la prise de responsabilité, assumer leurs engagements, porter un regard juste sur la femme en dépassant la dimension physique, mais ne pas craindre de découvrir l'univers féminin...

La deuxième voie est celle, souvent mal comprise, de la chasteté dans la continence, c'est-à-dire l'abstinence de relations sexuelles. Quel en est le sens ? Dieu a mis en nous, des forces vives d'amour pour lui et les autres – dont la pulsion sexuelle – qui se concrétisent par le désir de se donner. La continence va permettre, non d'étouffer cela, mais de canaliser toutes ces forces pour les mettre au service d'un plus grand Amour : amour de Dieu, amour de son ou de sa fiancée, de son futur conjoint, de ceux qui nous entourent... Elle fait également grandir le respect que l'on a pour tout être humain en général, les qualités de tendresse, de délicatesse, ce qui prépare mieux à un amour durable qu'une expérience purement sexuelle.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Vivre célibataire”

Autrefois, le célibat s'opposait au mariage : un adulte était marié ou célibataire. Aujourd'hui, certains jeunes disent qu'ils sont célibataires s'ils ne vivent pas, pour le moment, avec une autre personne : l'idée de mariage s'est évanouie.

Gardons, cependant, au mot « célibat » son sens exact. Mais comment écrire sur le célibat sans savoir si ces lignes seront lues par un jeune de 18 ans ou par un célibataire de 35 ? Le premier n'a pas encore eu à choisir . Le second peut avoir l'impression que, désormais, «les jeux sont faits».

Le jeune de 18 ans est un célibataire provisoire, à moins qu'il ne se sente appelé à une vie de consacré. Mais le célibataire provisoire peut vivre ce temps de différentes manières. Il peut s'éparpiller dans des relations successives, non seulement sans s'engager jusqu'à envisager le mariage mais même sans s'engager du tout. Il aime simplement séduire, plaire, être remarqué.

Sans parler de la déception et de la souffrance qu'il peut infliger à ses liaisons épisodiques (et, certaines fois, s'infliger à lui-même), il ne se prépare pas à aimer pour de bon. Bien sûr, on peut lui souhaiter de rencontrer un jour quelqu'un à qui il voudra unir son sort pour toujours mais son histoire risque de le suivre. Heureusement, quand il s'agit de l'être humain, il n'y a pas de règle stricte et notre apprenti play-boy fera peut-être un excellent mari, un excellent père. Mais il ne faut jouer ni avec son cœur, ni avec son corps.

En face, il serait tentant de dresser le portrait du jeune homme ou de la jeune fille idéale. Le portrait risque, justement, d'être perçu comme idéal mais tout-à-fait irréaliste dans la société actuelle. Pourtant, être de son temps ne signifie pas que l'on doive se laisser emporter par le conformisme ambiant. La jeunesse est le temps privilégié de l'amitié et les amitiés de jeunesse sont souvent très solides. C'est aussi le temps des engagements, sous bien des formes. Dans ce climat ouvert, la personnalité se forme, la connaissance des autres et de soi-même s'approfondit : tout cela sera bien utile quand viendra le moment de prendre une décision pour la vie.

Avançons de 20 ans. Cet homme, cette femme espérait se marier et fonder une famille. Cela ne s'est pas réalisé. Les pages précédentes évoquent différentes causes et mettent en garde contre toutes sortes de maladresses qui font mal aux personnes qui ne se sont pas mariées.

Quant à elles, elles doivent chasser tout jugement négatif sur elles-mêmes : « Ce n'est pas étonnant : je ne vau rien ». Qu'elles éliminent aussi la tentation de l'envie : il est vrai que le bonheur des autres peut faire mal mais le détruire serait criminel et le jalouser ne rend pas plus heureux. Sans être indiscret, un célibataire de 35 ans (surtout une célibataire de 35 ans) sait que ses contemporains mariés affrontent, eux aussi, des difficultés. Évidemment, cela ne doit pas entraîner à déprécier le mariage.



La certitude du chrétien, c'est que toute vie a de la valeur ; qu'hommes et femmes sont complémentaires mais que leur relation ne prend pas nécessairement la forme du mariage et de l'union conjugale ; que les gens mariés sont appelés à ne pas se refermer sur eux-mêmes et à s'ouvrir sur un monde plus vaste.

Si ces célibataires malgré eux sont chrétiens, ils doivent se dire qu'une épreuve n'est pas une malédiction envoyée par Dieu et que, de l'épreuve, peut naître quelque chose de grand et de beau. Nombreuses sont les personnes que la vie a empêché de se marier ou celles dont le conjoint est mort prématurément et qui ont su faire en sorte que leur vie soit belle et heureuse. Que leur cas encourage les personnes qui subissent une autre sorte d'épreuve : le célibat non choisi. ■

Célibat, choix ou fatalité ?

« Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens, suis-moi ! »

(Mt 19, 21).

« Nous les invitons à bâtir un projet, car le mariage chrétien est d'abord le sacrement d'un projet humain, dit Jean-Paul Mordefroid, spécialiste du développement personnel et animateur de sessions (1) pour les célibataires désirant se marier. Veut-on des enfants ? Aimerais-on partager des engagements communs ? Gagner de l'argent ? Transformer la société ? » Certains se rendent compte au cours de ces sessions qu'ils ne sont finalement pas si prêts que cela à s'engager : « Certaines femmes n'arrivent pas à faire le deuil d'une relation ancienne, constate Jean-Paul Mordefroid ; d'autres sont tétanisés par la peur de se tromper, ou encore, avec le temps, certains ont pris des habitudes incompatibles avec la vie de couple ». Il faut parfois bousculer son quotidien, changer de travail ou de poste, déménager, pour commencer à mettre en œuvre, dans le présent, son projet de vie.

Idéalement, un célibat sans engagement spécifique ne peut être que temporaire ! C'est pourquoi il peut être, pour certain, un chemin de grande souffrance. De tout temps, des hommes et des femmes ont montré qu'on pouvait trouver une fécondité en dehors du mariage, dans la vie sociale, professionnelle, associative. « J'ai longtemps regretté de ne pas être marié, mais aujourd'hui je suis heureux, témoigne Didier, 50 ans, très engagé dans sa paroisse ». Claire Lesegretain, auteur d'un livre sur le célibat, raconte avoir rencontré lors de ses conférences, des personnes expliquant qu'elles avaient choisi de rester célibataire à cause de leurs orientations homosexuelles : « Ces célibataires n'avaient pas vécu de relations homosexuelles, ils avaient fait le choix de la continence et savaient que leur célibat était durable » (2)

Pour certains croyants enfin, le célibat peut être non seulement accepté mais choisi librement avec joie comme un appel de Dieu pour toute la vie. Par ce célibat « consacré », ils témoignent ainsi que l'Amour de Dieu est assez fort pour les combler totalement, à l'image de Jésus-Christ, qui ne s'est pas marié mais vivait de l'Amour éternel de son Père. « Je rêvais d'un homme au cœur missionnaire, un type joyeux qui pourrait m'encourager dans mes épreuves, être toujours à mes côtés, raconte Mary. Et peu à peu j'ai compris que j'étais aimée de Jésus, qu'il était toujours avec moi dans les joies et les peines, et qu'il m'appelait à un immense bonheur. C'est ma joie aujourd'hui ! » À plus de 80 ans, Sœur Emmanuelle du Caire a souvent témoigné de son bonheur : « Quand Jésus vous appelle et vous séduit, il vous tient ! » ■

1. Sessions de 5 jours organisées par l'IEDH, Institut Européen de Développement Humain (voir adresse ci-dessous)

2. Entretien donné à Croire.com

3. Centre Manrèse Père Michel Bureau

Le célibat consacré pour Dieu

Pour certains baptisés, le célibat est choisi librement avec joie comme un appel de Dieu pour toute la vie. C'est ce qu'ont choisi de vivre des personnalités connues comme Mère Teresa, l'abbé Pierre, le frère Roger de Taizé, le pape Jean-Paul II. Par ce « célibat consacré », ils témoignent que l'Amour de Dieu est si fort qu'il peut les combler totalement. Ils se mettent sur les pas de Jésus-Christ qui ne s'est pas marié. Ils se rendent ainsi complètement disponible pour la mission de l'Église, soit comme prêtre, soit comme religieux. Ils répondent à l'appel de Jésus dans les évangiles : « Si tu veux être parfait, va vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens et suis-moi ! » (Matthieu 19, 21). Depuis le Concile Vatican II, des « célibataires consacrent leur célibat « dans le monde » en s'engageant soit dans un Institut séculier ou encore dans des communautés nouvelles. Ces nouvelles formes de « célibat consacré » sont bien adaptées à notre temps et attirent des jeunes prêts à donner leur vie par amour.

Rayons livres

- D. de MONTLEON, "Dieu ne m'a pas oublié", Ed. St Paul.
- C. LESEGRETAIN, "Être ou ne pas être...célibataire", Ed. Saint Paul.
- P. IDE, "Célibataires, osez le mariage", Ed. Saint Paul
- P. IDE, "Mieux se connaître pour mieux s'aimer" (Sarment - Editions du Jubilé)
- Gary CHAPMANN, "Langages d'amour des solos" (Farel Editions)

Magazines

- "Vie en solo : un choix ? un poids ?" Revue Amour & Famille n° 262 (novembre-décembre 2003). CLER 65 boulevard de Clichy, 75009 PARIS

Sessions, retraites

- IEDH : sessions de 5 jours. Tel : 01 69 30 16 32 Site Internet : www.iedh.fr/celibataires
- Abbaye Saint-Pierre 07340 Champagne. Tel. 04 75 34 19 20. Site Internet : www.abbaye-champagne.com (dans les activités, accompagnement de groupes de célibataires)
- Prieuré des frères de la Communauté Saint-Jean, 60390 Troussures Tel. 03.44.47.86.05 courriel : stjean.troussures@wanadoo.fr Site : <http://www.troussures.stjean>
- Centre spirituel ignatien Le Châtelard - Route du Bruissin - 69340 FRANCHEVILLE Tél. 04 72 16 22 33 - Fax 04 72 16 22 - Courriel : sj.chatelard@wanadoo.fr
- Centre de Manrèse,
- Session d'été à Paray-le-Monial, Communauté de l'Emmanuel Tel. 01 47 45 96 30

Site Internet

rassemblant des informations pour célibataires chrétiens : <http://celibat.infos.monsite.wanadoo.fr>

Aimer une personne de même sexe ?



- > L'homosexualité, n'est-ce pas une autre manière de vivre sa sexualité ?
- > N'est-il pas important de respecter le désir des personnes ?

L

L'homosexualité tend à devenir une alternative pour vivre sa sexualité.

Pourquoi les couples homosexuels n'auraient-ils pas les mêmes droits que les couples hétérosexuels ?

Que recouvre le concept d'homosexualité ? Désigne-t-il l'orientation de la tendance sexuelle vers le même sexe ou le fait d'avoir des relations sexuelles entre personnes de même sexe ? Selon les pays, les critères peuvent changer et il n'est pas facile d'établir une définition précise de l'homosexualité. « *Quand quelqu'un dit "je suis homosexuel", que veut-il signifier ?* » fait remarquer Xavier Lacroix, philosophe et théologien, qui suggère de mieux définir ce mot chargé d'ambiguïté : « *Veut-il dire qu'il a une orientation homoaffective (amitié) ? Qu'il a des pratiques homoérotiques ? Qu'il vit avec une personne du même sexe que lui... Il faut rappeler que le terme "homosexuel" est un adjectif et non un substantif, qu'il n'est donc pas acceptable de réduire une personne (ou de se réduire soi-même) à son orientation sexuelle* ». D'où la nécessité de s'opposer à toutes les formes de discrimination qui touche la personne humaine. Aujourd'hui encore, la Cour européenne n'admet en aucune façon que le couple homosexuel puisse, comme le couple hétérosexuel, être protégé au titre du « droit à la vie familiale » sans que cela puisse être évoqué comme une discrimination.



Aimer une personne de même sexe ?

Un statut difficile à donner à l'homosexualité

Aujourd'hui, dans les sociétés de type occidental, on tente plutôt de légitimer l'homosexualité considérée comme un progrès social dans l'ordre de l'autonomie humaine : certains courants de pensée évoquent la théorie des « genres » qui émancipe l'homme des conditionnements de la nature. L'homme peut ainsi choisir librement « son sexe social » alors même que son « sexe biologique » diffère. L'homosexualité apparaît même comme un choix de vie normalisé. Plusieurs pays, sous les pressions du lobby gay, ont créé des contrats civils pour faciliter les unions homosexuelles, d'autres commencent à donner aux couples homosexuels les mêmes droits aux couples hétérosexuels.

Michel Rouche, professeur d'histoire médiévale à Paris, relativise cet effet de mode qu'on retrouve à différentes périodes de l'histoire : « *S'il est certain que l'homosexualité a traversé tous les siècles, toutes les cultures, et qu'il n'y a pratiquement aucune société qui ne la connaisse, sous une forme ou sous une autre, il est certain aussi qu'il n'existe pas de civilisation ou de période de l'histoire*

où l'homosexualité en tant que telle ait été valorisée. En fait, toutes les sociétés buteront toujours sur le statut à donner à l'homosexualité comme critère de création sociale car, dès lors qu'elle le fait, la société accepte sa propre mort. Il n'existe pas d'exemple de société qui, faisant de l'homosexualité une norme, ait connu une pérennité ». En effet, l'une des finalités essentielles de la sexualité est qu'un couple, homme et femme, puisse donner la vie dans l'amour pour que les sociétés humaines puissent tout simplement subsister : transmettre la vie est une vocation et une tâche pour le couple et la famille.

Un mal-être fréquent

Vincent Laupies, psychiatre, estime « *que l'homosexualité serait comme un inachèvement dans la construction de la sexualité »*. Construction parfois douloureuse qui se réalise tout au long de l'enfance et de l'adolescence. Il a remarqué qu'en général la personne homosexuelle a souvent une mauvaise estime d'elle-même, signe d'un malaise identitaire plus profond. Une publication à destination des personnes homosexuelles, confirmait récemment ce mal-être fréquent en titrant l'un de leurs articles : « *les gays vont mal* ». D'après plusieurs études améri-

caines, les risques de suicide sont quatre à six fois supérieurs chez les jeunes homosexuels que chez les autres jeunes. Mal être qui, d'après ce magazine, s'expliquerait par « *la solitude, l'isolement, la dureté des rapports, et qui se manifeste souvent par des tendances dépressives, des angoisses et une hypersensibilité »*.

Des causes largement méconnues

« *L'homosexualité, explique Vincent Laupies, soulève des peurs sous-jacentes, pas toujours conscientes, à la complémentarité homme / femme »*. Une image dévalorisée du père ou de la mère, dans le cas par exemple, d'une mère abusive ou d'un père absent, peut favoriser un terrain psychique favorable à l'émergence de tendances homosexuelles ou d'autres troubles de la sexualité. Le sujet ne peut accepter son identité masculine ou féminine dans la mesure où il intègre son corps sexué et reconnaît la différence des sexes à partir du lien qu'il entretient avec ses deux parents. Pour Vincent Laupies, l'homosexualité, est un phénomène complexe, souvent sujet à des visions réductrices et à des tentatives de normalisation. Les causes restent encore aujourd'hui largement méconnues. Aux États-Unis, des chercheurs comme Simon Le Vay (1992) ou encore Dean Hamer, ont ouvert la voie pour démontrer une corrélation entre la génétique et l'orientation homosexuelle. Ces travaux ne sont guère probants à ce jour. L'hypothèse la plus probable relèverait de la cause psychique même si l'Organisation Mondiale de la Santé a pris la décision en 1975 par vote (fait unique de son histoire) de retirer l'homosexualité du chapitre "Déviations et troubles sexuels" de sa classification internationale des maladies.

Peut-on sortir de l'homosexualité ?

Les personnes homosexuelles ne peuvent pas faire l'impasse d'un travail de réflexion sur elles-mêmes, d'un travail de sens comme le souligne Vincent Laupies à l'aide d'un psychologue ou psychiatre, qui va « *permettre de repérer des ressources, mais aussi des fragilités, et de créer une ouverture libératrice »*. La mission de l'Église est d'aider à cette quête et de proposer, au nom du

> D'après Tony Anatrella, on constate au moins trois formes d'homosexualité

> **Une homosexualité accidentelle** peut se présenter lors de l'enfance ou de l'adolescence à travers quelques expériences passagères, mais qui n'engagent pas le désir du sujet. Il a pu être entraîné ou il s'est livré, par curiosité, à quelques gestes, comme pour s'assurer de sa masculinité ou se sa féminité. Certaines personnes se libèrent sans que ces expériences produisent des effets néfastes ; d'autres plus fragiles dans leur identité, s'inquiètent sur ce vécu et ont besoin d'être aidées pour s'en libérer

> **Une homosexualité réactionnelle** qui fait écho à divers problèmes psychiques : une fixation maternelle, une contre identification paternelle, une personnalité fragile qui rend timide à l'égard de l'autre sexe. Ces problèmes peuvent être abordés et souvent dépassés grâce à un travail sur soi en psychothérapie. De nombreuses personnes arrivent en consultation en croyant qu'elles sont homosexuelles, tout en le refusant, et découvrent en le dénouant que leur problème est ailleurs.

> **Une homosexualité structurelle** qui se met en place précocement et qui donne l'impression au sujet qu'il est né ainsi alors que la tendance peut avoir une origine dans la petite enfance. Certains sujets vont plus ou moins l'accepter tandis que d'autres en souffrent. Cette fixation narcissique donne parfois des personnalités très imbues d'elles-mêmes, revendicatives et qui ont du mal à s'interroger et à se remettre en question. Elles se vivent comme la victime d'autrui et de la société et cherchent avant tout la reconnaissance des autres parfois jusqu'à la violence.

(Tony Anatrella, psychanalyste, Site inXL6 22.05.2004)

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“L’homosexualité”

L’homosexualité, masculine ou féminine, est omniprésente dans les émissions de télévision grand public. S’il s’agit de téléfilms, le schéma est à peu près constant : un jeune a peur de dévoiler son homosexualité à sa famille ou son entourage. Après le choc de l’annonce, la famille ou l’entourage finit par admettre l’orientation homosexuelle de leur proche. Désormais, il n’y a plus de problème et les relations peuvent retrouver tout leur naturel.

Mais s’il s’agit de confessions, comme la télévision aime s’en repaître, on s’aperçoit que la réalité est moins simple et que le malaise ressenti par beaucoup d’homosexuels n’est pas dû seulement au regard que la société jette sur eux. Ils sont bien loin de se reconnaître tous dans la revendication ostentatoire et l’exhibitionnisme des gay-pride.

Quelle est réellement la parole de l’Église à l’égard des personnes homosexuelles ? L’Église doit prendre en compte les rudes paroles de l’Écriture à ce sujet. Le Nouveau Testament, et Saint Paul en particulier, prennent position par rapport à une civilisation gréco-romaine qui légitime l’homosexualité, lui donnant parfois la primauté sur les relations homme-femme, bonnes pour le petit peuple.

Peut-être ne sommes-nous pas tellement loin d’être revenus à cette situation. La relation homme-femme, surtout si elle est instituée dans un mariage définitif comme le mariage catholique, aurait quelque chose de « bourgeois », comme on aurait dit d’un ton méprisant dans les années 70.

L’Église catholique voudrait que toute personne soit respectée. Elle est certainement plus consciente qu’à ses débuts, des composantes psychologiques de l’orientation sexuelle d’une personne. Elle sait que certaines personnes homosexuelles sont particulièrement douées pour les arts. Michel-Ange, était, dit-on, homosexuel.

Mais ce qu’on ne lui fera pas dire, c’est que les relations homo et hétérosexuelles sont équivalentes. Les relations d’amitié sont très riches et elles se développent le plus souvent entre personnes du même sexe. Mais l’être humain est créé masculin et féminin. Seule cette complémentarité est génératrice de vies nouvelles. Tout être humain a un père et une mère, même s’il ne les connaît pas : ce qui est un manque, originaire de grandes souffrances.

Si l’on est arrivé à considérer comme équivalentes homo et hétérosexualité, c’est parce que cette dernière a été déconnectée de la transmission de la vie. La transmission de la vie n’est pas la seule raison d’être de la sexualité et du mariage mais

elle ne peut en être délibérément séparée.

La société française, actuellement, doit se battre contre le danger du « communautarisme ». Quel est ce nouveau monstre ? Celui d’une société fractionnée en groupes homogènes, mais exclusifs les uns des autres. Ceux qui, à juste titre, dénoncent ce type de cloisonnement pensent aux communautés à base éthique ou religieuse. Mais le motif sexuel pourrait être aussi un facteur de division sociale. Les Anglais ont leurs clubs réservés aux hommes, mais la plupart, à la maison, retrouvent leur femme.

La cause ou, plus vraisemblablement les causes, de l’orientation homosexuelle sont loin d’être parfaitement connues. Mais il semble que, chez la plupart, cette orientation n’est pas congénitale et que beaucoup d’adolescents traversent une période d’hésitation sexuelle. C’est là que la culture ambiante joue un rôle qui n’est pas neutre : en présentant, comme, au moins équivalentes, l’homo et l’hétérosexualité, elle engage des jeunes dans une voie où ils ont plus de chances de rencontrer le mal-être que le bonheur.

L’Église catholique encourage ceux et celles qui sont déterminés dans leur orientation sexuelle à vivre leur relation sur le plan de l’amitié en s’abstenant d’actes sexuels. Mais elle sait que la route sera longue et chaotique.

Ceux et celles qui revendiquent pour la pleine reconnaissance de l’homosexualité risqueront toujours de trouver que l’Église catholique est un adversaire. Mais ceux et celles qui cherchent de l’aide dans une vie qui n’est pas facile, qu’ils sachent qu’ils trouveront dans l’Église compréhension et espérance. ■



Aimer une personne de même sexe ?

Christ, un chemin de libération pour le bonheur plénier de l'homme. Ce qu'elle réproouve d'ailleurs, dans la lignée de la tradition biblique (cf. le livre du Lévitique, 18, 22 et 20, 13), ce ne sont pas les tendances, parfois inconscientes et involontaires, mais le passage à une vie sexuelle avec des partenaires de même sexe : « *Les actes d'homosexualité, lisons-nous dans le catéchisme de l'Église catholique, sont intrinsèquement désordonnés. Ils sont contraires à la loi naturelle. Ils ferment l'acte sexuel au don de la vie. Ils ne procèdent pas d'une complémentarité affective et sexuelle véritable* ». (CEC n° 2357).

Pour l'Église, la différence homme/femme est un don de Dieu qui structure le lien conjugal et social (la paternité, la maternité et la filiation). Il permet au couple de donner la vie à un autre être humain et d'assurer ainsi ce lien intime entre paternité/maternité et filiation. Détourner la sexualité de sa finalité peut exposer les personnes mais aussi les sociétés à de très graves difficultés. Cependant, l'Église, mue par l'espérance, ne réduit jamais une personne à ses actes ou à ses tendances et lui donne les moyens pour avancer sur ce chemin de souffrance. « *Ce qui est important, témoigne le père Etienne Garin, c'est de se laisser remodeler par le Christ* ».

L'objectif d'un accompagnement, est d'amener la personne à plus d'ouverture à soi et aux autres, vers plus de qualité relationnelle. L'Église ne peut qu'encourager ces personnes à ne pas avoir peur de se faire aider. « *Par les vertus de maîtrise, éducatrice de la liberté intérieure, quelquefois par le soutien d'une amitié désintéressée, par la prière et la grâce sacramentelle, elles peuvent et doivent se rapprocher, graduellement et résolument de la perfection chrétienne* » (CEC n°2359).

Ne sommes-nous pas tous appelés à la liberté ? « *Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu, tout est possible* » (Matthieu 19,26). ■

> Témoignage

“Je suis baptisé, croyant et concerné par l'homosexualité. Dans ce contexte, mon identité a été une source de difficultés et de souffrances multiples. Je vis cette réalité dans une grande difficulté, accrue par le poids du secret. Contrairement à ce qu'on peut lire ou entendre ici et là, l'état d'homosexualité vécu au quotidien, pour certains, n'est pas une source de bonheur, et moins encore d'épanouissement.

Je ne mène pas une vie de débauche, même si « je craque » parfois, c'est-à-dire s'il m'arrive de fréquenter dans un état de grande frustration un quelconque lieu de rencontres (...); pour celui qui vit une telle situation la vie est très difficile, cet état provoque toutes sortes de maux, car le corps traduit les souffrances psychiques. Je suis régulièrement obligé de me soigner pour toute sortes d'affection : troubles dépressifs, malaise diffus, urticaire(...). La lutte est permanente à l'intérieur de ma pensée, entre ce corps qui parfois m'échappe, et cette raison qui cherche la vérité. Les prières ne suffisent pas toujours, et je suis souvent brisé intérieurement. J'essaie de toutes mes forces de trouver un apaisement et une réponse à mes doutes et à mes angoisses.

Depuis quelques mois, je suis une psychothérapie et je découvre les événements les plus secrets de ma vie intime en face d'une personne qui m'aide simplement à comprendre.”

Et le mariage « gay » ?

Certaines personnes homosexuelles revendiquent le « droit au mariage » et estiment qu'un refus de la société serait « discriminatoire ». Cependant, l'homosexualité ne peut pas être considérée comme une sexualité alternative de même valeur que l'hétérosexualité. Dans le climat actuel, on laisse entendre que le lien social se construit aussi à partir des pulsions partielles retenues pour elles-mêmes. La suprématie des émotions prend le pas sur les aspects les plus structurants de la vie sociale, à commencer par le mariage. C'est le mariage seulement qui institue la structure relationnelle du couple formé entre un homme et une femme.

Il n'est pas discriminatoire d'affirmer que seuls un homme et une femme forment un couple, conçoivent ou adoptent et éduquent des enfants. Deux personnes de même sexe ne forment pas un couple mais un « duo » aux antipodes de l'altérité sexuelle. Leur relation est fondée sur la malentendu de la fascination narcissique du même et du semblable. L'enfant a besoin de se structurer psychiquement dans une relation durable avec son père et sa mère.

De plus, s'il y a souvent chez les homosexuels une aspiration à un relation stable et durable, l'expérience prouve que ces relations restent le plus souvent instables et précaires et que leur longévité demeure exceptionnelle. C'est pourquoi le « pacs » est à l'image des fragilités affectives (Homosexualité et confusion des sentiments Tony Anatrella La Croix 17.05.2004)

Rayon livres

- C. LESEGRETAIN, “Les chrétiens et l'homosexualité”, L'enquête, Ed. Presses de la Renaissance
- DANIEL ANGE, “Ton corps fait pour l'amour”, Ed. Sarmont/Fayard.
- SEBASTIEN, “Ne deviens pas Gay, tu finiras triste”, Ed. Oeil.
- PASTEUR A. COMISKEY, “Vers une sexualité réconciliée”, Le Mont Pèlerin, Editions Raphaël (Suisse).
- T. ANATRELLA, “La différence interdite”, Ed. Flammarion.
- X. LACROIX, “L'amour du semblable, Questions sur l'homosexualité”, Ed. du Cerf.
- X. LACROIX, “La confusion des genres”, Ed. Bayard/Etudes.
- J. et A. Paulk, “L'Amour libéré, sur le chemin de l'hétérosexualité”, Ed. L'Eau vive.
- G.COTTIER, “Réflexion chrétienne sur l'homosexualité”, La Documentation catholique, n° 2231, 2000.
- X. Thévenot, “Homosexualités masculines et morale chrétienne”, Ed. du Cerf.

Textes et documents d'Église

- Mgr JEAN-PIERRE RICARD, “Mariage homosexuel, pourquoi non”, Message Avril 2004.
- “Messages des évêques des Etats-Unis aux parents d'enfants homosexuels, Ils sont toujours nos enfants”, Documentation Catholique n° 2170, 1997.
- CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, “À propos des projets de reconnaissance juridique des unions entre personnes homosexuelles”, 2003.

Site internet

<http://www.vatican.va>
<http://www.inXL6.fr>

A qui s'adresser ?

Devenir un en Christ,

15 avenue Georges Clémenceau, 94300 Vincennes.
Tél : 01 58 64 03 04
<http://www.Devenirunenchrist.com>

Château Saint-Luc

81570 Cuq-les-Vielmur. Tél 05 63 74 32 82
Courriel : maisonstluc@beatitudes.org

Le CLER

65, boulevard de Clichy, 75009 Paris.
Tél : 01 48 74 87 60.
<http://www.cler.net>

La contraception, un progrès pour le couple ?

- > Nous ne voulons pas pendre le risque d'avoir un enfant tout de suite...
- > J'ai peur parfois des conséquences de la pilule mais ai-je vraiment le choix ?
- > Qu'en pense l'Église catholique aujourd'hui ?

Depuis la loi Neuwirth adoptée en décembre 1967, les moyens de contraception, et principalement la pilule, s'imposent comme la solution la plus simple et la plus évidente pour vivre une sexualité.

Beaucoup pensent qu'ils sont un progrès devenu indispensable à l'épanouissement du couple.

Jean et Alice, étudiants, viennent de se marier. Avant d'avoir un enfant, ils aimeraient terminer leurs études. Alexis et Évelyne ont trois enfants et vivent à Paris dans un appartement de 70 m². Evelyne a repris un travail pour assurer l'équilibre financier du foyer qui reste fragile.

La relation sexuelle comporte cette double dimension : elle permet au couple de transmettre la vie et de se témoigner son amour en se donnant l'un à l'autre. Elle peut procurer beaucoup de joies et de plaisirs, reflets de la beauté de l'amour humain qui a inspiré beaucoup d'artistes. Et on comprend bien le désir des couples de réguler leur fertilité pour pouvoir vivre cette dimension importante de leur vie conjugale.

Prendre un moyen contraceptif, ce n'est pas si anodin

Aujourd'hui, les couples, sans trop y réfléchir, optent généralement pour des moyens contraceptifs qui agissent contre la conception éventuelle d'un enfant. Ces moyens sont nombreux et il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. La plupart d'entre eux nécessitent un suivi par un médecin. Certains peuvent occasionner, selon les personnes, des troubles secondaires plus ou moins graves : ainsi la pilule est contre-indiquée pour les grandes fumeuses à cause des risques d'accidents cardiovasculaires. Ils ont aussi des modes d'action différents mais peu d'hommes et de femmes en sont précisément informés !



Peu de couples savent, par exemple, que la pilule agit en supprimant le cycle menstruel. De même, beaucoup de personnes confondent les moyens strictement contraceptifs - qui empêchent la fécondation comme la pilule, le préservatif, le diaphragme, les produits spermicides avec des moyens abortifs qui détruisent l'œuf fécondé. Un grand nombre de couples acceptent le stérilet sans savoir que ce dispositif intra-utérin agit à la fois de façon contraceptive - en modifiant les caractéristiques de la glaire cervicale - et de façon abortive, - en empêchant la nidation d'un éventuel embryon. La pilule du lendemain, ou Norlevo, est elle aussi contraceptive et abortive.

La contraception n'a pas tout résolu...

Au-delà des questions éthiques, la contraception n'a pas vraiment répondu aux attentes des couples. Elle allait contribuer, selon ses promoteurs, à favoriser l'harmonie dans le couple. Elle allait permettre également de limiter les avortements. Or, que constate-t-on aujourd'hui ? Si elle a permis à certains couples de maîtriser le nombre de naissances, si les femmes se sentent plus libres, le bonheur promis est loin d'être au rendez-vous :

> La contraception est souvent restée l'affaire des femmes, qui en subissent seules les contraintes et les effets secondaires.

> Elle a certes favorisé la liberté des relations sexuelles, mais pas forcément l'harmonie affective et sexuelle, qui suppose écoute, attention à l'autre, maîtrise de soi, délicatesse. Les difficultés actuelles des couples et le nombre croissant des divorces nous montrent combien l'amour conjugal reste fragile et complexe.

> Le nombre des avortements est dramatiquement élevé, plus de trente ans après la libéralisation de la contraception : c'est sans doute le plus grand échec des promoteurs de la contraception.

Comment vivre pleinement sa sexualité ?

Il est donc important pour un couple de s'interroger sur les moyens qu'il veut prendre pour vivre pleinement sa sexualité. C'est son bonheur qui est en jeu ! En privant l'acte sexuel de l'une de ses significations essentielles, la transmission de la vie, les moyens

contraceptifs altèrent très profondément le sens de la sexualité et de l'amour conjugal. En agissant contre la conception d'un enfant voire en éliminant la vie conçue, ils ont favorisé une mentalité contraceptive qui a peur de la vie et qui tend à considérer l'enfant comme un risque à éviter à tout prix.

Des chercheurs (médecins, biologistes, statisticiens...) ont travaillé sur des moyens de régulation des naissances, connus sous le nom de « méthodes naturelles », qui respectent toutes les dimensions de la sexualité humaine. Leur principe repose sur la reconnaissance des périodes fertiles et infertiles du cycle menstruel de la femme grâce à plusieurs signes physiologiques : les couples choisissent de vivre des unions sexuelles

Un couple doit s'interroger sur les moyens qu'il veut prendre pour vivre pleinement sa sexualité.

durant la période infertile du cycle de la femme pour différer la venue d'un enfant, ou durant la période fertile pour concevoir un enfant. De nombreuses études ont établi la bonne fiabilité de ces méthodes qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne méthode probabiliste de nos grand-mères, la méthode

Ogino ! Elles nécessitent un apprentissage qui se fait auprès de moniteurs. Bien que répertoriées par l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), elles n'ont malheureusement pas bénéficié d'investissements importants ni de promotion étant donné les faibles

retombées financières et économiques que l'on peut en attendre. Elles ne font pas non plus partie des programmes d'enseignement des facultés de médecine qui privilégient l'approche contraceptive. D'où la

> Les méthodes "naturelles" de régulation des naissances

L'Organisation mondiale de la Santé (O.M.S.) définit ces méthodes de la manière suivante: "La régulation naturelle des naissances désigne les méthodes destinées à planifier ou à éviter les grossesses par l'observation des signes et des symptômes naturels qui indiquent les phases de fertilité et d'infertilité du cycle menstruel. Cette définition sous-entend que pour éviter une grossesse, il est nécessaire de s'abstenir de rapports sexuels durant la phase de fertilité du cycle menstruel. Ces signes observables que la femme peut observer elle-même (d'où le nom de méthodes d'auto-observation ou MAO) sont les suivants :

> **la glaire cervicale** sécrétée par le col de l'utérus s'écoule quelques jours avant et pendant l'ovulation, indique au couple qu'il est en période fertile. Une méthode, mise au point par un couple de médecins australiens, John et Evelyn Billings, s'appuie uniquement sur l'observation et l'interprétation de ce signe pour indiquer si la femme est fertile ou non fertile.

> **la température basale** de la femme prise au repos, le matin. On observe que cette température s'élève de quelques dixièmes de degrés au moment de l'ovulation et se stabilise ensuite à un niveau haut après l'ovulation. La méthode de la température, mise au point dès les années 60, repose sur l'interprétation de cette courbe : la montée de la température et sa stabilisation indique à la femme que son ovulation est passée et qu'elle est infertile jusqu'aux règles suivantes.

> **la combinaison de plusieurs signes**, notamment des deux précédents, a donné naissance à la méthode « sympto-thermique » permettant de cerner avec précision la période fertile. D'autres symptômes, complémentaires, peuvent être utilisés comme la palpation du col de l'utérus qui s'ouvre et se modifie au cours du cycle.

> **Des appareils électroniques** sont en vente actuellement. Il s'agit de remplacer l'observation de la femme par des moyens technologiques comme les dosages hormonaux, dans le dispositif Persona ou l'interprétation du décalage de température comme dans Bioself ou Cyclotest. Les études faites (1) ont montré que l'observation de la femme est plus précise que l'analyse de ces deux appareils.

(1) Etudes menées par le CLER pour Persona cyclotest et bioself (parues dans le bulletin MAO) et le professeur Freundl à Dusseldorf

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“La contraception”

L'été 68, le pape Paul VI condamnait les moyens artificiels pour la limitation des naissances. Depuis deux ans, « la pilule » était autorisée en France. Quelques mois avant le texte de Rome, avait fleuri le slogan : « Il est interdit d'interdire ». Jamais, sans doute, une déclaration de l'Église catholique n'était aussi mal tombée ! Aujourd'hui, les chantages de l'amour à tout-va seraient peut-être moins triomphalistes. Mais, à l'époque, notre société ne se rendait pas compte qu'elle commençait à être malade de sexualité.

Pourquoi l'Église catholique a-t-elle pris une position aussi impopulaire ? Position qui, d'ailleurs, n'est pas suivie par un grand nombre de ses fidèles et qui est même contestée dans son principe. Essayons de réfléchir calmement.

1° • Le mot courant est celui de « limitation » des naissances, comme si plusieurs enfants étaient une calamité. La fécondité est une bénédiction. La stérilité est un malheur qui peut être surmonté mais qu'il est difficile d'accepter. Pour autant, la multiplication du nombre des enfants n'est pas un but en soi. Il n'a jamais été dit qu'un couple devait avoir autant d'enfants qu'il pouvait biologiquement en mettre au monde.

2° • L'idée juste, c'est celle de paternité ou maternité « responsable ». Dans le désir de mettre au monde un enfant ou un nouvel enfant, peuvent entrer des critères de santé mais aussi d'éducation. « Pourrons-nous prendre en charge cet enfant ? » Mais derrière cette question légitime, se cache souvent l'égoïsme de ceux qui ne veulent pas que leur vie soit dérangée. Ce sont les peuples riches et, souvent, les couples les plus riches qui ont le moins d'enfants. Les enfants sont nombreux, au contraire, dans les milieux les plus pauvres : les riches le leur reprochent parce qu'ils y voient la cause de leur sous-développement ; eux, n'ont d'autre richesse que leurs enfants.

3° • Avant de s'interroger sur les moyens de « réguler » les naissances, il faut être au clair sur les motifs. Des gens peuvent être tout-à-fait « honnêtes » et parfaitement égoïstes. De même, des couples pourraient ne recourir à aucun moyen contraceptif mais se refuser à devenir parents : si c'était une volonté constante et délibérée, il n'y aurait pas vraiment mariage.

4° • Pourquoi donc interdire la pilule ou autres moyens contraceptifs ? Pourquoi les interdire, alors que la médecine, l'usage des médicaments, les opérations chirurgicales ont toujours été recommandées ? Parce qu'attendre un enfant n'est pas une

maladie qu'il faille soigner. La biologie fait en sorte que les périodes où la conception d'un enfant soit possible sont brèves. Elles peuvent être aujourd'hui connues avec précision. Les couples sont invités, pour exercer leur paternité et maternité responsables, à suivre ces rythmes. Comme un navigateur sait exploiter la météo. Comme un sculpteur tient compte des filons dans la pierre, des veines dans le bois. Il est étrange que nos contemporains soient devenus sensibles au respect de la « nature », quand il s'agit des forêts et des rivières, mais n'en tiennent nul compte quand il s'agit d'eux-mêmes.

5° • La régulation des naissances par la connaissance des périodes où, par les lois naturelles, la conception d'un enfant est possible est donc distincte de l'usage de moyens contraceptifs artificiels, qu'ils soient chimiques ou matériels. Elle n'est pas moins fiable mais elle est plus exigeante. Elle fait intervenir la maîtrise du désir. Elle se heurte à l'orgueil humain : je fais ce que je veux, quand je veux, comme je veux. À l'inverse, elle valorise des formes de relation entre l'homme et la femme autres que l'union physique. Or, l'absence de dialogue, voire de silence, à l'intérieur du couple est plus dangereuse pour le couple que l'absence provisoire de rapports sexuels. L'absence de parole peut d'ailleurs amener l'homme ou la femme à ne plus désirer ces rapports qui ne seraient plus vraiment humains.

6° • Comme dans bien d'autres questions touchant à la vie et à la sexualité, l'Église se sent obligée à exprimer ce qu'elle croit être bon pour l'homme, indépendamment des convictions religieuses ou non religieuses de celui-ci. Elle pense devoir rendre ce service à la société, même si celle-ci n'est pas prête à entendre cette parole. Au moins peut-on lui reconnaître le mérite de ne pas être démagogue.

7° • Bien des couples, de bonne foi sans doute, pensent que les moyens contraceptifs artificiels sont tout aussi valables que les méthodes naturelles. Dans d'autres couples, il y aura divergence de point de vue et la sauvegarde du couple apparaîtra comme prioritaire. Dans d'autres cas, l'homme et la femme seraient bien d'accord pour aller vers des méthodes naturelles mais reconnaissent n'être pas encore assez forts pour y parvenir. Ce que l'on peut proposer à ces couples, c'est au moins de ne pas prendre la question à la légère, de ne pas ridiculiser en les taxant de rétrogrades les méthodes naturelles et d'y réfléchir en couple.

Et pourquoi pas, de les essayer ? ■

La contraception, un progrès pour le couple ?

méconnaissance de la plupart des médecins vis-à-vis de ces méthodes.

Pourquoi l'Église catholique s'engage-t-elle sur ce sujet ?

L'Église veut montrer aux couples le chemin d'un plus grand amour et les invite à utiliser la régulation naturelle des naissances qui respecte la vie humaine, le corps et la psychologie de la femme, et qui repose sur la responsabilité des époux. Elle ne modifie pas le sens profond de la relation sexuelle, amour et procréation ne sont pas dissociés. En 1968, le pape Paul VI, [1] a tenté de faire réfléchir les hommes sur les conséquences néfastes des méthodes contraceptives. Selon lui, la contraception altérerait profondément la nature de l'amour humain, parce qu'elle séparerait artificiellement la sexualité du don de la vie. Il craignait aussi que la femme soit moins respectée et considérée comme un objet de jouissance, et que ce qu'il y a de plus intime dans un couple devienne l'un des domaines d'intervention des autorités publiques. Beaucoup ne comprennent

alors pas cette position ! [2]

Jean-Paul II a confirmé ce choix en méditant sur le mystère de la sexualité et de l'amour humain. Dieu, le Créateur, a confié à l'homme et à la femme la suprême mission d'appeler à la vie d'autres hommes, de devenir « co-créateurs » avec Lui. Et de quelle façon ? À travers leur amour et le don de leurs corps dans l'acte sexuel : la vie humaine doit surgir d'un acte d'amour. Et l'amour conjugal, pour s'épanouir, doit s'ouvrir à la vie. Cette loi intime est inscrite dans le cœur humain. Ce lien entre l'amour et la vie dans l'acte sexuel est si essentiel qu'il structure le lien conjugal, familial et aussi, le lien social. Plus concrètement, comment nier que la diffusion de la contraception n'a pas seulement modifié les pratiques intimes des couples, mais influencé aussi les mentalités et les équilibres sociaux ? Il y a quelques années, les pouvoirs civils s'inquiétaient des problèmes démographiques qui justifiaient pour eux la nécessité d'une politique contraceptive à l'échelon international. Aujourd'hui ils sont confrontés au vieillissement des populations

et à l'équilibre fragile entre les générations. [3] Les sondages d'opinion confirment d'ailleurs que les couples, dans l'ensemble, aimeraient avoir davantage d'enfants.

Pour une culture de vie

Dans sa grande encyclique de 1995, "L'Évangile de la vie", Jean-Paul II mettait le doigt sur quelques conséquences de cette mentalité contraceptive : la montée de l'individualisme, la recherche du confort matériel avant la construction de la famille, le désir d'avoir un enfant parfait et le refus du risque, de la maladie, du handicap, l'illusion que l'homme est auteur et donc maître de sa propre vie... Loin de lui pourtant l'idée de sacrifier le bonheur des couples à un impératif démographique : l'union sexuelle n'est pas uniquement destinée à transmettre la vie, mais permet bien sûr aux époux de vivre et de fortifier leur amour, en se donnant joie et plaisir. L'homme et la femme sont faits pour l'amour et la vie, et leur bonheur vient d'abord du respect de ces deux dimensions dans leur couple. ■

1. PAUL VI, L'encyclique Humanae Vitae (De la vie humaine), Rome 1968.

2. Ib. 17. Cf. CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, Déclaration sur la chute de la fécondité dans le monde, Rome 1998.

3. JEAN-PAUL II, Evangelium Vitae (L'évangile de la vie), Rome 1995.

> Quelle place pour le plaisir sexuel ?

Plus que ses prédécesseurs, le pape Jean-Paul II s'est attaché à montrer comment l'acte sexuel des époux comporte deux finalités indissociables, comme les deux faces d'une même pièce : se témoigner leur amour et transmettre la vie. Le plaisir qu'ils peuvent éprouver a donc toute sa place dans ce cadre, car il fait partie du don et de la joie de l'amour et de la communion qui se fortifie par l'union des corps. « L'union des corps est le langage le plus fort que deux êtres puissent se dire l'un à l'autre » a dit Jean Paul II qui a écrit aussi quelques pages sur le sens de la jouissance (cf. Karol WOTJYLA, "Amour et responsabilité", pp. 17-34, Ed. Stock). C'est dire l'importance et la dignité des unions sexuelles ! Un couple qui ne s'unirait que pour avoir des enfants, ne vivrait donc pas la finalité amoureuse de la sexualité humaine. Et inversement, le fait d'éliminer la perspective de l'enfant, prive aussi la sexualité de son caractère spécifiquement humain. Le fait de tenir compte, tout simplement, des périodes fertiles et infertiles du cycle féminin, permet au couple de vivre en permanence ces deux finalités de la sexualité.

Des questions à se poser en couple

- > Avons-nous suffisamment parlé de notre choix en couple ?
- > Sur qui reposent les contraintes de la méthode choisie ?
- > Comment la vivons-nous ?
- > Désirons-nous un (autre) enfant ? Oui ? Non ? Pour quelles raisons ?

Rayons livres

Sur la contraception

- Y. SEMEN, "La sexualité selon Jean-Paul II", Ed. Presses de la Renaissance, 2004.
- M. SEGUIN, "La contraception et l'Église, Bilan et perspectives", Médiaspaul, 1994.
- M. AUPETIT, "Contraception, la réponse de l'Église", Téqui, 1999.
- J.LAFFITTE/L. MELINA, "Amour conjugal et vocation à la sainteté", Ed. de l'Emmanuel.
- WOTJYLA Karol, "Amour et responsabilité", Ed. Stock, 1985.
- PAUL VI, "Humanae vitae", 1968.
- JEAN-PAUL II, "Familiaris Consortio" (Les tâches de la famille chrétienne), 1981 et "Lettre aux familles", 1994.

Sur la pratique des méthodes naturelles

- I. ECOCHARD, "Au service du couple", Ed. CLER.
- R. et M. SENTIS, "Maîtrise de la fécondité par la méthode Billings", Ed. Médiaspaul
- D. et I. NICOLAS, "Vivre autrement sa sexualité, Méthodes naturelles de régulation des naissances", Ed. de l'Emmanuel.
- C.L.E.R., "Amour et famille", Hors série "La gestion de la fertilité".

Adresses

- Pour contacter des moniteurs pour l'enseignement des méthodes naturelles :
- C.L.E.R., Centre de Liaison des Équipes de Recherche, 65, boulevard de Clichy, 75009, Paris
Tél. 01 48 74 87 60 - www.cler.net
 - Centre Billings France, Allée du Bois Périneau, 78120 Rambouillet.
Tél. 01 30 41 89 97. www.billings.free.fr
 - www.nature.org

Être fidèle, est-ce possible ?



- > À l'heure du « zapping » généralisé, est-il possible de rester fidèle toute une vie ?
- > Comment peut-on aimer quelqu'un pour toujours ?
- > Qu'apporte la fidélité pour le couple ?

La fidélité reste une aspiration très forte des jeunes : 80 % des 18-25 ans vivant en couple souhaitent que leur union dure toute la vie. Mais confrontés au « dur désir de durer », ils seraient à peine 10 % à croire que cela soit possible.

« Je n'ai rien vu venir, rien ! » Alain, 42 ans, est l'un de ces conjoints de plus en plus nombreux, à se retrouver seuls, du jour au lendemain. Le plus dur pour ce père de trois enfants, c'est de ne pas comprendre ce qui s'est passé. « J'avais l'impression qu'on était sur des rails, ça roulait tout seul... », lâche-t-il, abasourdi. Jusqu'au drame brutal, apparemment imprévisible : le départ de sa femme avec un autre homme. Aujourd'hui, tout pousse à l'infidélité : les séries télévisées et les romans, Internet et ses rencontres, l'individualisme et la tyrannie du plaisir, l'instabilité professionnelle et la mobilité géographique... Tout va dans le même sens : celui du désir à assouvir dans l'instant, la jouissance immédiate. >

Être fidèle, est-ce possible ?

Des fidélités successives ?

Pris de panique devant la multiplication des divorces, on s'interroge : qu'est-ce que la fidélité ? La mode est au « jetable ». Jetons donc le rasoir, l'appareil photo... et le conjoint avec l'eau du bain ! L'homme nouveau est celui des sincérités et des fidélités successives. La chanteur Johnny Halliday, marié cinq fois, assure d'ailleurs : « *Je suis fidèle à chaque femme avec qui je vis !* » Et même à celle avec laquelle on rompt : « *Que veux-tu, je ne t'aime plus, je dois être sincère avec moi-même ! D'ailleurs, ce serait hypocrite de rester avec toi !* » Autre trouvaille à l'ère du Big Mac : la fidélité en tranches ! Tu peux être infidèle avec ton corps, pourvu que tu restes fidèle avec ton esprit. « *Je couche avec une autre fille, mais je t'aime toujours !* » Car le but n'est-il pas d'être fidèle à son bon plaisir ?

Comment rester fidèle à la même personne pendant des années ?

La fidélité, c'est autre chose ! Osons remettre les choses en place. Être fidèle, ce n'est pas être fidèle à ses désirs, à ses envies, à ses passions, c'est être fidèle à celui ou celle que j'aime. « *Aimer, c'est vouloir aimer, et pas seulement ressentir une attirance, un*



> L'amour qui dure, un mythe ?

Aux jeunes qui lui ont demandé : "Un amour vrai, durable, est-il encore possible ?" Jean-Paul II a répondu à Lyon, le 5 octobre 1986 :

"Au nom du Christ, je vous dis : oui, il est possible. C'est tout le projet de Dieu sur le foyer. Mais on apprend l'amour nuptial jour après jour. Là aussi vous avez votre responsabilité dès maintenant. Car le mariage est une expérience qui comble le cœur, mais aussi une tâche à accomplir. Le temps des fréquentations, des fiançailles, est ce temps merveilleux de l'apprentissage. Ne le gâchez pas. Prenez soin de vous préparer dès maintenant à un tel engagement. Ne confondez pas l'expérience prématurée de la jouissance avec le don de soi dans l'amour lucidement consenti pour toujours.

Je vous souhaite ce grand bonheur de former devant Dieu, avec la grâce du sacrement de mariage, un couple où chaque conjoint cherche sans cesse le bonheur et le bien de l'autre ; et ne craint pas, avec lui, de donner la vie, selon le plan de Dieu. C'est à partir de telles familles que se fera le tissu de la société, le monde nouveau auquel nous aspirons...»

désir » souligne Isabelle, 42 ans. *Je ne suis pas maîtresse de mes sentiments à l'égard de mon conjoint, mais je suis maîtresse de ma volonté de l'aimer » ?*

La fidélité est cette disposition de la volonté, librement consentie, par laquelle on demeure activement attaché à une personne, malgré l'épreuve du temps et des obstacles, qui incline naturellement la volonté au changement. L'épreuve du temps ne peut être surmontée que s'il y a au départ, en plus du sentiment amoureux (qui n'est pas l'amour !), une volonté d'aimer dans la durée.

Ce qui corrode la fidélité d'un couple

Première faille, la présomption : on est sûr de soi et on devient imprudent. On est sûr de l'autre et on le néglige.

Deuxième faille : la dissociation entre vie commune et fécondité. Le couple se renferme sur lui-même et bientôt sur soi-même : le narcissisme ambiant, le souci de l'épanouissement personnel, les exigences de carrière, vont confronter le couple à des conflits qui risquent de se radicaliser. Vient alors l'insatisfaction et la tentation est grande de penser qu'avec un autre on sera moins frustré. Enfin autre détonateur : l'illusion de vivre ensemble sans conflits.

Ce qui distingue un mariage solide d'un mariage en difficulté, c'est la capacité à gérer les conflits et à s'adapter aux différences réciproques. Être fidèle, c'est s'engager à se réadapter tout au long de la vie, pour

Témoignage

Le meilleur est encore devant nous

Didier et Joëlle, 20 ans de mariage, quatre enfants

Dès le début notre vie conjugale a été difficile en raison de graves blessures personnelles et de rudes épreuves, telles que la mort d'un enfant. En repensant à ces premières années, ça paraît presque miraculeux que nous ayons tenu le coup.

Ce qui nous a aidé et nous aide encore :

- *La parole donnée : le « oui » de notre mariage n'était pas une parole en l'air ; C'était une décision personnelle, libre, que nous avons prise avec la volonté de l'assumer « dans le bonheur et dans les épreuves ».*
- *La certitude que Dieu a pris cet engagement avec nous : même quand nous flanchons, Lui tient le coup !*
- *Les amis qui croient en nous, en notre amour, en notre mariage, qui sont capables de nous écouter sans nous juger. Et qui nous portent dans leur prière.*

Au fil des années, nous apprenons à nous aimer.

Et nous sommes persuadés que le meilleur est encore devant nous ! »

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“La fidélité”

La fidélité est des plus beaux mots de l'Écriture. Dieu est fidèle : c'est presque sa définition, bien que Dieu ne puisse être défini. Au moins, pour parler de lui, certains mots valent mieux que d'autres. « Fidélité » est dans le tiercé de tête avec l'amour et la miséricorde. D'ailleurs, les trois se tiennent de près.

Mais y a-t-il quelque-chose à apprendre de la fidélité de Dieu ? Le modèle n'est-il pas trop élevé ? Certes, le modèle est élevé, mais nous sommes créés « à son image et ressemblance » : nous pouvons donc, si mal que ce soit, nous inspirer de ce modèle.

La fidélité de Dieu face à l'infidélité de son Peuple : c'est toute l'histoire de l'Ancien Testament. Dieu s'est engagé une fois pour toutes mais le Peuple louche sans cesse vers des idoles : les oignons d'Égypte, rappel du temps où le Peuple était esclave du pharaon mais assuré de sa nourriture ; les faux dieux de Canaan, dieux de la nature, apparemment plus proches que le Dieu Tout-Autre que nul ne peut voir sans mourir ; la force militaire et les alliances politiques étrangères quand l'ennemi menace.

La fidélité de Dieu n'est pas une simple obstination mais une invention perpétuelle. Comme la fidélité de la source, identique à elle-même et toujours renouvelée dans son flux. Dieu ne se contente pas de s'obstiner dans son engagement initial. Il invente de nouveaux chemins pour reconquérir l'amour de son Peuple. C'est le rôle des prophètes et, en particulier, du prophète Osée, le mari trahi qui renoue l'alliance avec son épouse infidèle. Ici, le prophète s'exprime, non en paroles, mais en actes. Il ne dit pas seulement ce que Dieu souhaite : il montre ce que Dieu fait. Oui, l'amour peut ressusciter.

Dieu promet qu'il ira plus loin encore. Il enverra le Messie. Il viendra lui-même prendre soin de son Peuple. Il donnera son Esprit pour que le cœur de l'homme soit changé. C'est ce qui arrive dans l'histoire des hommes avec Jésus. Et l'histoire ne s'est pas arrêtée : Jésus a promis à son Église que l'Esprit la mènerait vers la vérité « tout entière ». Et effectivement, de siècle en siècle, de nouvelles spiritualités, de nouveaux saints voient le jour. Ils font partie de la famille chrétienne mais ils sont, à chaque fois, nouveaux et imprévisibles.

Dans cette histoire, il y a des périodes sombres. En 2000, lors du changement de millénaire, le pape Jean-Paul II les a reconnues humblement. Mais la repentance s'accompagnait de la confiance : pour sortir des crises, Dieu suscite de nouveaux saints.

Nous apprenons donc de Dieu que la fidélité n'est pas l'immobilité. Ce n'est pas, non plus, l'aveuglement. La fidélité, c'est de prendre les moyens de l'espérance, de dépasser les échecs, de renouveler la confiance en l'autre.

Notre fidélité à la vie, c'est de repartir chaque matin parce que le nouveau jour offrira peut-être de nouvelles chances. Contrairement à une expression mensongère, on ne « refait » pas sa vie. On la poursuit, avec ses blessures et ses découvertes, si possible en allant plus loin, plus profond. Un grand artiste se renouvelle dans chacune de ses œuvres mais il reste fidèle à son intuition première, une fois qu'il l'a découverte.

Il y a quelque chose de pathétique dans le constat du début de ce chapitre : 80 % de jeunes couples voudraient que cela dure toujours et 10% seulement croient que cela est possible. Le pire est la résignation. On est déjà battu avant d'avoir combattu.

Pourquoi la publication des statistiques met-elle toujours en valeur la proportion croissante de divorces et jamais celle des couples qui, ni meilleurs ni pires que les autres, traversent les temps et se réinventent à chaque étape de leur vie ?

Quand un homme et une femme reçoivent l'un par l'autre le sacrement de mariage, ils disent vouloir s'appuyer sur la fidélité de Dieu. Ce sacrement restera, s'ils le veulent bien, une source permanente de force dans les épreuves puisque la fidélité de Dieu est inépuisable et inventive.

Quand ils communient à l'Eucharistie, ils se nourrissent de cette fidélité que Dieu a payée du prix de la Croix. En recevant le Corps du Christ, ils répondent « Amen » : « c'est solide » ; « ça tient » ; « je peux m'appuyer sur toi ». Cela explique pourquoi l'Église souhaite que les fiancés se marient au cœur d'une Eucharistie à laquelle ils pourront revenir chaque dimanche de leur vie qui peut être longue mais qui peut ne jamais être terne. ■

Être fidèle, est-ce possible ?

s'ajuster à l'évolution de chacun. Cela suppose qu'on ait appris à communiquer, à dialoguer, à résoudre les conflits petits ou grands de la vie commune. « *Celui qui regarde une femme avec un (mauvais) désir, a déjà commis l'adultère avec elle* » dit Jésus (Mt 5,28). Mais attention à ne pas réduire la fidélité au seul domaine de la sexualité, ni à une règle pharisienne : « On peut ne pas commet-

tre d'adultère et être infidèle autrement ». Mgr Thomazeau, évêque de Montpellier, définit l'infidélité comme « *la dérive qui consiste à faire sa vie sans tenir compte de l'autre* ». En fait, cela arrive souvent dans un couple, d'où l'importance du pardon réciproque et de la miséricorde. Quelle que soit la faute commise, même grave, l'amour peut renaître grâce à la miséricorde. Ce qui suppose de bâtir son cou-

ple sur le roc du Dieu fidèle et « *riche en miséricorde* » [Eph 2, 4-6].

La fidélité est synonyme de l'amour. Pas d'amour possible sans fidélité ! Imaginez que Dieu ne respecte aucune des promesses qu'il a faites à l'homme dans la Bible... L'amour de Dieu est fidèle : toutes ses promesses sont déjà réalisées en Jésus-Christ. ■

Pardonner l'infidélité ?

« Nous étions mariés depuis 25 ans, parents de six enfants, et je menais une vie familiale heureuse quand mon mari est tombé amoureux d'une employée de son entreprise. Un jeu de mort s'est installé entre nous. N'en pouvant plus, je lui ai demandé de partir ; il a rejoint l'autre personne. Alors, j'ai perdu tous mes points de repère. Au bout de six mois d'errance, j'ai rencontré la Communion Notre Dame de l'Alliance. J'ai su que je n'étais plus seule dans mon attachement au principe de fidélité. Quand le mariage est valide, Dieu est engagé par le sacrement, et Dieu ne divorce pas ! Je me suis ouverte peu à peu à la perspective du pardon. Le travail a été long, sans que je puisse dire aujourd'hui qu'il est terminé. Suis-je allée jusqu'au bout du pardon à donner à la femme qui a détruit mon couple ? Je n'en suis pas sûre. Mais je suis sûre qu'il nous est demandé de réaliser la vocation prophétique de notre baptême par l'engagement à la fidélité et au pardon : séparés ou divorcés, avec la grâce de l'Esprit Saint, nous pouvons continuer à travailler au salut de notre conjoint. »

> Il y a du désamour dans l'infidélité

“J’ai expérimenté toutes les facettes : infidèle, maîtresse d’un infidèle et aujourd’hui trompée... De tout cela, je suis revenue à un idéal amoureux de fidélité, pour plusieurs raisons. Parce que l’infidélité est rarement source d’épanouissement. Parce que l’infidèle fuit souvent un problème dans son couple ou avec lui-même. Parce qu’il détourne une énergie qui pourrait être plus créatrice dans son couple. Parce qu’il souille son idéal amoureux. (...) Aujourd’hui, mon expérience m’a appris que dans l’infidélité, il y a beaucoup de désamour pour l’autre et pour soi, qui nous mène à puiser dans l’amour des autres pour combler nos vides. Aimer vraiment est un travail à temps plein.”

Une femme de trente ans

> Cela veut-il dire qu'il faut passer par toutes les expériences pour parvenir au vrai ? Non, car l'expérience du péché est toujours négative, elle nous blesse et fait mal à l'autre. La vraie maturité n'est pas dans la multiplication des expériences, mais dans le fait de savoir durer dans un amour vécu en vérité.

Rayons livres

- X. LACROIX, "Le mariage", L'Atelier 2003
- E. ET C. BELLUTEAU, "Aimez-vous comme je vous ai aimés" La Bible dans le couple, Salvator 2004
- P. OSWALD, "Faut-il réinventer l'amour ?", Edifa 2005
- "Le livre des époux", Droguet-Ardent, Edifa 2005
- D. SONET, "Conseils aux couples qui s'aiment ou qui peinent", (Droguet et Ardant - Edifa)

Pour les personnes séparées, non remariées :

Communion Notre Dame de l'Alliance représentée dans 20 villes de France.

Renseignements : 02 99 63 12 04

Site : communion-notre-dame-de-l-alliance.asso.fr

Pour les couples et les familles :

pèlerinage à Cotignac, à Notre Dame de Grâces et à St Joseph.
Tél : 04 94 04 65 28

Site : nd-de-graces.com

Et si la vie n'est plus possible entre nous ?

- > Ne vaut-il pas mieux divorcer qu'être malheureux toute sa vie ?
- > Si l'on subit la rupture, comment réagir, comment tenir le coup ?
- > Pourquoi ne peut-on se remarier à l'Église ?



En France, un couple sur trois, et en région parisienne, un couple sur deux, divorcent : vivre à deux n'est pas toujours facile... Ces "échecs conjugaux" ne sont pas sans souffrances. On peut pourtant se remettre debout, et retrouver sens et goût à la vie

Olivier et Mathilde ont vécu trois années en cohabitation. Et puis, ils ont eu la joie d'avoir un petit Valentin et décident de se marier à l'Église. Mais deux années plus tard, ils n'arrivent plus à s'entendre... Très vite, ils prennent la décision de divorcer. Trop d'histoires d'amour se terminent ainsi... Une crise, des disputes répétées, des incompréhensions, des insatisfactions viennent balayer en quelques temps toutes les promesses que les amoureux s'étaient faites. Mais que faire quand on ne se supporte plus du tout ?

En cas de crise, que faire pour sauver notre amour ?

La majorité des crises graves proviennent de petites choses qui s'accumulent au fil des années et d'un manque de communication entre les conjoints. C'est pourquoi la plupart des mouvements conjugaux insistent sur l'importance de prendre du temps pour parler en profondeur, faire le point, se détendre, s'aimer, et cela à tout âge ! Par exemple, les Équipes Notre-Dame, insistent sur le «devoir de s'asseoir». Faute d'approfondir ainsi leur amour, beaucoup d'époux sont en effet confrontés assez vite à la déception, aux frustrations, et font, souvent à tort, un constat d'échec : « *Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre* »



ou « Avec un autre, ce serait différent »... Une épreuve, une rencontre peuvent alors précipiter la rupture... A moins que le couple ne se décide à prendre des moyens à la hauteur de l'enjeu. « Lorsque l'on n'arrive plus à se parler, la seule solution est de se faire aider. Mieux vaut faire la démarche assez vite avant qu'il ne soit trop tard ! » explique Jeannine, conseillère conjugale depuis 40 ans. Conseillers, thérapeutes de couple, psychologues, prêtres accompagnateurs, peuvent en effet permettre de renouer l'écoute et le dialogue au fil des mois. Une retraite pour couples, dans un cadre chrétien, aide aussi certains à puiser à une source nouvelle.

Lorsque l'on n'arrive plus à se parler, la seule solution est de se faire aider.

Parfois, hélas, il est trop tard. L'un des deux conjoints refuse toute aide pour sauver le mariage, ou bien prend la décision de quitter le foyer. D'autres fois, quand la relation devient impossible et comporte des risques pour l'un des conjoints ou pour les enfants, il est préférable d'envisager une séparation, en attendant des jours meilleurs. C'est ce que conseille l'Église catholique pour préserver jusqu'au bout les chances d'une réconciliation ou d'un nouveau départ sur d'autres bases.

Vivre un divorce : toujours une grande souffrance

Beaucoup de personnes aujourd'hui n'hésitent plus à franchir le pas du divorce, sans

toujours bien mesurer la portée et les conséquences de ce choix. On ne peut pourtant pas effacer une histoire commune comme si rien ne s'était passé ! La plupart du temps, le divorce est vécu dans la souffrance : souffrance d'avoir été trompé ; souffrance des enfants ; souffrance d'une situation difficile à assumer quotidiennement... Certaines ruptures peuvent fragiliser les conditions matérielles ou l'équilibre psychologique de l'un des conjoints. Agnès, 38 ans, mère au foyer, trois enfants, s'est retrouvée seule du jour au lendemain sans aucune explication. Elle a dû surmonter avec beaucoup de courage les conséquences de ce départ imprévisible.

Pourtant, même si certains se remettent difficilement d'un divorce, il est toujours possible de s'en sortir. La vie est plus forte que toutes les détresses, et sous le regard de Dieu, une vie, même marquée par de graves difficultés, ne se résume jamais à un échec mais à une histoire sacrée dans laquelle son amour reste présent.

C'est au nom de cette espérance que le Père Nourissat, prêtre du diocèse de Dijon, s'est spécialisé depuis des années dans l'accueil des personnes séparées ou divorcées. « Pour soutenir ces familles brisées, il faut d'abord oser se laisser habiter par toutes leurs souffrances, leurs solitudes, leurs désespoirs et leurs révoltes, dans une compassion fraternelle, explique-t-il. On peut ainsi rejoindre toutes leurs forces qui ne sont pas détruites,



les voir se remettre debout, et entendre Jésus leur dire comme à Zachée : "Zachée, descends vite, il me faut aujourd'hui demeurer chez toi" » (Luc 19,5). Après l'épreuve de la rupture, un chemin d'espérance et d'amour est donc possible.

Malgré le divorce, être fidèle à son mariage

Un travail de "deuil", avec éventuellement l'aide d'un psychologue ou d'un prêtre, est souvent nécessaire : il faut parfois renoncer à attendre le retour du conjoint, accepter la solitude, abandonner son ressentiment ou son désir de vengeance... Le chemin du pardon demandera beaucoup de temps mais ceux qui arrivent à le prendre témoignent tous d'une pacification qui permet de redonner sens et goût à la vie. Les enfants, quand il y en a, sont également réconfortés par cet apaisement des relations entre leur père et leur mère.

Des chrétiens divorcés ou séparés choisissent de continuer à s'appuyer sur leur sacrement de mariage en restant fidèle à leur ex-conjoint. Ils continuent ainsi à témoigner de la force du lien conjugal à travers les épreuves ! Dans une société qui banalise l'infidélité, les ruptures et les unions successives, ce choix – recommandé par l'Église – peut paraître insensé ou trop dur à vivre. « Pour moi, c'est une façon de continuer à vivre de mon sacrement de mariage,

Accès à la communion eucharistique

L'accès à la communion eucharistique nécessite d'être en communion avec le Christ et son Evangile. Dans les "Tâches de la famille chrétienne", Jean-Paul II exprime le fondement de cette norme pour les chrétiens divorcés-remariés en rappelant que leur choix et leur condition de vie sont en contradiction objective avec la communion d'amour entre le Christ et l'Église, telle qu'elle s'exprime et est rendue présente dans l'eucharistie et dans le sacrement du mariage. (cf. Familiaris Consortio 84).

À cette raison s'en ajoute une seconde : quel sens pourrait avoir un projet de mariage sans cette valeur essentielle de l'indissolubilité.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Et si la vie n'est plus possible entre nous ?”

Si un couple en arrive à dire ou même si l'un des deux en arrive à se dire « ce n'est plus possible », il n'est peut-être pas encore trop tard. Le constat peut constituer un électrochoc. Il faut repartir sur d'autres bases. Peut-être s'est-on laissé aller, sans réfléchir, pensant qu'avec le temps le couple trouverait instinctivement son style et son rythme de croisière.

Or le couple est une petite société : il a besoin de se donner quelques règles. Même l'ermite, paraît-il, doit se fixer une règle de vie : sinon, il divague, même spirituellement.

Quand un couple se sépare, l'entourage est souvent tenté de penser : « Ils sont allés trop vite ; ils auraient encore pu essayer ». Qui peut le dire ? Ce qui est sûr, c'est que la multiplication des divorces menace chaque mariage et le rend plus fragile. Nous prétendons bien être seuls juges de notre conduite, mais, en fait, notre époque est extraordinairement conformiste, y compris dans ses rejets de la morale jugée comme ancienne.

Circonstance aggravante : le divorce peut intervenir à n'importe quel moment dans l'histoire du couple : depuis à peine quelques mois après le mariage jusqu'au troisième âge.

Une des causes de la séparation est, sans doute, l'idée que le couple devrait tout partager. Nos anciens étaient peut-être moins exigeants sur le court terme, ce qui permettait aux ménages de durer et de trouver, dans la durée, une tendresse, une connivence, bâtie à partir de souvenirs, d'épreuves surmontées, d'enfants avec leurs propres problèmes.

Dans le sacrement de mariage, d'un point de vue vraiment chrétien, la croix du Christ est présente. Le sacrement doit permettre au couple de surmonter ses difficultés et de se pardonner mutuellement. Mais, dès l'origine, l'Église a reconnu que, dans certains cas, la vie commune n'est vraiment plus possible. Nous savons mieux aujourd'hui combien la violence physique est fréquente dans tous les milieux sociaux. Mais il existe d'autres formes de violence, plus subtiles, peut-être involontaires mais efficacement destructrices.

Or, le mariage, même dans une vision très austère de la morale, n'est pas fait pour détruire les êtres. Nul n'a le droit d'aller au suicide (laissons de côté le cas limite du résistant qui préfère se donner la mort plutôt que de trahir ses compagnons, sous la torture). Le bien des enfants peut, dans certains cas, légitimer une séparation.

Bien des personnes séparées croient qu'elles se sont, de ce fait, mises en dehors de l'Église. À elles, éventuellement, de reconnaître leur responsabilité dans la séparation mais leur état de vie ne les exclut nullement de la participation aux sacrements. Ce point mérite d'être mis en valeur. Car certains s'imaginent que l'Église est partisan d'une sorte d'acharnement matrimonial : « Quoi qu'il arrive, vous devez rester ensemble ! » Ce n'est pas sa pensée.

Ceux qui sont séparés vivent leur mariage sous un mode particulier. Ils savent qu'aux yeux de Dieu, leur mariage existe toujours, tant qu'ils sont l'un et l'autre sur terre.

Autre est la situation de ceux qui se remarient. Ceux qui sont baptisés, ils ne sont pas exclus de l'Église et le baptême ne sera pas refusé à leurs enfants. Mais ils ne peuvent pas se marier à l'église. Il faudrait qu'ils oublient que, quelques années plus tôt, ils ont répondu « oui » quand le prêtre leur a demandé s'ils s'engageaient pour toujours. Ceux qui voudraient voir reconnaître un re-mariage devraient admettre qu'il n'y a pas de mariage sacramentel du tout. Il n'y aurait que des engagements temporaires, soumis aux circonstances.

Quant à l'Eucharistie, elle n'est jamais un droit. Ceux qui s'engagent dans un nouveau mariage qui ne peut pas être sacramentel renoncent, du même coup, à l'Eucharistie. Le mariage et l'Eucharistie sont tous deux des sacrements de l'alliance : ils ne peuvent être dissociés. Il y aurait incohérence et notre temps, incertain, demande que l'on soit au moins cohérent.

C'est la source, pour certains, d'une grande souffrance, redoublée du fait d'une totale incompréhension. Dans la mentalité actuelle, le mariage, décidé par amour, tient tant qu'on s'aime. Si on ne s'aime plus, le mariage n'existe plus et chacun reprend sa vie. Jésus dit le contraire : « Que l'homme (y compris moi-même) ne sépare pas ce que Dieu a uni ».

Ce qui choque, à bon droit, les divorcés remariés qui se voient privés de la communion, c'est de constater que certaines personnes, vivant notoirement en concubinage, s'approchent de la communion sans hésitation. Disons-le franchement : ces personnes ont tort. Leur conscience chrétienne s'est laissé anesthésier par l'air du temps.

Le mariage d'un homme et d'une femme est comme le premier enfant qu'ensemble ils ont mis au monde. Cet enfant peut être malade ou délinquant : ses parents ne vont pas l'abandonner pour autant. ■

Et si la vie n'est plus possible entre nous ?

d'une autre façon, explique Anne, 45 ans. *Même si nous ne vivons plus ensemble, mon mari reste mon mari* ». Pouvoir trouver sur ce chemin l'aide et l'amitié d'un groupe ou d'une association chrétienne ou d'une paroisse semble capital : « *Le mouvement Renaissance (voir adresses) m'a aidée à redonner un but à ma vie, à croire que Dieu ne m'a pas oubliée, quels que soient les problèmes matériels qui subsistent* ».

La souffrance des chrétiens divorcés remariés

D'autres personnes choisissent de bâtir un nouveau couple. Or, dans l'Église catholique, le sacrement de mariage étant indissoluble, on ne peut conclure de seconde union valide. Seul un remariage civil est possible pour eux. Les chrétiens divorcés remariés ont souvent le sentiment d'être incompris. Pourquoi ne peuvent-ils pas avoir une seconde chance ? Et pourquoi n'ont-ils plus accès aux sacrements, notamment à la communion eucharistique ? Cette exigence découle pourtant de la parole même du Christ : « *Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas !* » (Mc 10, 9). « *Personne pas même le pape n'a le pouvoir de dissoudre un mariage sacramentel conclu et consommé...* » rappelait le cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI. Or, en se remarquant, les chrétiens se

trouvent, peut-être malgré eux, dans une situation qui contredit cette indissolubilité du mariage.

Mais s'il ne peuvent plus communier, ils ne sont pas pour autant exclus de la communauté chrétienne ou moins aimés de Dieu ! De leur côté, les chrétiens qui ont accès aux sacrements sont invités à manifester aux personnes divorcés remariés beaucoup de charité, et à les aider sur leur chemin. C'est pourquoi dans de nombreuses paroisses, des groupes se sont formés pour permettre aux divorcés vivant en couple de partager ensemble et avec d'autres chrétiens. Parfois, certains d'entre eux se sentent appelés, après un cheminement et un accompagnement spirituel, à renoncer à leur vie de couple, ou bien, pour ne pas compromettre l'équilibre des enfants, à vivre « en frère et sœur ». Des choix exigeants qui étonnent et interpellent alors tous les autres baptisés !

Une procédure exceptionnelle : la reconnaissance de nullité d'un mariage

Pour ceux qui ont le sentiment, en ayant demandé le sacrement de mariage, de s'être trompés sur le sens de l'engagement qui était pris, l'Église ouvre la possibilité de faire

examiner, par une instance compétente (voir encadré), la validité du sacrement de mariage. Pour être valide, le consentement des époux doit satisfaire à certaines obligations : il doit être libre et sincère, responsable et fait sans aucune pression, être ouvert à la vie. S'il s'avère que le consentement a été échangé dans des conditions insuffisantes pour que le sacrement soit valide, celui-ci peut être déclaré nul. Autrement dit, il n'y a jamais eu sacrement. Cette procédure reste toutefois exceptionnelle, et relativement longue.

Un appel à vivre toujours plus dans l'amour

Une chose est sûre : ceux qui traversent la terrible épreuve d'une rupture et ont été blessés dans leur amour ont tout intérêt à ne pas rester seuls, mais à se tourner vers Dieu pour recevoir force, guérison et consolation. Ils pourront ainsi laisser résonner en eux cette Parole adressée par Dieu à chacun de nous, en particulier aux plus blessés : « *Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime* ». (Isaïe 43, 4). En s'appuyant sur cet Amour de Dieu, quelles que soient les circonstances de la vie, il est toujours possible de faire de sa vie un « *je t'aime* » comme le prouvent de nombreux témoignages. Là se trouve le secret du bonheur qui n'est pas toujours un chemin de facilité ! ■

Rayons livres

- J. de MONBOURQUETTE, "Comment pardonner ?", Ed. Bayard (livre qui décrit le long processus du pardon et ses étapes)
- D. SONNET, "Conseils aux couples qui s'aiment... ou qui peinent", Ed. Droguet & Ardant-Edifa.
- V. LAUPIES, Donner sans blesser, Ed. de l'Emmanuel.

Adresses, associations :

Conseil conjugal, aide aux couples en difficulté Associations, mouvements d'aide aux divorcés

- Renaissance, mouvement chrétien des femmes séparées- divorcées, 22 rue blanqui, 44100 Nantes
65 équipes en France
- Communion Notre-Dame de l'Alliance - Tél : 02 99 63 12 04
- Communauté Solitude-Myriam-France
42, Rte de Genas, 69680 CHASSIEU
Tél : 04 78 90 26 89
- Equipes Notre Dame
Ce mouvement de spiritualité conjugale a créé les "Equipes reliance" pour chrétiens divorcés vivant en couple
END, 49 rue Glacière, 75013 Paris Tel : 01 43 36 08 20
www.equipes.notre-dame.com
- Cler Amour et famille, 65 bd de Clichy, 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 87 60. - www.cler.net

Week-ends, retraites, pèlerinages

- Cana : <http://www.chemin-neuf.org/CANA>
- Amour & Vérité : <http://www.amouretverite.org>
- Cycles de week-end « parents seuls » dans toute la France
- Session d'été à Paray-le-Monial

> Mon mariage est-il valide ?

Le mariage a essentiellement un caractère public et crée pour chacun des conjoints des obligations sociales et ecclésiales. Sa validité ne peut pas dépendre que de la seule conviction subjective des conjoints. C'est pour cette raison que l'Église demande aux chrétiens baptisés de faire examiner la validité de leur union par les tribunaux ecclésiastiques qui sont chargés de vérifier par une procédure au for externe (c'est-à-dire en s'appuyant sur des éléments objectifs) la validité du sacrement.

Le nouveau Code de droit canon, promulgué en 1983, offre de nouvelles voies pour prouver la nullité. Par exemple, les seules déclarations des parties peuvent constituer une preuve suffisante de nullité, naturellement lorsque ces déclarations, correspondant aux circonstances de la cause, offrent une pleine crédibilité. Par ces nouvelles dispositions, l'Église espère « exclure le plus possible quelque discordance que ce soit entre la vérité vérifiable dans le procès et la vérité objective connue dans la conscience droite ».

Avoir des enfants, fonder une famille, est-ce une folie ?



- > Je me sens prête pour avoir un enfant, mais mon mari, lui l'est moins...
- > Notre couple est-il assez solide ?
- > Avec notre enfant, la vie est transformée...

Les enfants arrivaient autrefois très vite chez les jeunes couples. Avec la maîtrise de la fécondité, aujourd'hui,

il en va autrement ! L'allongement des études, l'élévation du niveau de vie, la crainte de ne pas « être prêt », les mariages tardifs retardent souvent la première naissance à l'horizon de la trentaine...

Pourtant l'enfant reste une joie immense pour ceux qui lui donnent la vie, un don et une richesse pour la société entière. Une réalité qu'il est bon de redécouvrir pour chasser le pessimisme et faire confiance à la vie !

L'enfant, est-il un don ou une charge ?

À force de vouloir tout programmer, tout garantir, à force de nous promettre le bonheur parfait et d'attiser nos désirs de confort et de sécurité, notre monde nous persuaderait presque que l'enfant... nous menace. Ne vient-il pas prendre du temps, de l'argent, de la place ? Fanny, 32 ans, en était persuadée jusqu'à trois ans de cela : « *J'avais trop de choses à faire, trop de choses à vivre, trop de choses à partager avec mon ami avant, éventuellement, d'envisager un bébé. Et puis, un jour, un ami a eu l'idée saugrenue de mettre son bébé dans mes bras, et ce petit être a fait basculer mes idées sur le sujet* ». Fanny et Luc ont aujourd'hui une petite fille, et comme la plupart des jeunes parents, ils considèrent la vie de leur enfant comme le plus beau cadeau. « *Lorsque j'ai vu le test de grossesse positif, j'ai été transportée de joie, raconte une autre jeune femme. Depuis la naissance de notre fils, il n'y a pas un jour sans que nous nous réjouissons d'avoir eu un si beau cadeau de la vie !* » Oui, l'arrivée d'un tout-petit se révèle souvent comme un





don d'une beauté inattendue, une joie qui bouleverse non seulement les parents, mais le reste de la famille, les frères et sœurs, l'entourage. Les contraintes, les charges, les soucis sont certes au rendez-vous, mais la joie d'accueillir une nouvelle vie leur donne un nouveau visage : « *Notre fils passe avant tout, et sans que je ressente cela comme une contrainte...* » dit un jeune père pourtant débordé d'activités. Et pour la société ? L'enfant n'est-il pas aussi un don, une promesse d'avenir, un enrichissement humain et spirituel qui dépasse les logiques purement utilitaristes et comptables ?

Reflets de l'amour, les enfants nous apprennent à aimer.

Non seulement l'enfant réjouit, mais il transforme ceux qui l'accueillent, au point même de changer le sens de leur vie ! « *La vie me semblait terriblement difficile, raconte Sophie, 26 ans, mais depuis que je suis maman, tout a changé. Ma vie ne tourne plus*

autour de mon nombril, elle a pris un sens » . « *Faire plaisir à ma fille me fait plaisir, témoigne une autre mère. Améliorer son bien être, l'aider dans ses apprentissages, la faire rire sont devenues mes occupations favorites, et ça me fait du bien !* » Ce trésor que l'enfant nous apporte, c'est l'amour, tout simplement. Dans son abandon confiant, il est lui-même toute tendresse, et attend de ses parents un amour sans

mesure tissé de dévouement, de soins, de patience, de douceur... Les jeunes parents apprennent vite à se donner comme ils ne l'ont encore jamais fait, abandonnant un peu de leur tranquillité et de leurs habitudes. Leur vie soudain a un goût, un sel nouveau, leurs priorités changent, être devient plus important qu'avoir. L'enfant les fait grandir en amour, ce qui n'est finalement pas étonnant, puisqu'il est lui-même le fruit de leur amour, le reflet vivant du don qu'ils se sont fait l'un à l'autre. Dans un monde où la sexualité a tendance à être dissociée de la fécondité, beaucoup perdent de vue cette réalité sociale, humaine, et spirituelle : le mariage, engagement conclu par amour, débouche tout naturellement sur le don de la vie. À la mairie, le nouvel époux reçoit d'ailleurs le livret de famille, et à l'Église, les époux s'engagent à accueillir des enfants en échangeant leurs consentements. L'enfant n'est donc pas une option éventuelle, un choix parmi d'autres, mais le fruit naturel d'un amour qui s'épanouit. Lorsque les époux accueillent plusieurs enfants, les

relations s'enrichissent encore, la famille devient une petite communauté où l'amour circule, rayonne : « *Nous sommes souvent fatigués, nous faisons bien sûr des renoncements, mais quelle joie de découvrir le soir autour de la table, la journée des uns et des autres !* » dit un couple de parents de 3 garçons. Comme l'exprime une mère de 45 ans, « *Les*

parents élèvent leurs enfants, mais les enfants grandissent leurs parents ».

L'enfant est d'abord une personne, non un objet...

Même s'il représente une joie immense pour ses parents, même si les liens qui les unissent sont très forts, l'enfant n'est pas leur propriété. Tout petit, il est déjà une personne à part entière, avec ses droits – à commencer par le droit à la vie – et son mystère. Il a beau réjouir le cœur de son père et de sa mère, il n'est pas là pour combler tous leurs manques ni leurs besoins affectifs. Il n'est pas une thérapie pour le couple. Quand il grandit, ses parents doivent d'ailleurs lui laisser suffisamment d'autonomie, ne pas l'étouffer ou lui imposer leurs rêves. « *Je regrette de ne pas avoir eu des enfants plus brillants* » dit un architecte de 53 ans. Un chemin parfois rude qui apprend aux parents à trouver la bonne distance, à aimer en s'oubliant eux-mêmes, à accepter de laisser partir leur fils, leur fille prendre sa place dans le monde. « *Le fait d'avoir plu-*

> Une famille nombreuse aujourd'hui ?

En France, 1,7 million de foyers accueillent au moins trois enfants d'après l'INSEE. Qui sont ces familles nombreuses qui font tant confiance à la vie ? « *Aujourd'hui, ce sont surtout des gens qui l'ont choisi, répond Nicole Prieur, psychothérapeute familiale (1). Ils sont habités par une volonté de donner, de transmettre et de partager. Ce sont souvent des parents dotés d'énormes qualités humaines. Ils savent donner, mais aussi beaucoup recevoir de leurs enfants. Ils ont souvent un projet éducatif, ce qui donne des familles structurées, mais pas forcément rigides ni oppressantes* ». Nathalie, institutrice, et son mari Philippe, ont cinq enfants : « *Au quotidien,*

cela apporte beaucoup de dynamisme, beaucoup de vie. Tout le monde s'entraide. Il n'y a pas de temps morts, ça grouille littéralement de vie à la maison, c'est ça qui nous semble si agréable ». Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ces familles ne disposent pas toutes de gros moyens matériels. Pierre et Chantal, 6 enfants, ont choisi d'habiter une grande maison à la campagne, pour que chacun ait sa chambre. « *Nous y tenions beaucoup car nous avons été élevés en HLM, et ne voulions pas être à l'étroit. Pour le reste, nous ne sommes pas riches et nous ne pouvons pas aller en vacances tous ensemble, alors les enfants partent en colo de leur côté.*

Nous cultivons un petit potager pour avoir des légumes, et nous avons installé une cheminée à bois pour compléter les radiateurs ; les enfants donnent un coup de main pour le bricolage, etc. En tout cas, notre famille nous apporte beaucoup de joie et de fierté ». Là-dessus, ces couples sont unanimes, même si beaucoup regrettent de passer un peu pour des « bêtes curieuses » et d'être peu soutenus par la société. « *Cependant, le regard des autres se transforme, affirment d'autres parents. S'il était assez négatif il y a quelques années, on y décèle aujourd'hui plus souvent le regret que la moquerie. Et très souvent, les autres trouvent du bonheur à nous côtoyer !*

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Avoir des enfants”

Peut-être aujourd'hui devenir père ou mère est-il perçu comme plus important que de se marier. D'ailleurs un grand nombre d'enfants naissent de couples non mariés et n'ayant nullement le projet de se marier. De toute façon, le mariage intervient dans le cours d'une relation déjà plus ou moins longue et, dans la grande majorité des cas aujourd'hui, après un temps notable de vie commune. De plus, la crainte de ne pas échapper à l'épidémie du divorce fait que le mariage paraît bien précaire aux yeux mêmes de ceux qui s'y engagent avec sérieux.

Tout cela ne veut pas dire que se marier soit devenu insignifiant, mais devenir père ou mère, c'est autre chose !



L'homme ou la femme qui se marie existait déjà avant de rencontrer son conjoint. Mais devenir père ou mère, c'est faire en sorte qu'un nouvel être humain paraisse sur la face de la terre. Se marier, c'est assumer, dans une certaine mesure, la charge de l'autre. Mais je ne suis pas responsable de son existence. Les parents, au contraire, sont responsables de ce que leurs enfants voient le jour mais aussi, assez largement, de ce qu'ils deviendront, par l'éducation qu'ils leur donneront.

Il y a quelque chose de vertigineux dans le fait de devenir parents. Dans une société païenne comme la nôtre, qui se croit orpheline de Dieu et où nous n'avons plus guère confiance les uns dans les autres, ce n'est pas étonnant que des jeunes, apprenant qu'ils vont être parents sans l'avoir clairement voulu, soient pris de panique. Panique pour des raisons personnelles plus ou moins égoïstes peut-être, mais aussi panique devant une responsabilité qui peut leur paraître disproportionnée par rapport à leurs capacités. Eux qui ne savent même pas très bien qui ils sont, comment pourraient-ils devenir parents d'un enfant qui, un jour, leur demandera pourquoi il est là ? La panique est, hélas, pourvoyeuse d'avortements.

L'envers de cette panique, c'est l'émerveillement. En devenant parents, un homme et une femme découvrent en eux-mêmes et dans leur relation des ressources insoupçonnées de délicatesse. Ils ne se regardent plus seulement l'un-l'autre mais sont tout attention à un autre, encore invisible mais déjà primordial.

Sur ce point, le fait que les naissances soient plus consciemment voulues par les couples qu'autrefois peut donner plus d'importance encore au fait de devenir parents, peut-être surtout de devenir père. Le danger serait de tellement bien programmer la naissance de l'enfant que celui-ci soit envisagé comme un produit d'excellence et enfermé dans un projet parental que, peut-être, il décevra.

Cet émerveillement devant l'enfant nouveau-né est-il limité à la naissance du premier enfant ? Il y a, sans doute, quelque chose d'exceptionnel dans une première naissance. Mais d'autres enfants manifesteront l'extraordinaire diversité de la vie, image de la richesse infinie des dons de Dieu.

Les parents chrétiens croient qu'ils ne sont pas les seuls à être parents de leurs enfants. Dieu est Père de tous les humains qui sont créés à son image et ressemblance et qui sont appelés à le connaître. Il n'empêche : sa responsabilité de Père, Dieu l'a partiellement déléguée à ces pauvres êtres de chair et de sang que nous sommes. Il fait confiance aux parents. À eux de mériter sa confiance et de lui faire confiance. ■

Avoir des enfants, fonder une famille, est-ce une folie ?

sieurs enfants nous a beaucoup aidés à ne pas être trop possessifs, explique une mère de famille nombreuse. Au fur et à mesure des naissances, nous avons pris conscience que nous ne faisons que transmettre la vie. Ce qui était ressenti au départ comme un dû, et même une réussite personnelle, est devenu pour nous le plus merveilleux cadeau avec en même temps une conscience aiguë de la responsabilité qui nous était confiée. Et ceci pour chaque enfant, car ils sont tous différents ! ».

Donner la vie, n'est-ce pas risqué ?

La vie comportera toujours des imprévus, des joies mais aussi des peines, des réussites et des échecs. Les progrès de la médecine,

l'élévation du niveau de vie, ont pu nous donner l'illusion que nous pourrions éviter à nos enfants et à nous-mêmes toute souffrance. Il n'en est rien, et pourtant la vie, toute vie reste un bien précieux, car elle porte en elle-même une espérance et même un germe d'éternité ! À 45 ans, Carmen est une maman meurtrie mais aussi comblée. Avec son mari et ses deux enfants, Clément et Mélanie, elle formait une famille heureuse... jusqu'à ce que Clément soit emporté en quatre mois par une leucémie. « *Après son départ, nous lui avons donné deux petits frères, raconte-t-elle, et lorsque je regarde mes trois petits, je sais que Clément veille sur eux. Donner la vie à un enfant, c'est croire en son immortalité* ». À la tristesse, à l'angoisse de la maladie et

de la mort, Carmen et son mari ont voulu opposer le choix de la vie. Comme eux, c'est souvent dans les épreuves, après une fausse-couche ou le décès d'un proche, que beaucoup d'hommes et de femmes perçoivent mieux le prix et le caractère sacré de la vie humaine... et retrouvent le désir de s'ouvrir à une nouvelle naissance, ou de revoir les priorités de leur vie. Pour les chrétiens, cette confiance en la vie s'enracine dans la foi au Christ mort et ressuscité, qui offre à chaque homme la promesse d'une vie éternelle et d'un amour plus fort que la mort. La vie est certes un risque, mais comment ne pas repenser à ce poème qu'aimait Mère Teresa, « *la vie est une chance, saisis-là, (...) la vie est précieuse, prends-en soin (...) La vie est une aventure, ose-la...* ».

[1] Interview donnée sur le site www.linternaute.com, ainsi que les témoignages de familles nombreuses.

➤ Et si mon conjoint ne veut pas d'enfant ?

Il est important d'en parler tranquillement avec lui ou elle, en lui permettant d'exprimer ce qui le ou la bloque : la peur de perdre sa liberté, de vieillir, de devoir affronter des responsabilités trop lourdes ? Certains hommes craignent de ne pas « être à la hauteur », ou de passer au second plan. Parfois, c'est le souvenir d'une enfance difficile, l'absence de père ou de mère qui ont créé une blessure affective profonde. Une aide psychologique peut alors aider à exprimer ce qui a été douloureux et à reprendre confiance en sa capacité à transmettre, à donner et à accompagner la vie. En tout cas, il est fortement déconseillé à l'épouse de décider seule d'avoir un enfant, et de mettre son conjoint devant le fait accompli. En cas de blocage persistant, ce refus d'enfant peut remettre en cause un projet de vie de couple. Les fiancés doivent absolument avoir évoqué cette question avant le mariage. Le refus d'un des conjoints d'avoir des enfants contredit gravement l'une des finalités essentielles du sacrement de mariage.

Rayons livres

Paternité

- X. LACROIX, "Passeurs de vie : essai sur la paternité", Ed. Bayard.
- P. OSWALD, "Debout les pères !", Ed. Le Sarment Fayard.
- L. LECURU, "On demande des parents", Ed. Le Sarment Fayard.
- J. B. STENSON, "Le rôle décisif du père", [Le Laurier]
- Jean-Marie PETITCLERC, "Spiritualité de l'Éducation", [Editions Jean-Bosco]
- R. CAMPBELL, Aimer et agir et Comment vraiment aimer votre enfant ?, Ed. Orion.



L'enfant est une bénédiction

*La vie est une chance, saisis-la !
La vie est beauté, admire-la !
La vie est béatitude, savoure-la !
La vie est un rêve, fais-en une réalité !
La vie est un défi, fait-lui face !
La vie est un devoir, accomplit-le !
La vie est un jeu, joue-la !
La vie est précieuse, prends-en soin !
La vie est une richesse, conserve-la !
La vie est amour, jouis-en !
La vie est mystère, perces-le !
La vie est promesse, remplis-la !
La vie est tristesse, surmonte-la !
La vie est un hymne, chante-la !
La vie est combat, accepte-le !
La vie est aventure, oses-la !
La vie est bonheur, mérites-le !
La vie est la vie, défends-la !*

On lui présentait des petits enfants pour qu'il les touchât, mais les disciples les rabrouèrent. Ce que voyant, Jésus se fâcha et leur dit : « Laissez les petits enfants venir à moi : ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu. » (...) Puis il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains.

St Marc 9, 13-16

Comment bien vivre la naissance d'un enfant ?



- > Cette vie, d'où vient-elle et qui sera cet enfant ?
- > Et si les choses ne se passent pas bien, pourrions-nous faire face ?
- > Comment notre couple va-t-il évoluer ?

Pour le couple, la naissance d'un enfant est un moment intense et bouleversant.

La femme expérimente dans son corps la force incroyable de cette vie qui vient au monde. En prenant pour la première fois son enfant dans ses bras, le père est submergé d'émotions nouvelles.

Sans le savoir, le tout-petit se fait déjà l'éducateur de ses parents : il leur enseigne la confiance, l'abandon, la tendresse.

Il change le sens de leur vie, transforme leur famille, et les conduit à se tourner vers le mystère de Dieu source de toute vie.

La naissance d'un enfant se prépare.

Il faut bien neuf mois en effet pour que l'enfant achève sa gestation et que les parents soient prêts à l'accueillir. L'annonce de la grossesse, même attendue, est en elle-même un choc, une émotion indicible. « *Nous n'osions pas y croire* », « *Je réalisais que c'était bien notre prolongement, mais en même temps un être à part entière* » raconte Hélène. Qui sera cet enfant ? Pourquoi lui, maintenant ? Les futurs parents parlent tous de mystère : ils sont bien les auteurs de cette vie, mais celle-ci les dépasse. Ils ont transmis la vie, mais sentent que leur enfant est un cadeau, un don de Dieu s'ils sont croyants.

Il faut ensuite faire sa place à ce bébé qui vient. La femme vit cela dans son corps, puis dans son cœur, sa maison, sa vie. Les priorités sont bouleversées, surtout si elle doit ralentir son activité. Le père lui, perçoit peu à peu la réalité de l'enfant à naître : en assistant à une échographie, en le sentant bouger à travers le ventre de sa femme, en cherchant avec elle le prénom, en préparant la chambre, le berceau.



« L'homme est dans le monde une manifestation de Dieu, un signe de sa présence, une trace de sa gloire »

Jean-Paul II dans l'Évangile de la vie (§34)

Et puis les inquiétudes, les craintes assaillent les futurs parents. Tout va-t-il bien se passer ? L'enfant sera-t-il normal ? L'accouchement sera-t-il douloureux ? Avec toutes ces questions, il faut vivre l'attente, école de patience et de confiance. Car même si le suivi médical peut rassurer, il faut accepter de vivre la part d'inconnu inhérente à la vie. « *L'enfant sera toujours un peu différent de ce que vous avez imaginé et il faut s'y préparer et l'accepter avec humilité* » dit Elisabeth Raoul, sage-femme.

L'arrivée de tout être humain est une bonne nouvelle, le début d'une histoire sacrée

profonde : l'arrivée de tout être humain est une bonne nouvelle, une espérance, le début d'une histoire sacrée. Et les rites qui célèbrent la naissance sont là pour donner tout son sens au commencement d'une vie ! Dans leurs cliniques, les Petites Sœurs des maternités catholiques font tinter trois fois une petite cloche lorsqu'un bébé naît,

en signe de joie et de remerciement. En donnant à l'enfant son prénom et en le déclarant à l'état civil, les parents accomplissent aussi un acte plein de sens : ils accueillent cet être unique et lui donnent une identité et une place dans leur propre famille et dans la société. Et puis, très vite, on souhaite partager cette joie, annoncer, répandre la bonne nouvelle : « *Elle est née, elle s'appelle Mathilde, elle pèse 3,5 kg, tout va bien !* » On vient féliciter la jeune maman, mais surtout découvrir le nouveau ou la nouvelle venue. La fête est souvent familiale, avec la présence de frères et sœurs s'il y en a, et des

grands parents qui, eux aussi, accèdent à un nouveau statut, surtout pour un premier petit enfant.

Le baptême, qui peut être célébré dès les premières semaines de la vie du petit, vient prolonger et couronner la joie de cet accueil : le nouvel être n'a pas seulement sa place dans une famille humaine, il est aussi membre d'une famille spirituelle plus large, celle des chrétiens. « *C'est notre enfant, mais nous*

**« C'est un garçon ! »
« C'est une fille ! »**

Le même cri, la même joie accompagnent la plupart des naissances. Pour les parents qui découvrent le visage de leur enfant et prononcent tendrement son prénom, l'émotion est extrême. Cette joie de la naissance, universellement vécue, nous révèle une vérité

Paroles de parents

« Au réveil de ma césarienne, j'ai d'abord entendu le prénom de l'enfant, Adrien, et c'est ainsi que j'ai découvert que c'était un garçon : j'ai été heureuse d'avoir laissé à son père le soin de l'accueillir et de le nommer. Nous avons là un enfant tout neuf et, pour la première fois, nous l'avons appelé par son nom, ce nom qu'on lui donnait et qu'il allait porter toute sa vie. Et puis, comme c'était notre premier enfant, nous étions très impressionnés de nous présenter à lui, pour la première fois, comme papa et maman. C'était très beau et émouvant... »

Anne et Mickaël

« Ce petit être tenait presque entièrement dans ma main et mon avant-bras : cela m'a paru très étonnant, très intense ! Cette petite merveille, toute calme devant nous, nous a poussés à remercier Dieu fortement. Dans ma voiture curieusement, il m'est souvent arrivé de chanter à tue-tête des "Alleluia", des "Vive Dieu", et des cantiques appris dans le passé »

Marc

- J'étais tout surpris de voir à quel point il était grand et « fini » au moment où il est sorti : il avait des cheveux, des petites mains avec des ongles !

- Et moi, j'étais surprise de voir à quel point il était humain, j'ai découvert son visage et j'ai été tout de suite séduite, puis il y a eu le moment fort de la première tétée. J'ai eu une réaction de possession non maîtrisée, c'était "mon petit !"

Jean et Héléne

Témoignages publiés dans Fêtes et Saisons n°510

➤ Un chemin vers Dieu ?

« La naissance de mon premier enfant a été un bonheur extraordinaire que je ne pouvais pas supposer avant, raconte Marie-Françoise. Et en même temps, quand j'ai tenu Antoine dans mes bras, j'ai eu une impression de faiblesse extrême. J'ai réalisé que devant ce petit bébé j'étais complètement impuissante, et à ce moment-là, j'ai eu besoin d'une « aide » ; je me sentais vide, et je me suis tournée vers Dieu... C'était le 24 décembre, et je suis allée à la messe de Noël pour remercier et pour lancer un appel immense... »

À l'exemple de cette jeune mère, de nombreux couples se sentent ainsi poussés à se tourner vers Dieu pendant la grossesse ou après la naissance : pour remercier, demander de l'aide durant l'accouchement à travers l'intercession de la Vierge Marie, recevoir une grâce de confiance ... « *Les jeunes parents se découvrent à la fois responsables et vulnérables*, explique le père Michel Guittet, aumônier d'hôpital. *L'amour les rend ultra sensibles à tout ce qui peut toucher leur enfant, et ils se rapprochent en cela du Christ qui s'est rendu lui aussi vulnérable par amour* ». En contemplant le visage paisible de leur enfant endormi dans leur bras, d'autres parents découvrent, eux, le visage d'un Dieu Père de tout homme et apprennent à lui faire confiance comme des enfants.

➤ Pour aider les parents à mieux vivre la naissance et à avancer sur ce chemin, des maternités catholiques proposent aux futurs parents une "préparation spirituelle à la naissance" (voir adresses). On peut aussi profiter de ce temps pour lire, méditer, ou prier de façon toute simple.

la naissance d'un enfant ?

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Comment bien vivre la naissance d'un enfant ?”

Dans la langue courante, on entend des expressions comme « avoir un enfant » ou « faire un enfant ». Ces manières de parler ne sont pas très heureuses : l'enfant n'est pas un bien de consommation qui s'achète comme une voiture ou un ordinateur. L'enfant n'est pas davantage un produit qui se fabrique.

Pour parler de la naissance des enfants, la langue chrétienne utilisait, jadis, un mot qui était riche de sens. Avant de l'écrire, je prends encore quelques précautions. Aujourd'hui, ce mot, s'il était employé, paraîtrait comme une offense faite aux femmes, les réduisant à leur fonction reproductrice. J'ose, cependant, écrire ce mot parce qu'il est riche de sens, même s'il est aujourd'hui mal compris : « pro-créer ». J'espère que les lignes qui vont suivre lèveront les ambiguïtés.

Dieu seul crée. « Il dit et cela est ». Créer, c'est faire surgir du nouveau. A la pointe de sa création, il suscite l'homme. Il a pour lui une attention particulière. Dans son langage imagé, la Bible nous montre Dieu réfléchissant avant la création de l'homme : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance » (Genèse 1, 26).

Les parents sont associés à l'œuvre créatrice de Dieu. Ils ne sont pas les créateurs de la Vie mais cette vie particulière, la vie de ce nouvel être humain, n'existerait pas, si l'union des parents ne l'avait permise. C'est ce qu'exprime le mot « procréer » pour ceux qui acceptent de l'entendre dans son vrai sens.

Le monde animal se reproduit à l'identique. Accueillir un enfant, c'est, au contraire, faire venir au monde un esprit, une liberté. Un enfant sera toujours surprenant. C'est peut-être par crainte du dérangement que nos contemporains préfèrent avoir auprès d'eux des animaux qui finiront par leur ressembler que d'élever des enfants qui leur échapperont. Dieu lui-même, en nous créant, accepte que nous le refusions.

Faire venir au monde un enfant est l'acte humain le plus élevé. Il résulte de l'union la plus concrète qui soit de l'homme et de la femme et, en même temps, il révèle, plus que tout autre aspect de la vie, la différence masculin/féminin.

Autre paradoxe. Jamais l'homme et la femme ne se sont autant engagés que quand ils mettent au monde un enfant. Dans tous les sens du mot, cet enfant viendra du plus profond d'eux-mêmes. Et cependant, dès sa naissance (et même dès sa concep-

tion), cet enfant s'impose à eux. Ils doivent le respecter. L'enfant naît de la puissance de vie qui habite ses parents mais, alors qu'il est plus faible qu'eux, totalement dépendant, ce sont eux, les parents, qui se sentent faibles devant lui.

Par tous ces traits, l'accueil d'un enfant est peut-être le moment de leur vie où un homme et une femme sont les plus près du sacré. Qu'ils soient religieux ou non, ils sont confrontés à ce qui les dépasse. « Que sera donc cet enfant ? », disaient les gens autour du berceau de Jean-Baptiste. Tout être humain qui naît ouvre sur un mystère. Il peut ouvrir ses parents sur le Mystère, celui du Dieu vivant. La foi commence toujours par l'étonnement : rien n'est plus étonnant qu'un enfant.



Comment bien vivre la naissance d'un enfant ?

voulons qu'il devienne aussi enfant de Dieu» disent de nombreux parents, même non pratiquants. A travers les symboles du baptême, - l'eau qui fait renaître, la lumière qui éclaire -, la vie de l'enfant est plongée dans celle de Dieu lui-même : c'est une nouvelle naissance, une nouvelle joie.

L'homme et la femme deviennent père et mère.

C'est aussi un des grands bouleversements de la naissance : chaque membre du couple vit un épanouissement nouveau de son humanité. C'est un cadeau qu'ils se font l'un à l'autre et certains couples se chuchotent

un « merci » du bout des lèvres devant leur nouveau-né. Avec cet enfant, pour eux, rien ne sera plus comme avant. Mais il leur faut du temps encore pour s'y habituer, pour le réaliser. La mère, fragilisée par la fatigue, accaparée par le bébé, connaît même, parfois, une légère dépression. « *Les premiers jours après la naissance ont été durs*, raconte Hélène. *J'ai dû accepter de vivre à son rythme, et, à mon grand étonnement, le petit bébé n'est pas un métronome !* » Le père, lui, découvre vraiment sa responsabilité avec le retour à la maison de la mère et de l'enfant. « *Lorsque j'ai posé le couffin dans notre maison, là, j'ai réalisé que Dieu me confiait une vie à élever* » se souvient Henri. « *J'ai compris l'importance de*

la faire baptiser ». En faisant connaissance avec son fils ou sa fille, le père va pouvoir prendre sa place : calmer des pleurs, donner un biberon, ou simplement, par sa présence, permettre à la mère de prendre confiance en elle.

La vie de couple, perturbée par l'accouchement et la présence du bébé, va aussi retrouver un nouvel équilibre. La mère peut avoir tendance à oublier qu'elle reste aussi épouse. « *Il faut prendre des temps pour se parler, retrouver une complicité, montrer de la tendresse* » conseillent tous ceux qui ont rencontré ces difficultés. « *Tout semble compliqué mais tout va peu à peu se mettre en place*, assure un couple qui a eu trois enfants. *Finalement, l'enfant fait toujours grandir l'amour du couple* ». ■

> Une naissance qui éclaire toutes les naissances

« Elle accoucha de son premier-né, elle l'emballota et le déposa dans une mangeoire »... Ainsi nous est racontée, bien sobrement, la naissance de Jésus dans l'Évangile. Or cet événement – représenté par l'image de la crèche – est celui qui donne tout sens à toute naissance humaine : « *Grande, en vérité, est la valeur de la vie humaine, puisque le Fils de Dieu l'a prise et en a fait l'instrument du salut pour l'humanité entière* » ! s'écrit Jean-Paul II dans l'Évangile de la vie (§33). En Jésus en effet, Dieu s'est fait minuscule embryon dans le sein d'une femme, puis nouveau-né fragile et petit enfant... Il a ensuite pleinement assumé les contradictions et les risques de cette vie jusqu'à mourir pour offrir à tout homme une vie nouvelle. « *Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devienne Dieu* » disait Saint Irénée de Lyon. Voilà pourquoi toute naissance est une bonne nouvelle.

Trois questions à Elisabeth Raoul, sage-femme hospitalière.

> Les jeunes parents qui attendent un enfant sont souvent angoissés, que leur conseillez-vous ?

Je les encourage toujours à faire confiance, d'abord à l'équipe médicale, en acceptant tranquillement la surveillance proposée, puis à faire confiance à leurs propres possibilités, et à la vie elle-même ! J'invite souvent les femmes anxieuses ou stressées à porter leur regard intérieur vers leur enfant, à faire confiance à cette vie si petite et si grande à la fois, porteuse d'éternité. Le bébé n'apporte pas que des craintes, il donne aussi à sa mère une grande énergie, un épanouissement, mais pour certaines, il faut attendre un peu et passer par une certaine désolation avant de découvrir cela.

> Les échographies et les examens médicaux n'augmentent-ils pas l'inquiétude ?

On s'inquiète surtout lors de la deuxième échographie mais, dans la grande majorité des cas, les parents sortent heureux et rassurés. La plupart des malformations sont sans conséquences, ou sont curables à la naissance. De toutes façons, nous disons aux jeunes parents que l'enfant sera toujours différent de ce qu'ils ont imaginé, par exemple on attend une fille et c'est un garçon ! Mais quand l'enfant est dans leur bras, il possède l'art de les séduire, de se faire aimer.

> Quelle est la place du père à la naissance ?

À l'accouchement, sa présence encourageante est un soutien pour de nombreuses femmes. Certains pères sont très « actifs », d'autres plus discrets, certains souhaitent ne pas être dans la salle et reviennent juste pour prendre l'enfant dans leur bras... L'essentiel est d'inventer les gestes et les mots pour accueillir leur bébé. Dans les jours qui suivent, le père est irremplaçable pour aider sa femme à relativiser, dédramatiser, à communiquer et à prendre du recul par rapport à l'intensité des événements, surtout si le nouveau-né a des problèmes de santé. Sa présence rassurante et pleine de bon sens l'autorisera même à « craquer » et à extérioriser ses émotions !

Rayons livres

- M.D. GAIA et E. RAOUL, "Le temps de naître", Ed. Desclée de Brouwer.
- "La joie de mettre au monde un homme", Ed. de l'Emmanuel.
- L. HAMBERGER, L. NILSSON, "Naître", Ed. Hachette pratique.

Revue pour préparer le baptême de son enfant

- "Fêtes et Saisons", "Préparons le Baptême de notre enfant", "Le Baptême de notre enfant".
- Signes d'aujourd'hui, "Baptiser notre enfant".
- Hors-série de Panorama, "Un baptême, ça se prépare !".

Sites Internet

<http://www.croire.com>
(Dossier sur la naissance, témoignages de parents, textes...)

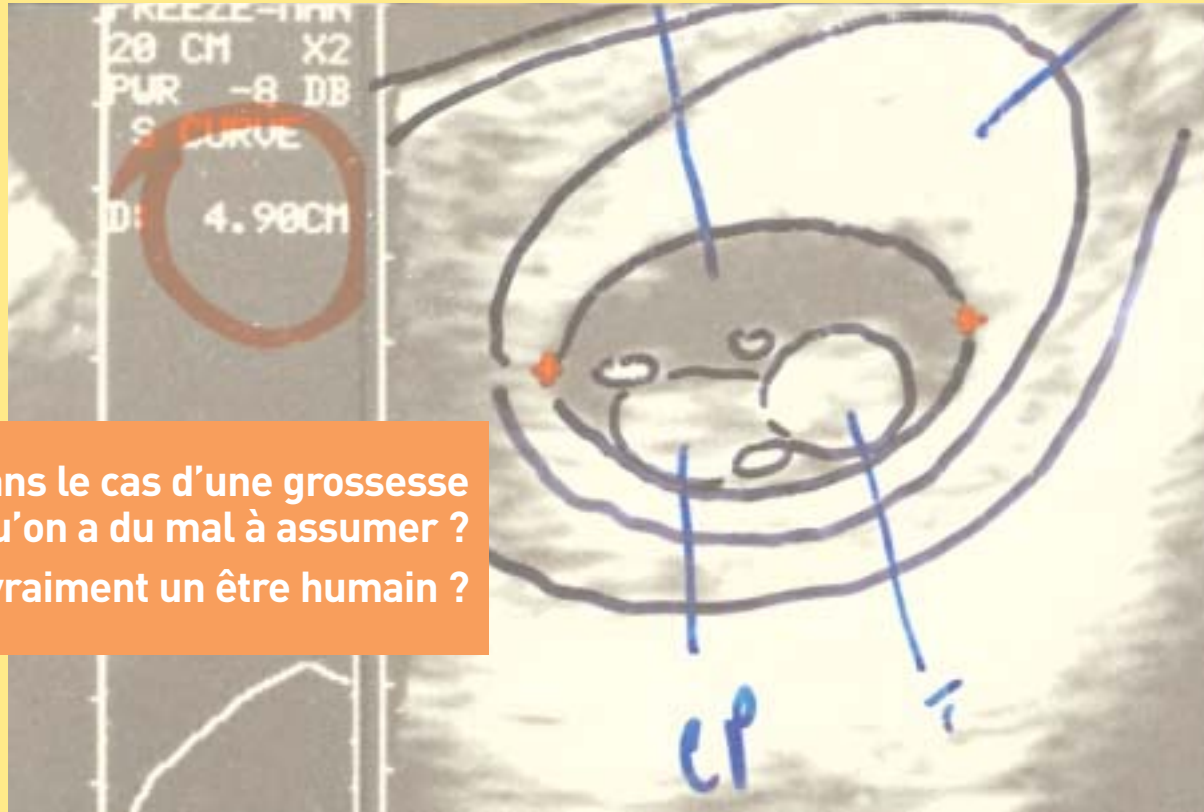
Préparation spirituelle à la naissance, maternités catholiques :

- Centre catholique de documentation familiale du diocèse de Paris, 7 rue Saint-Vincent, 75018 Paris. Tél. 01 55 79 95 52. (renseignements, adresses...)
- Petites Sœurs des Maternités catholiques
Trois maternités en France (Paris, Aix, Bourgoin-Jallieu), Renseignements :
262, route de Sérézin BP 9 - Nivolas Vermelle
38312 Bourgoin-Jallieu cedex - Tél. 04.74.27.95.33.
Site Internet : <http://maternites-catholiques.ccf.fr/>
(adresses maternités, informations et textes sur la grossesse et la naissance).

Documents d'Église

L'Évangile de la vie. Encyclique Evangelium Vitae, "Valeur et inviolabilité de la vie humaine".
Lettre encyclique de Jean-Paul II. Ed. Cerf.

Et l'avortement ?



> Que faire dans le cas d'une grossesse imprévue qu'on a du mal à assumer ?

> L'embryon est-il vraiment un être humain ?

Une grossesse, ça bouleverse la vie. Si elle est imprévue ou difficile, la tentation peut être de «tout arrêter et de repartir à zéro», surtout quand la loi le permet. Mais est-ce si simple ? Certes, depuis 1975, l'avortement est devenu légal en France sous certaines conditions, et plus de six millions de françaises ont déjà connu «l'IVG*». L'INED** estime même que, désormais, près de quatre femmes sur dix le subissent au moins une fois pendant leur vie féconde ! Pourtant, le fait d'éliminer une vie déjà conçue est loin d'être anodin...

Valérie est mariée à Thierry, ils ont deux enfants de 8 et 4 ans. Ils travaillent tous les deux. Valérie se rend compte un jour qu'elle est enceinte... Cela tombe mal ! Thierry vient de changer de travail et l'employeur de Valérie n'apprécie pas les congés maternité... Que faire ? La solution n'est-elle pas d'avorter ? Mais est-ce juste de faire cela ? Carole a 17 ans, elle prépare un BEP. Après une soirée, elle a rencontré un garçon... Un mois après, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte... Le père s'est envolé... Ses parents mis au courant lui déclarent : « Tu ne peux pas garder cet enfant qui n'aura pas de père. Tu dois terminer tes études... ». Carole a toujours désiré être maman. Elle pense déjà à ce bébé, mais comment faire avec tous ces obstacles ?

De multiples pressions pour avorter

Beaucoup de femmes connaissent, un jour ou l'autre, dans leur vie, cette situation d'une grossesse qui ne semble pas arriver au bon moment. Ce n'est pas nouveau. Ce qui l'est, en revanche, c'est que dans la majorité des cas désormais, elles optent pour l'IVG. Ce n'est pas sans conséquence (voir chapitre suivant) mais pourquoi en est-on arrivé là ? « Bien souvent, l'IVG s'impose aux femmes comme une fatalité » explique Caroline, écoutante à Sos Bébé : « On leur a parlé de choix et de liberté, mais la réalité est tout autre : elles subissent de multiples pressions, à commencer par celles de leurs compagnons, allant parfois >

➤ Le respect de la Vie dans la Bible

« Tu ne tueras pas », tel est le commandement donné par Dieu au peuple d'Israël et par lui à tous les peuples de toutes les générations (Exode 20, 13). Dans ce même livre de l'Ancien Testament, il est précisé : « Tu ne feras pas périr l'innocent » (Exode 23, 7). Dans le psaume prié par Israël et par l'Église, il est dit : « Es-tu l'allié d'un tribunal corrompu qui érige en loi le désordre ? On s'attaque à la vie de l'innocent, le juste que l'on tue est déclaré coupable » (Psaume 93 2à-21). Ces textes érigent comme une loi universelle le respect de la vie de l'homme innocent : qui peut être plus innocent que le petit enfant dans le sein de sa mère ? Enfin, un texte de l'Exode (21, 22), impose une réparation en faveur de la mère dont l'enfant aurait été blessé ou tué lors d'un accident ou d'une empoignade.

jusqu'au chantage affectif ». C'est le cas de Manon qui, quand elle s'est retrouvée enceinte "par accident" est tombée de haut : « *Moi qui pensais que mon mari me témoignerait de la compréhension et du soutien, j'ai découvert*

un autre homme : il m'a tout mis sur le dos et a exigé l'IVG. Il refusait tous mes arguments parce que c'était légal ! ».

Derrière tout avortement, confirme Estelle, qui, après avoir connu l'IVG, s'est engagée au service des femmes enceintes, « *il y a une histoire, celle d'une femme, mais aussi d'un couple, et on aurait tort de croire que les hommes n'y sont pour rien* ». « *N'oublions pas, explique Caroline Roux qu'une femme est toujours vulnérable au début d'une grossesse, ne serait-ce que du fait des changements hormonaux qu'elle provoque. Souvent, c'est la panique qui prend le dessus* ».

Des obstacles à dépasser

Poursuivre la grossesse peut paraître insurmontable et sembler incompatible avec la poursuite des études, la conservation d'un emploi, l'harmonie de la vie familiale... « *Si je le garde, ma vie est foutue* » a affirmé Lydia, avant de découvrir des aides pouvant calmer son angoisse. Il est vrai que les obstacles sont très différents selon les situations : quand le couple n'est pas établi ou stable, il est difficile pour une femme d'imaginer qu'elle devra élever seule un enfant. Quand il s'agit d'une grossesse qui arrive dans une famille "trop vite" après la précédente naissance, des couples sont tentés de l'arrêter...

Plus insidieusement, de plus en plus de femmes s'interdisent de donner naissance à

C'est sur des bases scientifiques que l'Église affirme que l'embryon est un être humain dès la conception.

un enfant qui n'a pas été désiré dès l'origine. « *Pour moi, cet oubli de pilule avait quelque chose d'humiliant* » confie Amélie. Rien ne dit heureusement qu'il est indispensable d'avoir été "programmé" pour être heureux. Et beaucoup de parents, et même de mères seules, témoignent de l'amour partagé avec un enfant qui était "si mal tombé". Pourtant les "accidents de contraception" (oublis de pilule, ruptures de préservatifs...) occasionnent la majeure partie des grossesses aboutissant à des IVG.

Une urgence humanitaire

Pour l'Église, le refus de l'avortement est tout simplement une exigence humanitaire tant pour l'être humain déjà conçu que pour sa mère. Car chaque femme sent combien la grossesse met en jeu une réalité qui la dépasse. Et c'est en tant que drame humain que l'avortement concerne toute la société. Sans ignorer les détresses que certaines grossesses peuvent provoquer, l'Église affirme que le respect de la vie est une condition de la justice et du bonheur. Elle demande à ses membres de s'engager au service de la vie et encourage les œuvres qui viennent en aide aux femmes enceintes ou aux familles, pour que l'accueil de la vie soit toujours possible.

Mais alors quelle peut être la place de la loi dans tout cela ? Les lois sont nécessaires, mais elles ne sont justes que dans la mesure où elles ne sont pas inhumaines. Une loi ne peut donc s'imposer à la conscience si elle bafoue les droits de l'homme : et le respect de la vie humaine est le premier d'entre eux. C'est pourquoi l'objection de conscience est à la fois un droit et un devoir pour toute personne confrontée à une loi

L'Église s'appuie sur la science

Certains tentent de justifier l'avortement en soutenant que le fruit de la conception, au moins jusqu'à un certain nombre de jours, ne peut pas être encore considéré comme une vie humaine personnelle. En réalité, dès que l'ovule est fécondé, se trouve inaugurée une vie qui n'est celle ni du père ni de la mère, mais d'un nouvel être humain qui se développe pour lui-même. Il ne sera jamais rendu humain s'il ne l'est pas dès lors. A cette évidence de toujours, [...] la science génétique moderne apporte de précieuses confirmations. Elle a montré que dès le premier instant se trouve fixé le programme de ce que sera ce vivant : une personne, cette personne individuelle avec ses notes caractéristiques déjà bien déterminées. (...) L'être humain doit être respecté et traité comme une personne dès sa conception, et donc dès ce moment on doit lui reconnaître les droits de la personne, parmi lesquels en premier lieu le droit inviolable de tout être humain innocent à la vie ». Évangile de la vie Jean Paul II (1995)

injuste. Il faut d'ailleurs noter que les dispositions législatives qui visaient à favoriser l'alternative à l'IVG ont été progressivement éliminées, alors que de plus en plus de voix s'élèvent pour s'attrister de la persistance d'un si grand nombre d'avortements.

Libérer le désir de vie

C'est sur des bases scientifiques que l'Église catholique affirme que l'embryon est un être humain dès la conception et qu'il doit être protégé à ce titre. Dans l'histoire de l'humanité, on retrouve des débats analogues dont la résolution nous paraît aujourd'hui évidente. C'est le cas de l'esclavage, par exemple et du statut des esclaves. Il faut bien reconnaître que les intérêts politiques et économiques de l'époque n'ont pas facilité la juste appréhension du problème. Sur la question douloureuse de l'avortement, l'Église ne serait-elle pas d'avant-garde ?

Pour elle, l'avortement est un homicide. Elle demande aux chrétiens et aux hommes de bonne volonté de ne pas le pratiquer, le conseiller ou le favoriser. Les chrétiens sont au contraire appelés à se mobiliser pour

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Et si une grossesse tombe mal ?”

En 1975, une loi française légalise l'avortement. Il a été rebaptisé en « interruption volontaire de grossesse », elle-même abrégée en IVG. Ainsi parle notre temps. A défaut de changer la vie, nous changeons les mots. Il n'y a plus d'aveugles, mais des «non-voyants». Les « personnes âgées » ont remplacé les vieux.

Trente ans après, on pourrait croire que la question est définitivement réglée et que la position catholique est à ranger dans le musée des antiquités.

En réalité, la question reste ouverte. La loi n'était prévue que pour des cas de détresse. La mère devait être aidée à prendre sereinement sa décision. Même si elle se contredisait par la suite, la loi commençait par affirmer le respect de la vie humaine, dès son premier instant.

En trente ans, les dérives de la loi sont impressionnantes : remboursement par la Sécurité sociale, absence de soutien aux femmes renonçant à l'avortement, allongement du temps de grossesse pendant lequel l'avortement peut être pratiqué, suppression de l'autorisation parentale pour les mineures, etc.

Les pressions se sont alourdies sur le corps médical, afin qu'il pratique les IVG. Face à cela, un certain nombre de gynécologues expriment leur malaise : ils n'étaient pas entrés dans cette spécialité pour donner la mort. Ils savent que bon nombre d'avortements sont de pure convenance, que d'autres rattrapent des « oublis de contraception », d'autres encore sont motivés par des raisons économiques dans lesquelles la médecine n'a rien à voir.

Le dialogue entre les partisans et les adversaires du droit à l'avortement est très difficile. Les partisans ne comprennent pas pourquoi chaque femme ne choisirait pas, de son seul point de vue, si elle désire mener à terme ou interrompre cette grossesse. Le vocabulaire lui-même est piégé : « grossesse » ne renvoie qu'à la femme. Dans cette manière de parler, l'enfant a déjà disparu.

L'Église catholique, adversaire de ce qu'elle considère comme un faux droit, se place du côté de l'enfant. L'avortement voulu comme tel est un meurtre délibéré, quoi que pense la femme qui le demande. C'est pourquoi l'Église ne peut s'en tenir à une position d'indifférence : « Que chaque femme fasse comme elle l'entend ! »

Si l'avortement est une action mauvaise en elle-même, qui blesse la femme et qui abaisse le niveau moral d'une société, nous ne pouvons pas ne pas le dire. Quitte à être incompris, accusés

de manquer de respect envers la liberté des femmes alors que nous mettrions plutôt en cause la lâcheté des hommes.

Les connaissances de l'Antiquité en matière de génétique étaient quasiment nulles. Pourtant, l'Écriture voit dans cet inconnu, au sein de sa mère, une merveille de Dieu et la tradition chrétienne a toujours interdit l'avortement. L'enfant à naître bénéficie du commandement de Dieu : « Tu ne tueras pas ». Aujourd'hui, nous savons que, biologiquement, l'essentiel est présent, dès la conception. Nous devrions, bien plus que nos ancêtres, respecter l'embryon. Au lieu de cela, nous nous autorisons à le traiter comme une chose, à le manipuler, à l'exploiter, à le détruire.

Dans la science-fiction, nous nous amusons à nous faire peur en imaginant que les ordinateurs que nous avons fabriqués avec génie puissent, un jour, prendre le pouvoir et nous asservir. En nous arrogant le droit de dénier à une vie humaine embryonnaire la dignité humaine, nous risquons qu'un jour quelque autorité nous dénie, à nous aussi, la dignité humaine.

Entre l'embryon de quelques heures et l'enfant arrivé à terme, où placer le stade à partir duquel un petit d'homme devient lui-même humain ? J'en reviens toujours au même étonnement : alors que nous étendons les applications du principe de précaution, comment se fait-il que l'humanité soit si peu prudente avec elle-même ?

Qu'il y ait des cas extrêmes où la conscience médicale ne sait plus où est son devoir, c'est possible et ces quelques lignes ne peuvent que les évoquer. Mais l'hypocrisie serait de s'abriter derrière quelques situations-limites pour banaliser un comportement des actes de mort.

Il fallait être net dans ce chapitre pour essayer d'éclairer les consciences. Mais si, par malheur, par désespoir, par manque de soutien, une femme ou un couple fait le choix de l'avortement, sa vie ne s'arrête pas là. Même après une erreur, Dieu nous ouvre un avenir.

Les chrétiens doivent proposer une aide par leur présence et leur soutien, aussi bien avant qu'une décision fatale ne soit prise qu'après la naissance d'un enfant qu'un couple ou, plus souvent une femme seule, se croit incapable d'assumer. Des initiatives, des associations, des communautés d'accueil existent pour cela : elles sont trop peu connues. ■

Et l'avortement ?

éclairer, guider et accompagner la conscience de leurs concitoyens. Cette mobilisation ne peut se faire par la violence mais avec générosité et persévérance, en alertant

sur l'injustice de l'avortement tout en favorisant, par des œuvres concrètes, l'alternative à l'IVG. Une écoute attentive de leurs difficultés et de leurs peurs et, si nécessaire, une aide

appropriée éviteraient à beaucoup de femmes l'avortement. Il s'agit de construire tous ensemble une "nouvelle culture de vie". ■

* Interruption volontaire de grossesse

** Institut national d'étude démographique

Le piège de l'avortement médicamenteux

Une nouvelle technique d'avortement est apparue progressivement : l'avortement médicamenteux. Il se pratique plus tôt dans la grossesse que l'avortement chirurgical. Bien des femmes témoignent que cette méthode précoce a précipité leur décision : on la leur présente comme moins traumatisante alors qu'elle se révèle douloureuse, notamment sur le plan psychologique.

Le double effet de la pilule du lendemain

Le mode d'action de la «pilule du lendemain» n'est pas clairement défini par les laboratoires qui la commercialisent, d'autant qu'il dépend du moment dans le cycle où elle est administrée : soit elle va empêcher une fécondation (effet contraceptif), soit elle va empêcher la nidation d'un embryon déjà conçu dans la paroi utérine (effet abortif). De ce fait, les femmes qui ont pris une pilule du lendemain, ne savent pas ce qu'elle a provoqué. Ce doute peut être difficile à vivre.

Accoucher sous X ?

Un droit des femmes et une chance pour la vie

Si une mère juge qu'il lui est impossible d'élever son enfant, elle a la possibilité d'accoucher «sous X», c'est-à-dire d'une manière anonyme. Après un délai de réflexion, son enfant sera confié à l'adoption. La démarche est courageuse et demande bien souvent de surmonter un sentiment de culpabilité, mais elle est aussi généreuse : 60 000 couples en France aimeraient adopter un enfant.

**83% des femmes pensent qu'on devrait aider davantage les mères à éviter d'avoir recours à l'IVG.
86% pensent que l'IVG laisse des traces psychologiques très profondes et douloureuses.**

(sondage BVA, mars 2005)

Rayon livres

- Jean VANIER, "Toute personne humaine est une histoire sacrée" (Plon)
- Tugdual DERVILLE, "Le bonheur blessé" (CLD Editions)
- Pascal IDE, "Le zygote est-il une personne humaine ?" (Pierre Téqui Editeur)
- Jeanne GUILLIN, "De l'oubli de la mémoire" Edition Xavier Lejeune
- M. PENOUEL, "Tu as du prix à mes yeux", Ed. Saint-Paul.

Adresses

- Mère de Miséricorde France
27 rue Sainte Philomène - 31400 Toulouse
Tél. : 05 61 53 70 27- www.mere-de-misericorde-france.org
- Alliance pour les Droits de la Vie - BP 10267
75424 Paris Cedex 09 - Tél. : 01 45 23 08 29 - www.adv.org
Mail : adv-box@adv.org
- Union Pour la Vie (regroupe 15 associations)
31 rue Rennequin, 75017 Paris, Tél. : 01 47 66 21 91
Mail : upvparis@wanadoo.fr
- Centre Missionnaire de la Vie (pour les jeunes)
Domaine Sainte Marguerite - 60590 Trie-Château
Tél. : 03 44 49 51 00
- Petites sœurs des maternités catholiques
Maison mère : PB 9 - Nivolas Vermelle
38312 Bourgoin-Jallieu cedex - Tél. : 04 74 43 60 60
<http://maternites-catholiques.cef.fr>
- Les Nids de Paris (œuvre d'adoption)
83 avenue de Saint-Mandé - 75012 Paris - Tél. : 01 43 43 25 38

Sites Internet :

- www.sosbebe.org : service de soutien et de conseils pour les femmes enceintes, témoignages, coordonnées des associations d'aide par région
- www.genethique.org : toute l'actualité de la vie et de la bio-éthique
- www.jeunes.temoins.free.fr : des jeunes s'engagent pour la vie humaine
- www.evangelium-vitae.org : prier pour le respect de la vie humaine

Maisons d'accueil pour les mères :

- Maison Tom Pouce
91 Allée Henri Matisse - 77191 Dammarie les Lys
Tél. : 01 64 06 66 22 - www.lamaisondetompouce.fr
- Maison Magnificat
11 avenue des Martyrs - 37240 Ligueil - Tél. : 02 47 59 63 07
- Maison Bethléem
25 rue de la Glacière - 83000 Toulon - Tél. : 04 94 24 97 10.

> Quelques chiffres...

> Selon une étude récente du Ministère de la Cohésion sociale et de la Santé, le nombre d'IVG est resté à peu près stable ces vingt dernières années. En 2002, le nombre d'IVG déclarées est de 205 627 avortements. Il y a 350 000 à 400 000 grossesses non prévues chaque année : 61 % se terminent par une IVG contre 40 % en 1980 (Population et Société n°407 31.12.2004). 65 % des grossesses non désirées surviennent chez des femmes utilisant une contraception chimique (pilule) ou mécanique (stérilet, préservatif, diaphragme).

(Quotidien du Médecin 30.04.2003).

Et après un avortement ?



- > L'avortement laisse-t-il des traces ?
- > Qu'est-ce que le traumatisme post-avortement ?
- > Suis-je condamnée à m'enfermer dans la culpabilité ?

Beaucoup de femmes ayant avorté ressentent des troubles divers. Certaines n'hésitent d'ailleurs plus aujourd'hui à s'exprimer pour dire leur souffrance.

Elise : « J'ai avorté il y a maintenant 11 ans... Ma douleur reste la même. J'avais 17ans, je connaissais le papa depuis 2 mois seulement... ce n'était pas raisonnable. "Raisonné"... ce mot qui me vaut le poids de la culpabilité à vie... Je n'ose en parler à personne. Peur d'être jugée ? Je ne sais pas... J'ai la conviction qu'il faut avoir vécu cela pour comprendre la douleur... Dès que j'évoque le sujet, les larmes me viennent... ».

Clara : « J'ai avorté il y a 2 ans, j'ai deux enfants qui ont aujourd'hui 3 et 4 ans. Je suis tombée enceinte quelques mois après la naissance de mon dernier. Avec mon mari, on s'est dit que c'était un peu trop rapproché même si notre rêve était d'avoir 3 enfants, mais un peu plus tard. J'aimerais tant avoir un 3ème enfant, mais voilà mon mari n'en veut plus. Nos deux enfants lui suffisent. Je souffre intérieurement. Je m'en veux de ne pas avoir continué cette grossesse Je ne peux m'empêcher de pleurer quand j'en parle. Ma vie est un échec. Je regrette tant. Personne ne peut comprendre. ».

Une souffrance qui mérite d'être entendue

Comme Elise et Clara, même si l'IVG a pu leur apporter un sentiment immédiat de soulagement, de nombreuses femmes en éprouvent, plus ou moins vite, et plus ou moins intensément, des conséquences



Jean-Paul II aux femmes ayant subi un avortement

Ne vous laissez pas aller au découragement

“ Je voudrais adresser une pensée spéciale à vous, femmes qui avez eu recours à l'avortement. L'Église sait combien de conditionnements ont pu peser sur votre décision, et elle ne doute pas que, dans bien des cas, cette décision a été douloureuse, et même dramatique. Il est probable que la blessure de votre âme n'est pas encore refermée. En réalité, ce qui s'est produit a été et demeure profondément injuste. Mais ne vous laissez pas aller au découragement et ne renoncez pas à l'espérance. Sachez plutôt comprendre ce qui s'est passé et interprétez-le en vérité. Si vous ne l'avez pas encore fait, ouvrez-vous avec humilité et avec confiance au repentir : le Père de toute miséricorde vous attend pour vous offrir son pardon et sa paix dans le sacrement de la réconciliation. Vous vous rendrez compte que rien n'est perdu et vous pourrez aussi demander pardon à votre enfant qui vit désormais dans le Seigneur. Avec l'aide des conseils et de la présence de personnes amies compétentes, vous pourrez faire partie des défenseurs les plus convaincants du droit de tous à la vie par votre témoignage douloureux. Dans votre engagement pour la vie, éventuellement couronné par la naissance de nouvelles créatures et exercé par l'accueil et l'attention envers ceux qui ont le plus besoin d'une présence chaleureuse, vous travaillerez à instaurer une nouvelle manière de considérer la vie de l'homme. ”

JEAN-PAUL II, Évangile de la vie, 99.

douloureuses. Souvent leur souffrance se réveille ou s'amplifie lors d'un événement qui rappelle leur avortement : la vue d'une femme enceinte, une nouvelle grossesse, et surtout certaines dates anniversaire : celle de l'IVG ou celle où aurait dû naître le bébé. En France, cette souffrance est de plus en plus admise, mais les pouvoirs publics s'investissent peu dans les réponses à apporter. Il est pourtant essentiel pour les femmes qu'elles puissent être entendues et que ce traumatisme soit reconnu. « Avoir pu en parler m'a fait du bien, et surtout de voir que je n'étais pas seule à souffrir » confirme Jeanne qui, jusqu'alors, se croyait “anormale” : « Je ne m'autorisais pas à dire que mon bébé me manquait, puisque c'est moi qui avais demandé l'IVG ». Pourtant, dans tous les accidents de la vie, il est essentiel de bien différencier un acte, toujours ponctuel, même s'il peut être lourd de conséquences, et la personne qui en est l'auteur. Non seulement nous ne devons pas être identifiée à nos actes (heureusement !) mais encore, nous avons le droit, voire le devoir, de les récuser. Facile à dire ? « Il m'a fallu du temps avant de m'accepter comme mère de cet enfant-là, et pourtant, c'est cela qui m'a mise sur le chemin de la guérison » témoigne Catherine.

Quels « symptômes » ?

Peut-on parler des conséquences de l'avortement comme d'une maladie ? Il ne faut pas systématiser, car chaque femme vit les choses à sa façon. Les possibles symptômes du traumatisme post-avortement sont multiples : sentiment de culpabilité, perte de l'estime de soi, troubles alimentaires, insomnies ou cauchemars, avec souvent un état dépressif latent ou persistant. Des difficultés relationnelles – notamment sexuelles – apparaissent parfois au niveau du couple, que l'IVG concerne intimement. Il peut aussi arriver que, par des conduites à risque, une femme se mette en danger de façon inconsciente, ou fasse porter par son entourage, notamment ses enfants, le poids de sa culpabilité. Culpabilité, un mot à manier avec précaution. Car il ne s'agit surtout pas de juger les femmes (ou les hommes) qui ont participé à une IVG, ni les y enfermer, bien au contraire. « En

examinant ce qui s'est passé, j'ai découvert que je n'étais pas seule responsable : personne ne m'avait tendu la main, et j'ai mieux pu porter ma part de responsabilité sans me laisser écraser » explique Jeanne. Il faut préciser que, contrairement à ce qu'on entend parfois, la souffrance après l'avortement ne dépend pas des convictions religieuses : elle s'observe dans toute les cultures, ce qui tend à montrer que la suppression d'une vie qui commence n'est anodine pour aucune femme.

Les hommes aussi...

Qu'ils aient induit l'avortement ou qu'il leur ait été imposé, les hommes se sentent inévitablement concernés et peuvent également souffrir, de façon certes différente car ils ont vécu l'IVG “de l'extérieur”. Ce qui risque de s'installer en eux, c'est un sentiment diffus

d'échec : « Je n'ai pas été capable de protéger cette vie et en plus je ne sais pas comment la consoler » se désole Eric, qui n'arrive plus à s'investir dans une nouvelle grossesse. Quant aux

enfants déjà nés ou qui sont nés ensuite, ils subissent parfois, inconsciemment, ce qu'on nomme un “syndrome du survivant”. Difficile à détecter, il se manifeste par un mélange d'insécurité lié à la perte de confiance dans la fonction protectrice des parents, et de culpabilité : je n'ai pas mérité de vivre. Il s'explique par le sentiment d'avoir, sans raison objective, échappé à ce qui a éliminé un frère ou une sœur.

Des personnes à écouter et à accompagner

Quelle que soit l'ampleur du traumatisme provoqué par une ou plusieurs IVG, un chemin de reconstruction est toujours possible. Considérer l'acte d'avorter pour ce qu'il est (un acte grave) ne veut surtout pas dire que celles ou ceux qui en portent la responsabilité sont condamnés. Les paroles de l'Église aux femmes concernées sont d'ailleurs pleines d'Espérance. Jean Paul II leur écrivait « rien n'est perdu ! » (voir ci-contre) Mais il leur faut souvent effectuer un vrai travail personnel pour sortir de l'impasse. Prenant conscience de leur détresse, des associations, dont beaucoup sont chrétiennes, se sont d'ailleurs

La suppression d'une vie qui commence n'est anodine pour aucune femme.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Et après un avortement ?”

Sur l'avortement, la conscience morale est comme anesthésiée. Elle ne sent plus. Elle ne réagit plus. La loi a été complètement pervertie. Dans l'opinion, ce qui devait être exceptionnel et réservé à des cas de détresse est devenu, pour la femme enceinte, une solution aussi valable que de mettre au monde au monde, après la grossesse, l'enfant qui a été conçu. Depuis des dizaines d'années, presque tous les médias (y compris le cinéma) rabâchent que l'avortement est un droit. Les politiciens sont, sur ce point, à peu près tous d'accord. Les divergences porteront sur les délais mais pas sur le principe : ils passeraient pour d'épouvantables réactionnaires, sortis tout droit du Moyen-Âge.

Dans cette situation, sans doute, beaucoup de femmes qui ont recours à l'IVG n'ont-elles eu conscience d'aucune faute quand elles ont pris leur décision. Mais le problème n'est pas réglé pour autant. Le regret, le remords peut venir après, et même bien après. Que faire ? L'histoire ne revient pas en arrière. Le regret ou le remords ne sont pas forcément liés à des raisons religieuses. La conscience morale existe chez tout être humain.

Autre cas. Une femme, assez éloignée de la foi, peut avoir subi une IVG et ne pas en ressentir immédiatement de contre-coup psychologique important. Redevenant, par la suite, davantage

croyante, redécouvrant notamment la prière, elle risque, à ce moment-là, de réaliser comme mauvais, comme une offense à Dieu l'acte qu'elle a commis.

Il ne s'agit pas de dissoudre le sentiment de culpabilité que la personne éprouve dans un bain de tiède et molle bienveillance. Respecter l'autre, c'est aussi respecter sa souffrance. Ce qui touche à la vie et à la mort ne peut pas se guérir par de fausses consolations : « ce n'est pas si grave ! » ; « tu n'es pas la première » ; « oublie tout cela : c'était hier ». Mieux vaut s'appuyer sur une parole de Dieu, dans le prophète Isaïe :

*Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit,
cesse-t-elle de chérir le fils de ses entrailles.
Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier,
moi, je ne t'oublierai jamais !*

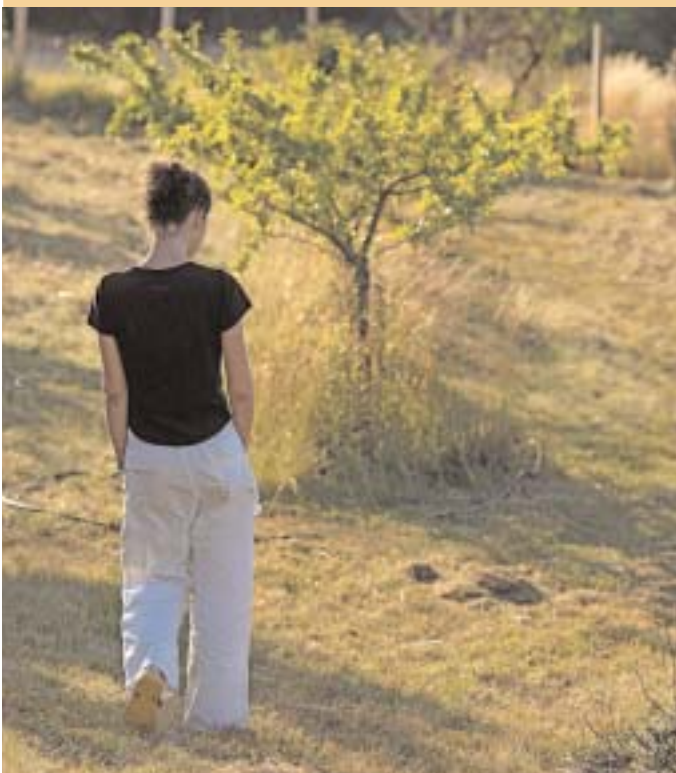
(Isaïe 49, 13)

Dieu déteste le péché parce que le péché fait du mal à l'homme. Il veut donc que nous en prenions conscience pour pouvoir nous en libérer. Dans la famille des sacrements, le Christ en a placé un qui a justement cette fonction : le sacrement de la réconciliation, appelé aussi de « pénitence » ou « confession ».

Le sacrement ne suffit pas toujours pour dissiper le malaise. Peut-être certaines femmes le ressentiront-elles toute leur vie. Ce sera leur croix. Elle peut être féconde, si elle les incite à soutenir d'autres femmes confrontées à cette question ou à reconforter celles qui ont demandé l'IVG. La guérison peut aussi passer par la participation à tel groupe de prière, voire par quelques entretiens de psychothérapie. Il ne faut pas confondre les plans mais il faut tenir compte de l'un et de l'autre.

Ces lignes ont été écrites en pensant particulièrement aux femmes, pour des raisons évidentes. Mais la responsabilité d'un avortement est souvent plus que partagée par l'homme : soit par son absence (il a disparu), soit par sa lâcheté ou sa paresse (il refuse d'être père ; il ne veut pas se compliquer la vie), soit par le chantage (« si tu gardes l'enfant, je m'en vais »). Dans la scène du premier péché, Adam, déjà, avait brillé par son absence.

Dans un avortement, il y a quelque-chose d'irréparable. Mais toute l'histoire biblique en témoigne, jusqu'à Jésus-Christ : Dieu nous sort de nos impasses.



Et après un avortement ?

spécialisées dans l'accueil, l'aide et le suivi des femmes concernées. Elles leur proposent une écoute et un parcours personnalisés. Même des femmes catholiques ayant vécu le sacrement de la réconciliation sur ce point peuvent avoir besoin de suivre ce parcours

pour retrouver le goût de vivre. Ce chemin, ouvert à toutes et tous, est toujours possible pour qui veut visiter cette blessure, s'ouvrir au pardon sur le plan humain et, sur le plan spirituel, prendre conscience de la miséricorde infinie de Dieu. ■

> Témoignage

En parler en toute liberté pour la première fois

« Pour la première fois je peux parler de l'I.V.G. en toute liberté en me sentant comprise et cela me soulage énormément. La douleur est toujours à vif mais le fait de savoir que d'autres femmes souffrent comme moi, compense ma peine, je me sens moins seule face à la douleur et plus "normale". Depuis que c'est arrivé tout le monde fait comme si de rien n'était et j'ai fini par avoir l'impression que c'était moi qui était anormale. Je vous remercie mille fois d'avoir créé ce site.

J'en profite pour vous féliciter aussi pour la chanson, je l'ai téléchargée et maintenant je la connais par cœur, elle est si belle et reflète parfaitement mes sentiments, les sentiments de toutes celles qui sont passées par cette épreuve.

Je ne vous remercierais jamais assez pour le soutien que vous m'apportez et désormais j'essaie de lancer des regards vers le futur... j'y vois plein d'enfants, partout, qui courent, qui jouent, qui rient et même si rien ni personne ne peut remplacer mon enfant perdu, cela ma permettra de donner encore plus d'amour à ses futurs frères et sœurs... si l'opération ne m'a pas rendu stérile... encore merci et bonne continuation dans votre quête de réconfort. »

Témoignage cité par le site www.monsecret.fr

Rayon livres

- JEAN-PAUL II, "L'Evangile de la Vie"
- Docteur PH. De CATHELINÉAU, "Les lendemains douloureux de l'avortement", Ed. CLD.
- T. DERVILLE, "Le bonheur blessé", CLD.
- M. PENOUEL, "Tu as du prix à mes yeux", Ed. Saint-Paul.

Sites Internet à consulter

- www.sosbebe.org : témoignages, soutien personnalisé par mail et adresses d'associations d'aide
- Mère de Miséricorde France
27 rue Sainte Philomène - 31400 Toulouse
Tél. : 05 61 53 70 27
www.mere-de-misericorde-france.org
- AGAPA
Groupes d'accompagnement des personnes blessées par l'avortement
Tél. : 01 40 45 06 36
- SOS post IVG
écoute téléphonique et soutien anonyme et confidentiel
Tél. : 0825 33 18 19 – les vendredi de 14 h à 20 h.
contact@sospostivg.org
- Alliance pour les Droits de la Vie - BP 10267
75424 Paris Cedex 09 - Tél : 01 45 23 08 29 - www.adv.org
Mail : adv-box@adv.org
- www.monsecret.fr : chanson à télécharger et témoignages
- Avant et après l'avortement, vidéo réalisée par des jeunes avec l'aide de médecins spécialistes (50 minutes).
AVM, BP 49, 71600 Paray-le-Monial
Sites Internet à consulter

Et si notre enfant était handicapé ?

- > Je n'arriverai jamais à accepter le handicap d'un enfant...
- > N'est-ce pas une charge trop lourde dans la société actuelle ?

A

vec l'échographie et les diagnostics prénataux, les parents connaissent, avec plus ou moins de fiabilité, l'état de santé de l'enfant à naître. L'angoisse de savoir si leur enfant sera « normal » devient de plus en plus grande.

En cas d'anomalies congénitales, les parents seront mis par les médecins face à la responsabilité de le laisser vivre ou non.

Mais peut-on décider ainsi du droit de vie ou de mort d'un enfant ?

Toutes ces avancées technologiques que représentent les diagnostics prénataux sont d'un grand secours : ils peuvent permettre de soigner voire même de sauver certains enfants à naître par des traitements anténataux appropriés (exsanguino-transfusion, traitements des incompatibilités foeto-maternelles, chirurgie, greffe de moelle in-utero, etc.). Ils permettent aussi de prévenir les risques encourus par l'embryon. En France, plusieurs examens jalonnent le déroulement de la grossesse. Les médecins ont quasiment une obligation de résultat pour prévenir le risque de malformations physiques ou génétiques (trisomie 21) et déceler une anomalie possible du fœtus. Or, aujourd'hui, la plupart des anomalies détectées ne sont pas soignables in utero : l'un des enjeux majeurs est donc de trouver des thérapies appliquées au fœtus.

Dans une intervention récente du 26 mars 2005, le Professeur René Frydman dénonce aussi la multiplication des amniocentèses par excès de précaution : 80 000 en 2004 pour 790 000 femmes enceintes chaque année. En 1999, sur 85 434 fœtus examinés, 1 405 enfants trisomiques ont été éliminés et 357 sont nés (Rapport de la Cour des Comptes du 26.06.03). Cet examen n'est pourtant pas sans risque pour le fœtus et peut provoquer des fausses couches ou des accouchements prématurés : environ 500 fœtus sains en seraient victimes chaque année.



Une forme d'eugénisme

Les parents, tout à la joie d'une nouvelle naissance, sont durement éprouvés quand il leur est annoncé que l'enfant qui vient de naître est porteur d'un handicap. Des sentiments contradictoires se mêlent en eux : déception, révolte, culpabilité, honte... Et

Témoignage

Nous nous sommes mariés, il y a bientôt 24 ans avec le rêve d'accueillir une famille nombreuse, rêve qui s'est réalisé par la grâce du Seigneur, puisque nous avons 7 enfants.

Mais nos deux aînés nous ont appelé à vivre une situation que nous n'avions absolument pas imaginé. En effet, à l'âge de 3 semaines, Xavier a eu "la mort subite du nourrisson" et a été réanimé. Aujourd'hui, il a 21 ans et est infirme moteur cérébral, c'est à dire qu'à part son intelligence, tout le reste est déficient.

Pauline, notre aînée, un an après la maladie de son frère, a souffert d'une méningite foudroyante accompagnée de deux allergies aux antibiotiques; elle est devenue sourde profonde à l'âge de 3 ans.

Nous avons été coup sur coup plongés dans des mondes inconnus jusqu'alors, courant les orthophonistes, les kinés,... et surtout en se posant la fameuse question du POURQUOI et celle du COMMENT ?

Ces questions se posaient autant sur le plan médical que pratique (ce qui n'était déjà pas simple), mais aussi sur le plan spirituel, ce qui a été très éprouvant. Nous avons traversé la douleur, la peur, la colère, la révolte. Après un long chemin, nous avons accueilli avec confiance les handicaps de nos enfants ; il n'en demeure pas moins que ce n'est pas tous les jours facile, que la tâche est parfois trop lourde et qu'on s'essouffle, quand il faut soutenir nos enfants au moment de l'adolescence par exemple ou quand eux-mêmes se posent la question du pourquoi, ou face à l'avenir.

Alors pour parer à cette peur, j'ai appris à vivre au quotidien. "A chaque jour suffit sa peine" comme dit la sagesse populaire, ou encore comme je l'ai découvert dans la prière du Notre Père : "donne nous notre pain quotidien", qui peut être aussi "donne nous la force de faire le mieux possible l'œuvre du jour".

Avec l'épreuve, il y a aussi les moments d'immenses joies, des victoires à la hauteur des combats. Pauline et Xavier nous ont permis d'avoir un autre regard, sur chacun de nous, sur nos limites, nos faiblesses et à les accepter avec humilité. Avec tous nos enfants, nous avons appris à reconnaître les talents et les faiblesses de chacun, et on accepte qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, même si ce n'est pas le mieux. Cela apporte un grand respect et une grande liberté dans nos rapports avec les autres et une plus juste appréciation de la valeur des choses.

Nous avons aussi reçu cet acte d'Abandon qui fait qu'en toute chose, on s'en remet à Dieu, le coeur gonflé d'Espérance.

Marie-Henriette

surtout ces interrogations : « *Comment allons-nous pouvoir vivre avec cet enfant ? Comment peut-il être heureux dans un monde où il faut être de plus en plus beau, de plus en plus parfait, de plus en plus compétitif ? Sera-t-il accepté par ses frères et sœurs ? Par son entourage ?* » Sans oublier l'angoisse du regard des autres : « *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* ». Il n'y a pas de réponse toute faite à ces questions !

Sur le plan thérapeutique, malgré les prouesses de plus en plus grandes de la médecine dont on ne peut que se réjouir, on ne leur propose guère en général de solutions satisfaisantes. Dans la majorité des cas, les parents font l'objet de pressions très fortes pour les inciter à pratiquer l'Interruption Médicale de Grossesse ou IMG (autorisée par la loi jusqu'à la fin de la grossesse). « *Vous imaginez*

ce que sera la vie de cet enfant ? ». Et cela, même si la malformation est bénigne et opérable après la naissance. Lors de grossesses tardives, après 38 ans, le risque d'un enfant porteur de la Trisomie 21 (mongolisme) augmente. Les médecins craignent d'être pris en défaut et de nombreux parents reculent devant la difficulté d'assumer un enfant handicapé. Sur la ville de Paris, 44 % des couples à qui l'on annonce un fœtus porteur d'une anomalie, décide d'une IMG. Ce pourcentage monte à 93 % dans le cas d'une trisomie 21. Seulement 7 % des femmes acceptent de mettre au monde un enfant trisomique. (Quotidien du Médecin 04.04.05). Cette pratique se fonde sur l'idée que l'exclusion des êtres humains handicapés, avant qu'ils ne naissent, est une œuvre salutaire, aussi bien pour les parents que pour la société. Mais ne s'agit-il pas d'une forme d'eugénisme ?

Des parents devant un choix difficile

C'est pourquoi, en tant que parents, il est important d'en parler ensemble avant afin d'éviter de prendre une décision à la hâte sous la pression de l'événement : « *Si cela nous arrivait à nous, quelle serait notre décision ?* ». Est-on systématiquement obligé d'accepter l'examen d'amniocentèse ? Dans le cas où une anomalie non opérable serait diagnostiquée, les parents ne risquent-ils

pas de se trouver devant un cas de conscience encore plus difficile à gérer ? De plus, il n'est pas rare qu'il y ait des erreurs de diagnostic sans compter les risques de fausse couche ou de naissance prématurée.

Les parents peuvent donc vivre un véritable « calvaire » : choisir entre une vie blessée ou la mort d'un enfant.. Ils auront besoin d'être soutenus dans l'épreuve qu'ils subissent. Le docteur Sylvie de Kermadec, médecin à l'institut Jérôme Lejeune, a une grande expérience de cet accompagnement : « *Nous intervenons au moment du diagnostic pendant la grossesse, que le handicap soit certain ou suspecté, témoigne-t-elle. Nous donnons des informations sur la maladie, sur la réalité de la vie avec une personne handicapée. Nous cherchons à aider les parents tout au long de la grossesse et jusqu'à la naissance :*

l'annonce du handicap est toujours un choc terrible. Souvent, la méconnaissance de la réalité amplifie le choc et la politique de dépistage prénatal ne favorise pas l'accueil des enfants handicapés. Il est important de parler de la réalité pour sortir les parents de l'inconnu souvent angoissant et les rassurer sur les difficultés qu'ils peuvent rencontrer. Il y a divers moyens pour prendre en charge la maladie. Il n'y a pas de bonnes façons d'annoncer le handicap ; il faut le faire de façon douce et progressive. Il est essentiel de se fixer sur l'enfant et non sur la maladie... Rester toujours positif : que va-t-on pouvoir faire pour le bien de l'enfant ? Dans un couple, le temps de réaction n'est pas le même. Le temps de révolte est normal, il faut du temps pour accepter ».

Respecter la vie de celui qui est plus vulnérable, c'est choisir une civilisation plus humaine...

Les peurs et les angoisses sont normales mais nous oublions peut-être ce que peut nous apporter un enfant porteur d'un handicap... Infiniment plus que les difficultés réelles que nous envisageons ! Les parents pourront aussi s'appuyer sur des réseaux et des associations spécialisées qui les accompagneront dans leur tâche éducative. L'important est de ne pas rester seul et de savoir accueillir les richesses de cet enfant.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Et si notre enfant était handicapé ?”

Nul ne peut se mettre à la place de l'autre. Nul, non plus, ne peut dire comment il réagirait dans une situation extrême. Parlons donc avec la plus grande prudence.

Qu'ils aient été prévenus avant la naissance ou qu'ils découvrent brutalement la chose, les parents se trouvent devant une réalité : leur enfant souffre d'un handicap, peut-être incurable, peut-être mortel. Quel choc pour des parents ! Quelle épreuve pour des croyants ! Dieu les aurait-il punis de quelque-chose ? Son beau nom de « Père » ne serait-il pas un mensonge ?

Comme devant la mort prématurée d'un être cher (et, s'il est cher, sa mort est toujours prématurée), la révolte peut exploser dans le cœur et dans la bouche de ces parents. Ils n'ont pas à s'en excuser. Dans la Bible, le livre de Job est rempli de ces cris.

Cette naissance est une épreuve pour chacun des parents. Elle l'est aussi pour le couple lui-même. Le père a souvent plus de mal encore que la mère à assumer le handicap de son enfant. Il risque de s'enfermer dans le silence, ou même de s'éloigner.

L'entourage immédiat aura un rôle capital dès les premiers temps. C'est aux parents qu'il revient d'assumer le handicap de leur enfant mais ils peuvent être aidés ou enfoncés par l'attitude de leurs propres parents et de leurs proches amis. Ce premier cercle saura-t-il établir une relation juste avec l'enfant qui vient de naître et ne pas ajouter à l'angoisse des parents par leur propre malaise ? Dans le pire des cas, l'entourage se fait juge des parents, leur reprochant d'avoir laissé naître cet enfant alors qu'ils connaissaient son handicap par le diagnostic pré-natal.

En évoquant ce diagnostic, nous débouchons sur un problème d'opinion publique. Celle-ci est animée par deux courants contradictoires.

Un courant, souterrain mais très puissant, traverse notre société qui n'aime pas être dérangée et qui n'a d'yeux que pour la réussite : ces naissances d'enfants handicapés, si elles étaient prévisibles, auraient dû être évitées. On invoquera le malheur de cet enfant quand il prendra conscience de son handicap. On invoquera aussi le coût social. Les parents deviennent alors des coupables qui, indirectement, font du tort aux autres.

Tel est l'enjeu du diagnostic pré-natal. Il peut aider les parents à se préparer et à préparer l'entourage, y compris les

frères et sœurs de l'enfant à naître, en cas de diagnostic inquiétant. Dans d'autres cas, il suscitera chez les parents une peur, finalement sans objet. À l'avenir, espérons-le, le diagnostic pré-natal permettra de guérir ou de prévenir, avant même la naissance, la plupart des maladies ou malformations congénitales. Mais, dans la pratique d'aujourd'hui, bien des diagnostics pré-nataux aboutissent à des décisions d'avortement. S'ils ne sont pas soutenus, les parents risquent de se dire qu'ils n'arriveront jamais à supporter une pareille épreuve, surtout s'ils sentent peser sur eux, par avance, un regard réprobateur de la société. Nous avons donc, tous, une responsabilité dans cette question.

La tendance à éliminer ceux qui nous dérangent existe incontestablement. Mais elle n'est pas la seule. Un autre courant nous pousse à mieux accepter aujourd'hui que naguère les différences entre les peuples mais aussi entre les personnes. Il n'y a pas si longtemps, les parents cachaient leurs enfants handicapés. Ils cachaient aussi à leurs proches qu'un de leurs enfants était handicapé. De ce fait, ils se retrouvaient seuls.

Aujourd'hui, ils ont appris à se reconnaître mutuellement et à exister publiquement. Ils ont fondé des associations. Ils interpellent les politiques, en particulier pour ce qui concerne l'avenir des enfants, quand eux-mêmes auront disparu.

Il en est de même dans l'Église. Un peu partout, des groupes existent qui permettent à des familles marquées par cette épreuve et à d'autres familles de se soutenir mutuellement et de vivre des temps communs. De même, des formes adaptées de catéchèse sont proposées selon les handicaps.

Pour ceux qui osent faire le pas et qui osent se faire proches d'enfants ou de jeunes handicapés, c'est la découverte d'un nouveau monde, qui vit selon d'autres valeurs, d'autres règles que le monde habituel des valides. Ce sont des valeurs et des règles plus simples, plus essentielles, plus humaines à certains égards. Un des grands témoins de cette découverte est Jean Vannier, fondateur de l'Arche.

Les parents d'enfants handicapés ont besoin des autres. Nous avons aussi beaucoup à recevoir de leur part comme eux-mêmes, avec le temps, diront qu'ils reçoivent beaucoup de leur enfant différent. ■

Et si notre enfant était handicapé ?

Les personnes, porteuses d'un handicap, apportent au monde d'autres richesses : la simplicité, l'authenticité, la vérité dans la relation. Sur un plan plus spirituel, elles témoignent souvent d'une foi simple et forte porteuse de communion et de joie : Dieu, loin de les abandonner, les entoure de sa tendresse : « *Heureux les affligés car ils seront consolés...* ». Celui qui est pauvre, faible ou petit porte l'une des vocations les plus importantes

pour l'humanité : attendre nos cœurs endurcis pour que nous devenions capables d'aimer. Il est toujours émouvant de voir comment une mère va redoubler d'amour et de tendresse pour un enfant handicapé ou malade comme si son cœur se déployait. Mère Teresa disait souvent que les pauvres lui apportaient beaucoup plus que ce qu'elle pouvait leur donner.

Si nous apprenons à vivre en communion de

cœur avec les défavorisés et les blessés de la vie, nos sociétés changeront en profondeur. Leur accorder une place plus importante, c'est travailler à plus d'humanité dans nos villes et villages et à plus de gratuité dans les relations humaines. Le handicap le plus grave n'est-il pas celui de ne pas savoir aimé ? « *Nous valons ce que vaut notre cœur* ». ■

➤ Jean-Paul II aux membres de l'Office Chrétien des Handicapés

Par l'attention que vous portez aux personnes qui souffrent d'un handicap, vous rappelez à nos contemporains que la personne ne se réduit pas à ses aptitudes et à sa place dans la vie économique, mais qu'elle est une créature de Dieu, aimée par lui pour elle-même et non pour ce qu'elle fait.

Ma prière affectueuse rejoint aussi les parents et tous ceux qui acceptent d'accueillir une personne handicapée. Je sais les sacrifices que cela suppose, mais aussi les joies qu'il y a à voir le ravissement sur le visage d'une personne handicapée et l'affection qu'elle porte à ceux qui prennent soin d'elle.

Votre action est à la fois un service et une véritable mission pour la promotion de la personne humaine et pour la défense de sa dignité... Vous accomplissez au cœur de l'Église le service insigne de la charité, de la tendresse et de la compassion auprès des handicapés et de leur famille, qui « *ont revêtu le visage du Christ* », comme le dit Saint Grégoire de Nysse de tous les pauvres (...)

Votre présence m'invite à appeler une nouvelle fois de manière pressante tous les hommes de bonne volonté, en particulier ceux qui ont une fonction gouvernementale et législative, à un sursaut de conscience et d'humanité, pour que soit protégée toute vie humaine, notamment celle des plus faibles, des plus petits et des plus pauvres, et pour que cessent toutes les actions visant à éliminer les enfants conçus et non encore nés, qui sont sans défense, l'homme se faisant ainsi le maître de la vie.

Bafouer ces petits, c'est en quelque sorte bafouer notre propre humanité, car il y a entre nous tous une même fraternité et une même solidarité.

Témoignages

Il faut souvent se battre

« *J'ai eu la polyo à l'âge de huit ans et j'ai vécu presque toute ma vie en fauteuil roulant. C'était en 1943. A cette époque, il fallait beaucoup se battre pour se faire accepter comme handicapé. Tout était difficile : circuler en fauteuil, entreprendre des études, se faire respecter dans le milieu étudiant où les femmes étaient peu nombreuses. Mais plusieurs personnes m'ont aidée avec beaucoup de fidélité et d'efficacité. J'ai réussi à passer mes examens et peu à peu, j'ai atteint une situation enviable puisque j'enseignais la littérature à l'université. Une grande épreuve a été de ne pas pouvoir me marier et j'ai mis beaucoup de temps à accepter un célibat qui n'était pas voulu au départ. Je crois que si je n'avais pas eu la foi, je me serais découragée et je me demande si, sans mon handicap, j'aurais pu faire une telle expérience de la proximité de Dieu. À trente ans, j'ai pu consacrer mon célibat dans un Institut séculier et il a alors pris tout son sens. Aujourd'hui où je suis à la retraite, je rends grâce à Dieu : je trouve que ma vie valait vraiment d'être vécue, qu'elle a été belle et si riche d'expériences nombreuses et qui ont comblé mon cœur* ».

Catherine, 70 ans

« *Je suis atteinte du spina bifida. A l'époque ni l'échographie ni l'amniocentèse n'existaient mais aujourd'hui, rétrospectivement, j'en suis contente car j'aurais trouvé dommage de ne pas naître, même si j'espère bien que mes parents m'auraient laissé vivre. Claude, ma kinésithérapeute, a fait ma connaissance quand j'avais 2 ans : elle a cru en moi et a tout fait pour que je marche. Aujourd'hui, 42 ans après, je la remercie encore, ainsi que mes parents, d'avoir conduit ce combat avec moi* ».

Clair

Rayon livres

- J. VANIER, "Homme et femme, il les fit", 1984.
- A. BERNET, "Jérôme Lejeune, Biographie", Presses Renaissance, 2004.
- J.B. HIBON, "Ivre de joie", Ed. de l'Emmanuel.

A qui s'adresser ?

- L'Arche - 10, rue Fenoux - 75015 Paris
Tél : 01.53.68.08.00 - www.larche.org
- Office Chrétien des Handicapés, 90 avenue de Suffren 75015 Paris, tél : 01 53 69 44 30.
- Foi et Lumière, mouvement chrétien pour les familles de personnes handicapées.
3 rue de l'amiral Roussin - 75015 Paris - Tél : 01 47 83 54 04 (Revue : Ombres et Lumières)
- Fondation Jérôme Lejeune, 31 rue Galande 75005 Paris
Tél : 01 46 33 31 82, fondationlejeune.org.
- Jean et Lucette Allingrin, pour l'adoption d'un enfant handicapé. Montjoie, Clés, 49150- Baugé.
- A Bras Ouverts
BP 78 - 75722 Paris cedex 15
Tél. 01 53 62 99 23
<http://abo.cef.fr>

Quand l'enfant se fait attendre ?

- > Ne pas avoir d'enfants, c'est trop dur !
- > Nos amis ont des enfants, ils ne peuvent pas comprendre ce que nous vivons...
- > Comment Dieu peut-il nous aider à vivre cette épreuve ?



Aurons-nous un jour, un enfant de « notre chair » ? Attente difficile voire insupportable lorsqu'elle se prolonge. Les pressions qu'exercent la société et l'entourage peuvent être difficiles à supporter pour ces couples en proie déjà à la souffrance. Aujourd'hui, la médecine propose des solutions nouvelles pour avoir un enfant en dehors de l'union conjugale. Qu'en penser ?

Quelles sont les difficultés auxquelles sont confrontés le couple qui vit cette épreuve ? Comment vivre cette souffrance ?

Le couple vit d'abord cette attente qui se prolonge avec une certaine angoisse, les interrogations se bousculent : Pourquoi nous ? Quel sens donner à notre vie si nous n'avons pas d'enfants ? Les investigations médicales sont vécues douloureusement avec leur lot d'espoirs de déception et de révoltes. L'entourage parfois maladroit accentue le sentiment d'isolement et de détresse que ressent le couple.

Cultiver de vraies amitiés, avoir des projets, se donner, permettent d'avancer autrement. Mais surtout c'est l'amour du couple qui est le meilleur rempart dans cette épreuve. Goûter la joie de cet amour, le cultiver, prendre du temps l'un avec l'autre est le privilège d'une vie de jeunes mariés qui se prolonge.

Vivre l'instant présent permet au jour le jour d'accepter le manque ; ce qui ne signifie pas se résigner, mais accueillir ce qu'il y a de beau et de



bon à vivre ensemble. Cela permet aussi de se découvrir d'autres fécondités sources de vraies joies. Bien sûr, il y a des retours en arrière, et comme dans toute difficulté, la révolte est légitime. Le défi alors posé au couple consiste à dépasser ses sentiments négatifs : jalousie, désespoir, impression de vide... Peu à peu, l'un et l'autre apprennent aussi à poser leurs limites à l'entourage : le couple n'a pas à communiquer les détails médicaux, ce qui évite les jugements et conseils indelicats ; certaines réunions de

res éthiques et formule quelques réserves concernant l'assistance à la procréation médicale telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui.

Les principaux critères de discernement concernent la dignité de l'enfant à naître ainsi que l'unité du couple des parents. Portant d'abord son regard sur l'enfant, sans toutefois négliger la souffrance vive des couples qui désirent donner la vie, l'Église rappelle le « droit de l'enfant à naître de l'amour de ses parents ».

D'un point de vue éthique, toutes les techniques ne se valent pas. L'insémination artificielle et la fécondation in-vitro (F.I.V.) ne soulèvent pas les mêmes questions, tandis que le recours à un donneur externe renvoie à d'autres interrogations concernant l'identité de l'enfant à naître.

Cette réflexion en conscience est parfois douloureuse pour le couple tant le désir d'enfant est fort. Cependant la responsabilité de parent s'exerce dès cet instant. S'informer, rencontrer des personnes avec lesquelles échanger en vérité, prier sur ces questions amène les couples à découvrir des profondeurs insoupçonnées sur le mystère de la vie et le désir de la protéger. Ils seront aussi amenés à s'interroger sur la fécondité de leur mariage : comment déployer leur vocation spécifique à donner la vie dans le monde malgré cette épreuve ?

Vous avez vous-même adopté un enfant... L'adoption est-elle la réponse à cette souffrance ?

« *L'accueil de notre premier enfant a été pour nous une expérience surnaturelle au sens propre du terme. Nous nous sommes immédiatement sentis responsables du petit garçon qui nous était confié tandis qu'il semblait n'attendre que notre amour. Et pourtant nos vies auraient pu ne jamais se rencontrer si sa mère biologique n'avait pas eu le courage de lui donner la vie alors qu'elle ne s'estimait pas capable de l'assumer. Nous ne croyons pas que notre rencontre est le fruit du hasard, c'est pourquoi nous considérons que nous sommes devenus parents de façon surnaturelle. Nous avons d'ailleurs vécu ces événements avec une joie extraordinaire et notre émerveillement*

devant le miracle de nos trois vies bouleversées demeure.

Cependant nous ne considérons pas que l'adoption soit à proprement parler une réponse à la souffrance de ne pouvoir concevoir un enfant ». L'adoption n'est pas un pis-aller,

elle n'a rien d'automatique, c'est un appel particulier, différent de celui qui consiste à accueillir des enfants biologiques. Pourtant comme le rappelait Jean-Paul II lors du Jubilé des familles adoptives le 5 septembre 2000 : « *Adopter*

des enfants, les considérer et les traiter comme ses propres enfants, signifie reconnaître que la relation entre parents et enfants ne se mesure pas seulement à travers des paramètres génétiques. L'amour qu'elle engendre est avant tout don de soi. Il s'agit d'une "génération" qui a lieu à travers l'accueil, le soin, le dévouement. La relation qui en jaillit est si intime et durable, qu'elle n'est pas inférieure à celle fondée sur l'appartenance biologique ».

L'adoption est une démarche libre et volontaire il est important de souligner que tous les couples sans enfants ne sont pas appelés à adopter des enfants.

N'y a-t-il pas un risque de révolte contre la foi ? Dieu (et l'Église) peut-il nous aider dans ces situations ?

Comme toute souffrance, celle de ne pouvoir donner la vie est naturellement source de révolte. Cependant l'histoire des couples dits stériles, qui sont nombreux dans la Bible, montre que l'absence d'enfant est un mal contraire à la volonté de Dieu. Évidemment, la souffrance demeure un profond mystère. En tous cas Dieu est du côté de ceux qui souffrent. C'est pourquoi Il est le seul qui peut nous aider vraiment et nous consoler (après avoir entendu notre révolte dont les psaumes sont un bel écho. Les sacrements, en particulier l'Eucharistie, où Il se donne à nous et nous rejoint par son Amour offert sur la Croix sont les meilleurs réconforts qu'Il nous offre.

De nombreux couples trouvent aussi la force et la consolation dans le sacrement des malades. Enfin, le sacrement de mariage source de l'amour et de la fécondité du couple, est aussi le roc sur lequel le couple peut s'appuyer dans une telle épreuve. ■



famille autour des enfants ne sont pas toujours facile à vivre et doivent à certains moments être évitées. L'amour de Dieu qui s'est engagé avec le couple dans le sacrement de mariage est le meilleur appui dans cette période, de nombreux couples retrouvent ainsi le chemin de la prière et des sacrements.

Aujourd'hui, la médecine propose beaucoup de possibilités pour aider ces couples. Qu'en penser ?

Aujourd'hui les méthodes d'investigation proposées par la médecine permettent de déceler de nombreuses causes d'infertilité et c'est une grande chance car le traitement de celle-ci en est facilité. Face à certaines propositions médicales, la prudence et la réflexion sont de mise. L'Église dans l'instruction « *Donum Vitæ* » énonce de précieux repè-

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Et quand l'enfant se fait attendre ?”

Parmi les quatre conditions nécessaires pour qu'un mariage soit véritable, l'Église catholique place la volonté des conjoints de mettre au monde des enfants. À ses yeux, il ne s'agit pas d'une exigence proprement chrétienne mais d'un aspect constitutif du mariage lui-même, quelles que soient les convictions des deux fiancés.

D'autre part, pendant longtemps, la venue au monde des enfants a été vue comme prioritaire dans le mariage par rapport à l'harmonie du couple. Récemment, ces deux perspectives ont été mieux articulées l'une sur l'autre. Mais la première perspective demeure : les enfants. Cependant, la stérilité du couple n'annule pas plus le mariage que le manque d'harmonie qui peut s'instaurer entre les deux conjoints (page 41).

Rien d'étonnant donc si un couple vit douloureusement l'absence d'enfants. Absence vécue, sans doute, différemment par la femme et par l'homme. Certaines femmes cherchent à devenir mères sans s'attacher à un homme.

Comme pour la naissance d'un enfant handicapé, le premier lieu de la souffrance doit être aussi le premier lieu de dialogue : le couple lui-même. Le médecin ou le psychologue dira que l'échec vient de l'un ou de l'autre des conjoints. La tentation pourrait être alors d'en vouloir à l'autre : par sa faute, vous ne pourriez pas vous réaliser pleinement, comme père ou comme mère.

La Bible nous offre un exemple de cette situation. L'homme s'appelait Elqana. Il avait deux femmes. La première lui avait donné de nombreux enfants. Mais l'autre était stérile. C'est pourtant elle qu'il aimait. Elle s'appelait Anne. Anne pleurait beaucoup. Elle ne mangeait même plus. Alors son mari Elqana lui dit : « Anne, pourquoi pleures-tu et ne manges-tu pas ? Pourquoi ton cœur est-il triste ? Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ? » (I Samuel 1, 8). L'histoire ne dit pas si Anne fut consolée par la parole, gentille mais peut-être maladroite, de son mari. En tout cas, elle devint mère du prophète Samuel.

Le couple stérile cherchera, évidemment, à connaître les causes. Il multipliera les consultations, les traitements, les opérations si nécessaire. Ils iront peut-être jusqu'à une tentative de procréation assistée. L'Église catholique n'y est pas favorable, sans condamner cette pratique avec la même rigueur que l'avortement.

Quelle différence entre la médecine et la chirurgie d'une part, la procréation médicalement assistée d'autre part ? Les premières ont pour résultat, si elles réussissent, de permettre une relation

conjugale féconde. L'Église ne peut que les encourager et souhaiter qu'elles deviennent de plus en plus performantes.

La Procréation médicalement assistée, elle, est une manipulation, par un tiers, qui remplace la relation conjugale. Il ne s'agit plus de guérir la nature mais de la supplanter. L'Église pense qu'il est dangereux de jouer ainsi aux apprentis-sorciers. L'expression « faire un enfant » est plus que laide. Dans le cas de la procréation médicalement assistée, elle devient hélas assez exacte. La langue courante parle déjà de « production d'embryons » : ne devrions-nous pas avoir honte de ce que nous disons ?

D'autres motifs confirment l'Église catholique dans sa position : le taux de réussites assez faible, qui amène de très nombreuses déceptions (mais on peut dire que la technique s'améliorera) ; le sort des embryons surnuméraires ; l'investissement affectif exagéré sur l'enfant ainsi conçu et qui a toutes les chances de rester unique.

La réticence de l'Église ne l'empêche pas de reconnaître le courage de ces couples qui consentent à de tels efforts pour transmettre la vie. Mais elle conteste qu'en rigueur de termes, il y ait un véritable « droit à l'enfant ». Même désiré, l'enfant est toujours une surprise.

La réflexion sur cette question met à jour un paradoxe de notre temps. Le système de santé mobilise des sommes importantes pour quelques naissances tout en remboursant l'avortement. Pourquoi cette contradiction ? Parce que l'enfant n'est pas considéré pour lui-même. En fait, seuls les parents, les adultes, sont pris en considération. L'État se plie à leurs désirs puisque la science donne les moyens de les satisfaire.

Aucune situation n'est sans issue. L'adoption en est une et il est heureux que la législation tende à alléger les procédures, tout en restant prudente. Bien d'autres couples ont pu s'investir, séparément ou ensemble, pour de grandes causes humanitaires ou pour répondre aux malheurs familiaux de personnes proches.

La transmission de la vie est un don de Dieu. Il est admirable. Mais nous ne sommes pas seulement des maillons dans la chaîne de la vie. Certaines personnes restent célibataires sans l'avoir voulu : leur vie peut être aimante. Certains couples restent stériles : leur vie peut être féconde. Mais cette fécondité viendra d'une souffrance surmontée. À l'entourage de faire attention à cette souffrance et à ne pas rouvrir par des paroles ou des actes maladroits, des blessures toujours ouvertes. ■

Quand l'enfant se fait attendre ?

Paroles de parents

Face à la détresse qui accompagne bien souvent ceux qui ne voient toujours pas venir cet enfant tant attendu, sommes-nous bien représentatifs pour témoigner de notre expérience ?

Car notre vie de ménage débute plutôt sous d'heureux auspices avec la naissance d'un premier enfant – une petite fille – qui fait notre bonheur de jeunes parents insouciant.

Puis, les années passent. Notre famille, que nous souhaitions nombreuse, ne s'agrandit pas. Que se passe-t-il ? L'inquiétude s'installe, entrecoupée d'agacement – « vous n'avez qu'un seul enfant ? » – ou de tristesse – « pourquoi n'ai je pas de petit frère comme mes amis ?... ».

On se met alors en quête d'explications et nous confions nos soucis – et pas seulement nos soucis – à la science, qui nous entraîne dans un épuisant marathon thérapeutique, hélas toujours sans lendemain après plus de dix ans. Et la répulsion aux traitements médicaux finit par prendre le pas sur le désir de l'enfant.

« Dans votre cas, la médecine peut vous proposer des techniques très modernes, plus adaptées et très fiables... ». Techniques...? modernes...? Où allons-nous...? Sommes-nous à la recherche d'un bien de consommation adapté à «notre cas»? Quel est le sens de notre mariage? de l'unité de personne et d'amour que nous formons en tant que mari et femme? de la dignité de la vie? ...

Et nous voilà partis dans un autre marathon, de réflexion celui-là.

« Laissez-vous guider par votre conscience ! » finit par nous dire un conseiller spirituel spécialiste de ces questions. Fort bien... and so what? comme disent nos amis anglais. Finalement, « ...la vie n'est pas un dû, mais un don... » : même si nous avons été tentés, nous renonçons à cette démarche. On arrête tout !..

On verra bien.

Vient alors le temps d'un demi-apaisement : « Mon Dieu, faites comme il vous plaira, mais, s'il vous plaît : si notre – petite – famille doit avoir à vos yeux une vocation particulière sur cette terre, merci de nous aider à la découvrir... ».

Peu de temps après cette décision, au hasard d'une réunion entre amis, le nom d'un praticien réputé nous est recommandé avec insistance ; bien que saturés par les conseils, quelque chose nous incite à suivre celui-là. Quelques mois plus tard, la clé naturelle de l'énigme est identifiée et notre fille serre dans ses bras son petit frère de treize ans son cadet.

L'histoire s'arrêtera là, et l'effectif familial aussi. Chacun pourra l'interpréter selon sa sensibilité. Pour notre part, dans cette traversée qui nous a conduit de l'inquiétude à la joie – en passant par l'incompréhension, le doute, la résignation et toujours l'attente – la prière n'était bien entendu pas absente. Dans les moments de détresse et de découragement, sans doute n'avons-nous pas été réceptifs aux nombreux signaux qui nous étaient certainement adressés. Mais comment ne pas reconnaître qu'après nous être finalement abandonnés à elle, c'est bien la volonté divine qui nous a indiqué la voie à suivre. Et qu'elle n'était pas du tout incompatible avec la science – bien comprise – des hommes. Ainsi le message de Jean-Paul II prend alors tout son sens : "La foi et la raison sont les deux ailes qui permettent à l'homme de s'envoler vers la vérité".

Puisse ce bonheur que nous avons eu d'être comblés, s'effacer avec discrétion et infini respect devant la souffrance de ceux qui vivent cette longue et douloureuse attente, pour laisser place à un simple message de grande espérance.

Rayon livres

- Michel et Marie MORNET, "Quand l'enfant se fait attendre" (Edition de l'Emmanuel)
- Elio SGRECCIA, "Manuel de bioéthique" (Mame Edifa)
- Brigitte FANNY COHEN, "Un bébé, mais pas à tout prix" (J.C.Lattès)
- Elisabeth BOURGEOIS, "La bioéthique pour tous" (Sarment)
- Cardinal DIONIGI TETAMANZI, Donner la vie, à quel prix ? Nouvelle bioéthique chrétienne, Ed. Salvator.

Textes et documents d'Église

- JEAN-PAUL II, Encyclique Evangelium Vitae, L'Évangile de la vie, Valeur et inviolabilité de la vie humaine, Ed. Cerf et Ed. Pierre Téqui. (consultable sur le site internet <http://www.vatican.va>)
- CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Donum vitae, Instruction sur le respect de la vie humaine naissante et la dignité de la procréation, Ed. Pierre Téqui. (consultable sur le site internet <http://www.vatican.va>)

A qui s'adresser ?

- Maison de Lazare
105, av du Général de Gaulle - 92130 Issy les Moulineaux
Tél : 01 46 45 01 45 - www.maisondelazare.com
- Communio Notre-Dame de l'Alliance
Aïn-Karim - 6, rue de l'Hôtel-Dieu - 35000 Rennes
Tél : 02 99 63 12 04 - www.cn-da.org
- Communauté de l'Emmanuel - Amour et Vérité
18 boulevard du Général Koenig - 92521 Neuilly Cedex
Tél : 01 47 45 96 40 - www.amouretverite.org

Pour les couples qui ont des difficultés pour avoir un enfant ou qui ont entrepris une démarche médicale.

- Petites Sœurs des Maternités catholiques
Trois maternités en France (Paris, Aix, Bourgoin-Jallieu), présence à Cambrai.
Renseignements : 262, route de Sérézin - BP 9 - Nivolas Vermelle - 38312 Bourgoin-Jallieu cedex - Tél. 04.74.27.95.33.
Site Internet : <http://maternites-catholiques.ccf.fr/> (adresses maternités, informations et textes sur la grossesse et la naissance).

Adoption

- Enfance et famille d'adoption : procure tous les renseignements concernant les démarches à suivre pour une adoption et oriente vers les œuvres d'adoption en fonction des demandes. 221, rue La Fayette, 75010 Paris.
Tél : 01 40 05 57 70. Permanence : lundi et jeudi.
Site internet : <http://www.adoptionefra.org>

Bioéthique

- ADV, Alliance pour les droits de la vie,
BP 10 267, 75424 Paris Cedex 09. www.adv.org

Sites Internet

- <http://www.genethique.org> : toute l'actualité de la vie et de la bioéthique
- <http://www.cfjd.org> : CFJD, Centre Français pour la Justice et les Droits fondamentaux de la personne humaine

Que penser des méthodes de procréation artificielles ?

Le développement des techniques médicales permet aujourd'hui de proposer aux couples qui éprouvent des difficultés à concevoir un enfant une « Assistance Médicale à la Procréation » d'une manière autre que par l'union sexuelle de l'homme et de la femme. Elles sont plus connues sous les sigles A.M.P. ou P.M.A. Les deux techniques les plus connues sont la fécondation d'un ovule en éprouvette (FIVETE : fécondation in vitro et transfert de l'embryon) et l'insémination artificielle moyennant transfert, dans les organes génitaux de la femme du sperme précédemment recueilli.

Ces techniques nécessitent le don d'ovules ou de spermatozoïdes obtenus soit par prélèvement ou par masturbation pour le sperme. Quand le « donneur » provient du père (ou de la mère pour les FIVETE), on parle de PMA homologue et quand « le donneur » est une autre personne que le père ou la mère, on parle de PMA hétérologue.

Dans le cas des PMA hétérologues, bon nombre de couples, de psychologues, de médecins jugent que l'intervention d'un donneur extérieur lèse gravement l'unité du couple et la dignité de l'enfant dont la filiation sera complexe. Pour l'Eglise catholique, la FIVETE hétérologue introduit une rupture grave entre le parent biologique et la parentalité relationnelle. Elle est contraire à l'unité du mariage, à la dignité des époux, à la vocation propre des parents et surtout au droit de l'enfant à être conçu et mis au monde par ses parents dans le mariage. L'enfant a le droit de connaître la vérité sur son origine.

Le cas des PMA homologues, comme d'ailleurs celui des PMA hétérologues, posent deux problèmes éthiques :

1. Les embryons surnuméraires dont la destinée peut emprunter plusieurs chemins : soit ils sont détruits avant l'implantation lorsqu'ils présentent des anomalies. Soit ils sont congelés avec trois destinations possibles : l'adoption, la destruction par décongélation ou la mise à disposition de la recherche scientifique. Peut-on raisonnablement donner la vie en détruisant d'autres vies ? L'Eglise catholique considère immoral le fait d'exploiter ainsi des embryons qui sont des êtres humains et des sujets de droit.

2. La fécondation se passe en dehors de l'acte sexuel et en dehors du corps de la femme. La vie, au lieu d'être le fruit de l'amour qui s'exprime dans l'union sexuelle, devient le fait d'un acte technique. La vie perd son enracinement premier dans l'amour. La procréation est séparée artificiellement de l'union des conjoints.

Pour les techniques d'insémination artificielle homologues, l'Eglise catholique n'a pas tout à fait le même jugement éthique. Elle peut être admise dans le cas où le moyen technique ne se substitue pas à l'union conjugale. Si le sperme est récolté après un acte sexuel complet, l'Eglise y est favorable. Ce qui est important à la fois pour les parents et l'enfant, c'est que les techniques soient mis au service de l'amour humain et ne s'y substituent pas.

Éduquer : un exercice difficile ?

- > Nos enfants sont-ils trop gâtés ?
- > Comment les aider à devenir des adultes heureux ?



Dans un monde complexe où les repères vacillent, il n'est pas toujours facile d'être parents. Du berceau à la crise d'adolescence, leur mission ressemble parfois à un parcours semé d'embûches... Heureusement, pour donner le meilleur à leurs enfants et garder confiance en eux, les parents peuvent fixer le cap sur quelques grands principes, simples et profondément éducatifs. Alors, parents, n'ayez pas peur !

Bien manifester votre amour à vos enfants

Pour grandir et être heureux, l'enfant a d'abord besoin... d'amour. On sait aujourd'hui combien le bébé se nourrit de regards, de paroles et de caresses tout autant que de lait. En le berçant et en le câlinant, les parents créent avec lui le lien fondamental, fait de tendresse et de confiance, qui lui permettra de s'ouvrir aux autres et de progresser. Et ce lien sera entretenu et renforcé avec les moyens adaptés à chaque âge. Écouter son enfant, répondre à ses questions, lui raconter des histoires, s'intéresser à sa vie à l'école, jouer avec lui, sont des façons simples de lui témoigner de l'amour, beaucoup plus importantes que de lui offrir tout ce qu'il veut ! Des compliments, des mots d'encouragement l'aideront aussi beaucoup. Plus il grandit, plus la parole doit avoir de place. « *J'essaie de prendre un temps par semaine, seule avec chacun pour écouter et discuter tranquillement* » explique Martine, mère de trois grands enfants. Cette ouverture reste essentielle avec l'adolescent, qui a toujours besoin de se sentir aimé, mais a tendance à faire croire le contraire en s'isolant ou en provoquant.

Un écueil à éviter : ne pas se servir de son enfant ou de son ado pour combler ses propres besoins affectifs sous prétexte de montrer de l'amour. >

Exercer votre autorité

L'amour n'empêche pas l'exercice de l'autorité, au contraire : l'enfant a besoin d'autorité pour se construire. Tout petit, les interdits et les règles l'aident à canaliser son énergie et à franchir des étapes importantes : les séparations, l'apprentissage des rythmes, la découverte de la vie en groupe... À partir de deux ans, les parents doivent absolument dire « non », mettre des limites et appliquer des sanctions pour que l'enfant apprenne à maîtriser ses pulsions et ne devienne pas un tyran. Il faut accepter quelques conflits (face aux caprices) et, là encore, ne pas être trop affectif (« il va m'en vouloir », « nous allons le traumatiser »).

« Je cherche à exercer une autorité ferme mais sans violence » dit Vanessa, mère de deux garçons de 11 et 13 ans : mieux

vaut, pour cela, définir calmement des règles de vie et appliquer des sanctions adaptées qu'utiliser les cris ou des punitions corporelles, toujours humiliantes. L'autorité parentale devient ainsi éducative : son but est uniquement de permettre à l'enfant de devenir adulte en intégrant ses propres limites et en exerçant de mieux en mieux sa responsabilité.

Père et mère, vous appuyer l'un sur l'autre

Dans un contexte social de plus en plus complexe (multiréférentiel, omniprésence du corps, zapping et immédiateté, éphémérisation des relations..., etc.), mieux vaut, pour les parents s'appuyer l'un sur l'autre. Aujourd'hui, ils partagent de plus en plus les tâches ménagères et éducatives ce qui évite à la mère de tout assumer. Cependant le père et la mère jouent des rôles différents

dans la formation de la personnalité de l'enfant « *L'un n'est pas l'autre*, explique le psychanalyste Tony Anatrella. *La mère met au monde et maternelle l'enfant alors que le père lui permet de se séparer de sa mère et de trouver son autonomie* ». Pour construire leur personnalité, l'enfant et l'adolescent ont besoin des deux facettes de cet amour : une tendresse maternelle qui protège, et un amour paternel vigoureux qui responsabilise, qui encourage à aller de l'avant pour se tourner vers la vie adulte. Selon Jean-Marie Petitclerc, prêtre et éducateur : « *le rôle du père, c'est de conjuguer amour et loi, de pouvoir dire "non", car un enfant se construit grâce à des repères et pas uniquement dans la satisfaction immédiate de ses désirs* ». Ce rôle masculin est d'autant plus important, semble-t-il, à l'adolescence.

L'enfant a besoin d'autorité pour se construire.

« *Etant plus présente à la maison, mes adolescents s'adressent à moi pour demander des autorisations*, raconte Marie-Pierre. *Je le fais en m'appuyant sur l'autorité de mon mari, en fonction de ce que nous avons décidé ensemble et cela me soutient beaucoup* ». L'intérêt du père pour le travail et les activités extérieures est également très important : « *Quand mon fils est arrivé en quatrième, j'ai dû arrêter de m'occuper de son travail scolaire*, témoigne Martine, *car plus je le faisais, plus il baissait. J'ai passé le relais à son père, et les résultats ont commencé à remonter...* »

Ne pas vouloir prendre tout en charge seul (parfois sans s'en rendre compte), mais s'appuyer l'un sur l'autre et laisser faire son conjoint peut donc s'avérer très éducatif.

Et si l'on n'est pas d'accord ? Il est très bénéfique de discuter pour s'accorder sur les grandes lignes de l'éducation. Mais les différences de sensibilité peuvent aussi être très

Au nom de la loi

Les parents sont tenus par la loi française d'exercer leur autorité sur leurs enfants. L'autorité parentale est définie comme : « L'ensemble des droits et des devoirs des parents à l'égard de leur enfants mineurs dans le but de les élever et de les protéger physiquement et moralement ». La loi du 4 mars 2002 a confié cette autorité conjointement au père et à la mère. En cas de difficulté éducative, les parents peuvent donc s'appuyer sur la loi. « *Notre fils a mieux accepté les limites que nous mettions à ses sorties quand nous lui avons expliqué que la loi nous le demandait* » disent des parents.

riches pour les enfants. Si le père et la mère sont séparés, chacun devra veiller à ne pas détruire chez l'enfant l'image de l'autre (par des critiques ou des jugements), et continuer si possible à s'appuyer sur lui.

Transmettre votre foi, vos valeurs

En tant que personne humaine, l'enfant est aussi porteur d'une quête spirituelle et religieuse que les parents peuvent éveiller et éduquer. « *Pour moi le baptême est sûrement le plus beau cadeau que l'on puisse faire à son enfant, puisque ainsi nous permettons que la vie divine circule en lui* » exprime un jeune père (1). Dans l'Église catholique, l'éveil à la foi et le catéchisme proposés dans la suite du baptême ne vont pas imposer mais proposer un chemin, une expérience religieuse, dans le respect de la liberté profonde. Cette proposition répond aussi aux besoins de sens de l'enfant : elle l'aide à trouver des réponses sur le sens de sa vie, à former sa conscience, à se situer dans la société des hommes. À l'adolescence, la participation à des activités caritatives, à des mouvements de jeunesse, peut faire mûrir le sens de l'autre, le désir de s'engager et de devenir adulte.

Les parents cependant, restent les premiers éducateurs pour transmettre les valeurs spirituelles, morales et humaines, par leurs paroles et surtout leur façon de vivre. Le sens de l'accueil, le goût du travail bien fait, l'attention aux autres... là encore, l'enfant reçoit plus par imprégnation que par imposition. L'abbé Pierre, défenseur des sans-abri et fondateur des pèlerins d'Emmaüs, raconte comment lorsqu'il était enfant, son père l'emmenait chaque dimanche, à Lyon, raser et épouiller les pauvres. ■

> Les qualités d'un bon éducateur

> **La maîtrise de soi.** En évitant de s'emporter ou d'être violent, le parent n'écrase pas mais aide l'enfant à maîtriser sa propre violence et ses désirs. Ce qui n'empêche pas d'être ferme et de dire son mécontentement.

> **La cohérence.** L'exemple est essentiel, ce qui ne veut pas dire que les parents doivent être parfaits. Ne pas négliger un jour ce qu'on a exigé la veille aide aussi les enfants à obéir.

> **L'humilité.** Les erreurs, inévitables, ne sont jamais irréparables si on les reconnaît sans se décourager. On peut demander conseil pour se faire aider, partager avec d'autres parents, se tourner vers Dieu, source de toute paternité et de tout amour, et demander pardon.

> **La patience.** Elle permet d'attendre dans la confiance que ce qui a été déposé par l'éducation familiale germe chez le jeune.

(1) "L'enfant capable de Dieu", R-M de Casabianca, Ed. Fayard, 1988

un exercice difficile ?

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Comment être de bons parents ?”

« Comment être de bons parents ? » La Bible a-t-elle quelque chose à nous dire sur cette question ? La manière de vivre a tellement changé depuis trois mille ans ! Je n'y étais pas mais c'est sans doute vrai. Pourtant, je trouve dans l'Écriture quelques idées, qui ne manquent pas d'intérêt. Et d'abord, la notion même de « parents », au pluriel. On dit que les sociétés d'autrefois étaient dominées, soit par l'homme, soit par la femme. Depuis Adam et Ève, l'Écriture, elle, nous parle de couples. Même Jésus, bien que Joseph ne soit pas son père biologique, a eu un père et une mère.

Père et mère méritent la même estime de la part de leurs enfants. Dans les dix commandements (Exode 20, 12), tels qu'ils étaient résumés autrefois, il était dit :

Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement.

Saint Paul remarque que ce commandement a un trait particulier : il est assorti d'une promesse, la longue vie. Il est donc particulièrement important.

Les devoirs ne sont pas à sens unique. Les enfants ont des devoirs envers leurs parents, surtout quand ils sont âgés, dit l'Écriture. Quand le père n'a plus toute sa raison et que la mère est devenue vieille. Mais les devoirs sont réciproques. Nous lisons dans l'épître de saint Paul aux Colossiens (3, 20-21) :

**Enfant, obéissez en tout à vos parents :
c'est cela qui est beau dans le Seigneur.
Parents, n'exaspérez pas vos enfants,
de peur qu'ils ne se découragent.**

Presque toujours, quand l'Écriture évoque un des deux parents, elle mentionne l'autre (Proverbes 23, 22) :

**Écoute, mon fils, l'instruction de ton père,
ne méprise pas l'enseignement de ta mère.**

La Bible n'est pas féministe. Elle n'est pas machiste non plus. L'éducation des enfants est œuvre commune. Revenons à Jésus : saint Luc dit qu'Il « leur » était soumis. Autrement dit : à Marie et à Joseph.

Certes, l'éducation n'était pas pensée tout-à-fait comme aujourd'hui et la baguette y tenait une place que seuls, dans nos pays, quelques collègues anglais lui ont conservée encore récemment. Mais, en laissant de côté le caractère physique de la pédagogie, n'y a-t-il pas quelque vérité dans l'observation du sage d'Israël (Éclésiastique 30, 9) ?

La responsabilité principale des parents n'est donc pas tellement de donner le jour à leurs enfants que d'assurer leur éducation. Cela suppose bien plus de temps et de patience. D'autant plus que le succès n'est jamais assuré. Le couple primitif a eu d'abord, comme enfants, Caïn et Abel : Caïn est devenu l'assassin de son frère. Ils avaient pourtant reçu la même « éducation » !

L'Écriture nous montre de mauvais pères, qui sacrifient leurs enfants à leurs ambitions ; et des mères intrigantes qui feraient n'importe quoi pour que leur rejeton réussisse. Mais Juifs comme Chrétiens savent que Dieu peut être appelé « Père ». Ce nom masculin n'empêche pas que Dieu ait des entrailles de mère. C'est ce qu'exprime, en hébreu, la langue de la Bible, le mot de « miséricorde ». Il aime tous ses enfants : « Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Matthieu 5, 25).

Quand Jésus nous apprend à prier, il nous invite à dire : « Notre Père qui es aux cieux » pour que nous ne ramenions pas la paternité divine à notre propre mesure. Lui-même appelle son Père, très familièrement, « Abba », « papa ». Nous-mêmes, nous pouvons prier ainsi parce que nous avons reçu l'Esprit du Christ.

C'est dire combien le nom de « père » est central dans la foi chrétienne et quelle estime nous devons avoir pour la paternité/maternité humaine qui en est un reflet.

À l'égard de leurs enfants, les parents doivent prendre le risque de la liberté, tout en leur donnant la maximum de chances. Ce risque peut être douloureux : le père du prodigue s'est vu abandonner par un fils qui n'avait d'yeux que pour son argent (Luc 15). Même Marie et Joseph n'ont pas compris pourquoi, à douze ans, leur fils Jésus était resté au Temple de Jérusalem, sans les prévenir : tout saints qu'ils étaient, ils étaient en retard sur leur enfant. C'est encourageant ! ■

Éduquer : un exercice difficile ?

Parents-enfants : les grandes étapes

0-18 mois

L'enfant vit en fusion avec sa mère (dont il se sépare par étapes, sevrage, séparation...). Les parents nouent un lien d'amour et de confiance.

18 mois-3 ans

Période du « non ». L'enfant se découvre en s'opposant et en explorant. Les limites et les interdits sont nécessaires pour le sécuriser et l'aider à maîtriser ses pulsions et accepter les frustrations.

4-6 ans

Période du « complexe d'Œdipe », le père et la mère aident l'enfant à accepter son sexe, étape très importante pour sa future vie affective. (voir l'encadré sur l'inceste)

6-11 ans

Période de latence ; l'enfant ne vit pas de bouleversement affectif. Il développe son intelligence (école), et ses relations aux autres (camarades). Les parents l'encouragent et le sécurisent par un cadre de vie aimant et structurant.

A partir de 11-13 ans

Puberté, c'est le début de l'adolescence...L'enfant entame une longue mutation qui va le conduire à l'âge adulte. L'autorité parentale reste essentielle mais doit beaucoup utiliser le dialogue. Les conflits sont souvent bénéfiques. L'apport d'autres éducateurs (enseignants, aumôniers, entraîneurs sportifs...) peut être précieux.

17-25 ans

Le grand adolescent accède progressivement à l'autonomie. Les parents doivent apprendre à se retirer. Une nouvelle relation se met en place, d'adulte à adulte.

Des questions à se poser pour avancer

- > Ai-je l'occasion de prendre du temps, seul(e), avec chacun de mes enfants ?
- > Est-ce que j'occupe bien ma place de mère, ou de père ? Est-ce que je laisse sa place à mon conjoint ? Est-ce que je lui fais confiance ?
- > Dans l'exercice de l'autorité, qu'est-ce qui est difficile pour moi ? Suis-je plutôt autoritaire (vouloir tout imposer) ? Laxiste ? Ai-je du mal à dire non ? Ai-je peur des conflits ?
- > Puis-je parler de l'éducation des enfants avec mon conjoint ?

L'interdit de l'inceste

Pour se construire affectivement et devenir un adulte équilibré, l'enfant doit absolument accepter son identité sexuelle et se séparer de ses parents. Le tabou universel de l'inceste, qui interdit d'avoir des relations sexuelles avec ses parents (et aussi ses frères et sœurs), est un des fondements de cette construction. Les parents doivent aider l'enfant à intégrer cet interdit par leur comportement et leurs paroles. Le meilleur moment se situe entre 4 et 7 ans, quand l'enfant réalise la différence des sexes. Il a alors tendance à être attiré par le parent du sexe opposé (c'est le « complexe d'Œdipe ») : le petit garçon dit, par exemple, qu'il veut se marier avec sa maman. La petite fille recherche les câlins de son père, et est agressive avec sa mère dont elle cherche à prendre la place. La mère doit alors dire très clairement à son garçon qu'elle ne peut pas se marier avec lui, puisqu'elle l'est déjà avec son père, mais qu'il pourra, plus tard, aimer une autre femme (et le père fait de même avec sa fille). Garçon ou fille, l'enfant intègre l'interdit : il ne cherche plus à rivaliser avec le parent du même sexe, mais veut lui ressembler. Il devient heureux de grandir dans son identité sexuelle. Les parents doivent aussi éviter d'avoir des comportements ambigus : se promener nus devant lui, l'embrasser sur la bouche, dormir avec lui dans le même lit, et à plus forte raison avoir devant lui des relations sexuelles ou des attitudes provocantes. On a remarqué que le « complexe d'Œdipe » avait tendance à se réveiller à l'adolescence, à travers l'agressivité des filles pour leur mère et des fils pour leur père. En redisant leur amour conjugal et en gardant leurs distances, les parents aident leurs adolescents à achever leur maturation affective. ■

Rayon livres

- PAUL LEMOINE, "Transmettre l'amour.", Ed. Nouvelle Cité.
- ASHA PHILIPS, "Oser dire non", Ed. Marabout.
- YANNICK BONNET, "Les neuf fondamentaux de l'éducation", Ed. Presses de la Renaissance.
- Ross CAMPBELL, "Comment vraiment aimer votre enfant", "L'adolescent au fil de l'amour", "Les enfants en colère", "Aimer et agir" (Orion)
- Gary CHAPMANN & Ross CAMPBELL, "Parents d'enfants adultes", "Langages d'amour" (Farell)
- Vincent LAUPIE, "Autorité et dialogue" (Le Laurier)
- Ludovic LECURU "On demande des parents", (Le Sarment -Fayard)
- James B.STENSON, "Le rôle décisif du père" (Le Laurier)
- Jean-Marie PETITCLERC, "Spiritualité de l'Education" (Editions Jean-Bosco)
- X. POMMEREAU, "Quand l'adolescent va mal, Ed. JC Lattès.
- P. OSWALD, "Debout les pères", Le Sarment.

Documents d'Eglise

- JEAN-PAUL II, Les taches de la famille chrétienne, exhortation apostolique Familiaris consortio
- JEAN-PAUL II, Lettre aux familles.

S'entraider, se former

- Chantiers-éducation : groupes de parents proposés par les Associations familiales catholiques (AFC), dans chaque département.
- Confédération nationale des Associations familiales catholiques - 28, place Saint-Georges 75009 Paris. Tél. : 01 48 78 81 61- www.afc-france.org
- L'École des parents : association aconfessionnelle proposant dans chaque département des conférences, des consultations, des services d'écoute téléphoniques pour les parents ou les jeunes.
- Fédération nationale des Ecoles de parents et des éducateurs - 180 bis rue de Grenelle, 75007 Paris. Tel. 01 47 53 62 70 - www.ecoledesparents.org

Famille = bonheur ?



- > Le bonheur familial est-il une question de chance ?
- > Comment gérer les conflits ?
- > Peut-on être heureux malgré les épreuves ?

T

outes les enquêtes le confirment : la famille est, pour une majorité d'entre nous, le premier motif de bonheur.

Famille est synonyme d'amour, de joie et de solidarité... Force est pourtant de constater que ce bonheur tant désiré ne va pas de soi. Mais avant d'évoquer les moyens qui peuvent aider à la réussite familiale, sans doute faut-il se demander d'où vient ce bonheur et ce qu'il est vraiment...

Au cœur de la famille, il y a l'amour d'un couple

C'est pour vivre cet amour qu'un homme et une femme s'engagent ensemble et fondent une famille. On oublie parfois cette réalité toute simple lorsque les enfants arrivent et que les années passent. Car cet amour conjugal est la source du bonheur vécu et partagé entre tous les membres de la famille. Les enfants sentent très jeunes, même confusément, qu'ils sont les fruits de cet amour et sont sécurisés et heureux de la tendresse que se manifestent leurs parents : « *J'aime quand tu embrasses maman* », dit une petite fille de 7 ans à son père. On connaît par ailleurs leur angoisse lorsque la mésentente ou la séparation arrivent.

Pourtant les couples ont souvent tendance à négliger les gestes de tendresse entre eux, absorbés par le rythme de la vie quotidienne, le travail, les engagements, ou débordés même par les soins à donner aux enfants. « *Prenez du temps pour entretenir votre amour, et n'ayez pas peur de laisser parfois la famille pour cela !* » ne cessent de répéter les conseillers.



« Sans amour, la famille ne peut vivre, grandir et se perfectionner en tant que communauté de personnes »

Jean-Paul II, "les tâches de la famille chrétienne", § 18

Anniversaires de mariage, soirées en amoureux, activités communes... Peu importent les moyens, mais si l'amour du couple est visible, il va rejaillir sur toute la famille et donner à la vie quotidienne une note de joie et de confiance. Un bon préalable au bonheur !

Dans ses choix, la famille doit rechercher... l'amour.

Que cherchons-nous en effet lorsque nous fondons une famille ? Le confort matériel et affectif ? La réussite scolaire et sociale de tous ? Une protection contre l'adversité ? Même si ces éléments peuvent contribuer au bien-être, ils sont cependant secondaires, car la famille est d'abord une petite communauté où l'on cultive l'amour et où l'on cherche à en vivre, entre soi et avec l'entourage ; là, réside le secret des familles heureuses ! « Dans notre famille, vivons juste ensemble, aimons notre prochain, apportons-nous la paix, la joie, la force de notre présence » disait Mère Teresa de Calcutta.

Marie-Claire et Christian ont quatre enfants et une modeste maison dans une petite ville de la banlieue lyonnaise. Dans la salle à manger, une très grande table est toujours prête à accueillir les amis des enfants, un voisin qui passe, un collègue cheminot, une

jeune mère célibataire envoyée par une association... « Nous avons préféré nous priver de certaines choses pour pouvoir accueillir beaucoup et donner de la joie » explique Marie-Claire. L'amour, à travers la simplicité, l'accueil et la solidarité est ici placé avant la réussite matérielle, et le bonheur est au rendez-vous !

La famille peut aussi grandir à travers des souffrances et des difficultés

Deuils, maladies, chômage, échecs, difficultés d'un enfant... sont des situations dans lesquelles on peut toujours consoler celui qui souffre, se soutenir les uns les autres,

faire grandir l'unité, ou aider ceux qui vivent la même épreuve. Là encore, le fait de rechercher l'amour est essentiel. « La maladie de notre mère nous a beaucoup rapproché,

témoigne Isabelle, dernière enfant d'une famille nombreuse. Sa mort fut un grand temps de réconciliation entre frères et soeurs...

» Cécile et Raphaël ont vécu douloureusement la crise d'adolescence de leur aîné, « mais nous avons appris à mieux l'aimer, reconnaissent-ils, et aujourd'hui, nous pouvons aider d'autres parents ». Le roi Baudouin de Belgique, lui, avait été confronté avec son

épouse Fabiola à l'épreuve de la stérilité : « Nous nous sommes interrogés sur le sens de cette souffrance, avait-il déclaré. Peu à peu nous avons compris que notre cœur était plus libre pour aimer tous les enfants, absolument tous les enfants ». En continuant à aimer et à espérer, beaucoup arrivent ainsi à adoucir et à donner un sens positif à leurs épreuves. Leur amour fait grandir les liens qui les unissent ; le bonheur familial n'est plus seulement une question de chance, mais une disposition du cœur. « Etre heureux, c'est faire des heureux » disait Raoul Follereau, fondateur du mouvement d'aide aux lépreux.

La famille n'est pas un but en soi, même si elle est très importante

Elle est en effet appelée à évoluer sans cesse, en permettant aux enfants de vivre, de grandir, de se former et de la quitter un jour. « La famille est d'abord un chemin, une « rampe de lancement » rappelait Mgr Vingt-Trois, alors Archevêque de Tours. « Elle est destinée à permettre à ses membres de grandir, de progresser, d'accueillir les appels de Dieu dans leur vie et d'y répondre. Chaque famille a donc, par définition une vocation extérieure à elle-même ». Pour les parents, cette réalité n'est pas toujours facile à accueillir : il leur faut certes construire une cellule accueillante et aimante, mais accepter de la voir se transformer lorsque les enfants grandissent, puis les quittent... Ils doivent alors renoncer à emprisonner le bonheur familial dans des schémas répétitifs, ne pas empêcher leurs proches de fonder leur propre famille, ne pas vivre dans la nostalgie du passé, et pour cela, rester ouverts sur le monde. « La famille n'est-elle pas la cellule de base de la société ? N'est-elle pas également, pour les chrétiens, comme une "petite église" au sein l'Eglise universelle ? » (cf. Lumen Gentium 11). Si notre bonheur passe par la famille, celle-ci est encore plus grande que notre bonheur. ■

> La famille en sondages

Quand on demande à des Français de dire quelles sont les choses qui les rendent personnellement le plus heureux aujourd'hui, **52%** mettent en tête «une famille unie», puis «les enfants» (**48%**), suivie par «une bonne santé» (**47%**) et «l'amour» (**35%**).

(Etude réalisée en 2004 pour Pèlerin Magazine)

Quand on leur demande d'associer deux mots à leur famille, **l'amour** est le terme qui revient le plus souvent (76% des réponses), devant **la joie** (48%) et **la solidarité** (47%).

(Sondage Ipsos, Mai 1999)

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Etre heureux en famille”

Une prière de l'Ancien Testament demandait à Dieu : « Seigneur, qui nous fera voir le bonheur ? » et saint Augustin qui n'était pas franchement un auteur comique disait que même l'homme qui va se pendre ne cherche qu'une chose : le bonheur.

À ce que disent les gens, d'où peut venir ce bonheur tant désiré ? Les enquêtes répondent : en priorité, de la famille. Quelles que soient les générations interrogées et en sachant que la définition de la famille chez les personnes interrogées est plus que souple !

Les images de familles « heureuses » ne manquent pas dans les publicités, dès qu'il est question de la maison ou de la nourriture. Mais ces images ont souvent quelque chose de convenu et de mièvre. Le cinéma et, avant lui, le théâtre et la littérature nous content plutôt des histoires de familles malheureuses, voire carrément maudites. Peut-être ces histoires tragiques jouent-elles, finalement, un rôle positif : « Ma famille n'est peut-être pas parfaite mais elle pourrait être pire ».

Inversement, il faut reconnaître que le plus grand malheur, pour la plupart de nos semblables, c'est l'échec de leur vie familiale. Que ce soit au sein du couple ou - peut-être plus difficile encore à accepter - entre parents et enfants. Certains deuils se font ressentir durant toute une vie mais les ruptures, les brouilles, les abandons sont encore plus insupportables.

À la séparation, il faut trouver un coupable. Le plus souvent, c'est l'autre et le sentiment d'avoir été trahi peut se transformer en haine ou en cynisme. Parfois, la victime s'accuse elle-même et s'enferme dans un remords stérile. Pour être édifié sur ce sujet, il suffit d'aller visiter des personnes âgées dans des maisons de retraite : que de reproches et de remords !

De tout cela, il ressort que la condition principale pour le bonheur d'une famille, c'est la confiance. C'est la raison pour laquelle la famille reste la « valeur » n° 1. J'attends de la société certaines garanties : la liberté, la sécurité, les soins si je suis malade, la retraite quand l'âge viendra. Mais la société me laissera seul en cas de coup dur. Les amis sont précieux mais combien d'amitiés résistent à l'usure du temps et aux contre-temps de la vie ? Le refuge reste la famille.

Que chaque famille cherche donc à vivre avec bonheur l'instant présent. Chacune a son style et une certaine dose d'humour est

indispensable. Si tous les membres du groupe prenaient au tragique les inévitables incidents du quotidien, le climat deviendrait vite irrespirable.

Mais le plus important est de construire la confiance. Il faut exclure le mépris et le mensonge. Chacun doit pouvoir faire confiance aux autres mais aussi vérifier que les autres ont confiance en lui. Cela vaut aussi bien entre conjoints, entre parents et enfants, entre frères et sœurs. Les grands parents, quand ils existent, obtiennent facilement la confiance de leurs petits enfants parce qu'ils sont plus indulgents pour eux qu'ils ne l'ont été pour leurs propres enfants. Cela est bénéfique mais ne remplace pas la relation naturelle immédiate : celle des parents et des enfants.

Parler de confiance, c'est nécessairement parler de pardon. Nous ne méritons pas toujours que les autres nous fassent confiance : nous avons cherché notre propre intérêt et, pour cela, nous en avons pris à notre aise avec la justice et la vérité ; nous n'avons pas assumé nos responsabilités ; nous avons refusé d'entendre parce que nous ne voulions pas être dérangés dans nos occupations ou nos manières de penser... La confiance doit être sans cesse reconstruite.

Le chrétien sait cela depuis l'enfance. Toute l'histoire des rapports entre Dieu et les hommes est une histoire de confiance et de pardon. Le péché est de se fier davantage à soi-même qu'à Dieu. Mais Dieu, de nouveau, fait confiance à l'homme : il pardonne. Il renoue l'alliance. Il relance l'histoire de la relation. Jésus nous demande de faire de même entre nous. « Combien de fois dois-je pardonner ? Jusqu'à 7 fois ? », demande saint Pierre à Jésus. Jésus répond : « Jusqu'à 70 fois 7 fois ». S'il y a un lieu où cette parole de Jésus peut s'appliquer à la lettre, c'est bien la famille : pardons répétés et, cependant, jamais automatiques.

Dernière remarque : il ne faut pas vouloir être seul à mériter la confiance. Il faut reconnaître ses limites et savoir passer le relais. Ce principe s'applique bien à la famille : tous ses membres doivent pouvoir se faire confiance les uns aux autres mais la famille dans son ensemble doit aussi savoir s'ouvrir sur l'extérieur. La famille qui s'enfermerait sur elle-même se déchirera quand, un jour ou l'autre, l'un de ses membres voudra respirer un air différent. ■

Famille = bonheur ?

Leur bonheur en famille

Mère Teresa de Calcutta

Nous formions une famille heureuse et très unie. Cette union s'est encore resserrée à la mort de mon père. Nous vivions les uns pour les autres, et chacun ne songeait qu'à faire plaisir aux autres. Beaucoup de pauvres de Skopje et des environs connaissaient notre porte. Jamais personne ne la repassait les mains vides. Chaque jour, nous avions quelqu'un à table pour le repas. Les premières fois, je demandais à ma mère : « Qui est-ce ? » Elle me répondait : « Certains sont des parents, les autres sont de toute façon nos amis ».

Guy Gilbert, "curé des loubards"

Ma vocation, je la dois, je crois, au fait d'avoir été formidablement aimé par mes parents. Et puis, pas un seul malade, pas un drame dans le quartier, sans qu'ils soient toujours présents, attentifs, prêts à aider.

On était pauvres, on était quinze frères et sœurs : mais on possédait la plus grande richesse possible : on était tous également aimés. Leur amour m'a donné le désir d'aimer. Dieu a dû greffer là-dessus cette envie folle de lui offrir ma vie.

(Extrait de La rue est mon royaume, Ed. Stock)

Rayon livres

- PAUL LEMOINE, "Transmettre l'amour", Ed. Nouvelle Cité.
- ASHA PHILIPS, "Oser dire non", Ed. Marabout.
- YANNICK BONNET, "Les neuf fondamentaux de l'éducation", Ed. Presses de la Renaissance.
- ROSS CAMPBELL, "Comment vraiment aimer votre enfant", "L'adolescent au fil de l'amour", "Les enfants en colère", "Aimer et agir" (Orion)
- Gary CHAPMANN & ROSS CAMPBELL, "Parents d'enfants adultes", "Langages d'amour" (Farel)
- Vincent LAUPIE, "Autorité et dialogue" (Le Laurier)
- Ludovic LECURU "On demande des parents", (Le Sarmant -Fayard)
- James B.STENSON, "Le rôle décisif du père" (Le Laurier)
- Jean-Marie PETITCLERC, "Spiritualité de l'Education" (Editions Jean-Bosco)
- THOMAS GORDON "Parents efficaces : une autre écoute de l'enfant", Ed. Marabout.
- DR DOMINIQUE MEGGLE, "Etre heureux en famille", Ed. Droguet et Ardent.
- JACQUES MARIN, "Aimer, c'est pardonner", Ed. des Béatitudes.
- CHRISTINE PONSARD, "La Foi en famille", Ed. des Béatitudes.

Associations familiales

- Union Nationale des Associations familiales (UNAF) : regroupe toutes les associations familiales par département, informations sur la politique familiale, adresses...
28 place Saint-Georges - 75009 Paris. - Tél. 01 49 95 36 00
www.unaf.fr
- CLER, Amour et famille : des propositions pour mieux communiquer en famille (formations à l'écoute, équipes et week-ends pour couples)
65 bd de Clichy - 75009 Paris - Tél. 01 48 74 87 60
www.cler.net
- Équipes Notre-Dame : mouvement de spiritualité conjugale présent dans toute la France (et le monde) ; équipes et entraide entre couples mariés.
49, rue de la glacière - 75013 Paris - Tél. 01 43 36 08 20
www.equipes-notre-dame.com
- Amour & Vérité : association fondée par la Communauté de l'Emmanuel ; week-ends, écoles pour couples et parents, maisons d'accueil, sessions d'été pour les familles à Paray-le-Monial (parents, enfants et adolescents)
BP 104 - 92203 Neuilly-sur-Seine. - Tél. 01 47 45 96 40
www.amouretverite.org
- Cana : retraites, sessions, week-ends et fraternités pour les couples, proposés par la Communauté du Chemin Neuf. Secrétariat Cana, Les Pothières - 1230 Chemin de la fontaine 69480 ANSE - Tél: 04 74 67 28 06 (sauf le mardi)
www.chemin-neuf.org/CANA

> Des moyens pour mieux s'aimer en famille

> Communiquer

Dans la vie agitée d'une famille, les incompréhensions font vite des étincelles... Il est donc essentiel de conserver des temps pour se parler de façon calme et détendue. Écouter l'autre, comprendre sa façon de s'exprimer, oser dire ses propres attentes, éviter les reproches sont des attitudes qui aident à tenir compte de l'autre et à se respecter. « Depuis que j'essaie vraiment d'écouter les enfants au retour de l'école, l'atmosphère est beaucoup moins tendue », raconte Anne, mère de 4 enfants.

> Vivre le pardon

Nos maladresses et nos manques d'amour provoquent bien des blessures. Le pardon donné et reçu va permettre, non d'oublier ou d'effacer l'offense, mais de restaurer une relation d'amour et de confiance. « Le pardon construit le couple et approfondit l'amour mutuel », assure le père Jacques Marin, auteur d'un livre sur ce sujet. La démarche est certes difficile. Pour donner un vrai pardon, il faut souvent laisser s'apaiser la colère, ne pas dire trop vite « Ce n'est rien », mais simplement : « Tu m'as blessé, mais je te pardonne ».

> Cultiver la joie, la bonne humeur

Nous avons tous l'immense pouvoir de rendre heureux nos proches... uniquement par notre bonne humeur. Certains caractères sont certes plus enjoués, cependant la joie peut aussi être cultivée par quelques bonnes habitudes : avoir un regard positif, faire des compliments, bien marquer les fêtes et les rites familiaux, goûter les petites joies de la vie, avoir de l'humour...

> Prier ensemble

En se mettant tous ensemble devant Dieu, les membres de la famille viennent puiser l'Amour à sa vraie source, et reconnaître ensemble qu'ils ne sont pas parfaits ! Cette prière peut être toute simple : un Notre Père, un Je vous Salue Marie, un temps de silence dans une église... Des signes peuvent aussi aider : la crèche de Noël, un crucifix, une bougie allumée, une belle photo, un petit oratoire... On peut ainsi confier à Dieu les joies et les préoccupations de la famille, prier pour les malades, les défunts, les parents éloignés et les événements du monde.

Parents seuls ou remariés, comment le vivre avec nos enfants ?

- > Comment mon enfant va-t-il supporter notre divorce ?
- > Comment lui parler de son père ou de sa mère ?
- > Pourra-t-il croire à l'amour quand il sera grand ?

L

Le sort des enfants est certainement un des grands soucis pour des parents lors d'un divorce. Qui va assurer la garde des enfants ? Comment faire en sorte qu'ils ne souffrent pas trop de la séparation ? La fréquence des visites à l'autre conjoint ? La question de l'éducation et des valeurs à transmettre ?



Le choix du divorce est l'affaire des adultes. L'avis ou même le bien des enfants n'est pas toujours pris en considération dans le choix lui-même pour la simple raison qu'il n'est pas évident qu'il soit dans leur intérêt. En général, les enfants, s'ils avaient le choix, préféreraient une famille où père et mère s'aiment. « *Pourquoi papa et maman, s'ils se sont disputés, ne se demandent-ils pas pardon ?* » demande Sandra à sa grand-mère. Malheureusement, ce n'est pas aussi simple et les couples sont parfois conduits à envisager la rupture. Perrine et Éric se sont mariés très jeunes et ont eu deux petites filles. Éric a acheté une maison à retaper. Seul à faire



Parents seuls ou remariés, comment le vivre

les travaux le week-end, il a commencé à boire mettant en péril l'équilibre conjugal. Perrine, lassée de voir son mari régulièrement ivre, a demandé le divorce. La vie commune était devenue trop difficile. Éric, blessé par cette rupture, s'est éloigné de sa petite famille et a sombré dans l'alcool et la drogue. Devenu RM1ste, sans travail, il n'a pas vu ses enfants depuis une dizaine d'années. Mais ses filles, aujourd'hui jeunes adolescentes, n'ont qu'une idée en tête : revoir leur papa et le sortir de sa maladie. Elles savent par leur maman ce qu'il vit, mais c'est toujours leur papa ! Elles souffrent de ne pas le voir et l'aiment toujours...

L'enfant a besoin de savoir que son père et sa mère se sont aimés.

L'amour des parents, un droit pour l'enfant

Le plus grand bonheur d'un enfant, c'est de voir son papa et sa maman s'aimer et de se sentir aimés par eux. Cet amour le sécurise, lui donne de l'assurance, lui procure un foyer chaleureux où il peut s'épanouir et grandir dans la confiance. Il est source de paix et de joie pour les enfants. C'est l'une des raisons qui pousse l'Eglise catholique à défendre l'indissolubilité du mariage qui garantit à l'enfant la stabilité d'un foyer. Encore faut-il que ce foyer soit chaleureux... Les disputes répétées, un climat de tension ne favorisent guère cet épanouissement de l'enfant... Mais ne serait-il pas judicieux que les adultes prennent un peu plus conscience des besoins élémentaires des enfants ?

Pourquoi ne pas leur accorder des « droits fondamentaux universels » qui garantissent, dans une certaine mesure, leur bonheur ?

Les enfants sont-ils condamnés à souffrir d'un divorce ?

Vivre avec des parents séparés est toujours un déchirement et une souffrance pour un enfant. Souffrance qu'il exprimera de multiples manières : « *Comment choisir entre l'amour de papa et de maman ?* » Mais l'enfant, qui a une grande capacité d'adaptation, peut s'en sortir positivement, surtout s'il se sent aimé. Un divorce aura des répercussions dans sa vie morale, psychique et spirituelle, sans que celles-ci le condamnent à reproduire la même chose ou à vivre malheureux. Les parents séparés prendront soin de ne pas s'enfermer dans le passé et d'avoir un regard positif sur leur ex-conjoint en évitant de le critiquer, de le salir ou de le ridiculiser. L'enfant a besoin de l'amour de son père et de sa mère mais aussi de savoir que son père et sa mère se sont aimés. Si l'un des deux aime encore son conjoint, ce témoignage sera précieux pour lui. Quand les parents n'ont plus aucun lien, le conjoint qui a la garde des enfants devra être vigilant à ce que l'enfant grandisse dans un environnement d'amour constitué d'hommes et de femmes qui pourront être pour lui des références et des modèles. Les grands-parents, sans se

substituer aux parents, peuvent jouer ici un rôle primordial pour la stabilité de l'enfant. Ce qui est essentiel, c'est la foi des parents et de l'entourage en un avenir possible et heureux. Un enfant a cette capacité étonnante de faire sortir ses parents de l'hiver, de la fatalité, du désespoir, de l'impossible...

Comment pourra-t-il aborder plus tard sa vie sentimentale et amoureuse ?

L'un des buts de l'éducation est de préparer l'enfant à devenir un adulte capable d'assumer, non seulement son avenir professionnel, mais aussi sa vocation d'homme et de femme, de père et de mère. « *Cela ne s'obtient pas sans une vraie formation à l'amour authentique et à l'usage correct de la sexualité* » fait remarquer Jean-Paul II dans "Les tâches de la familles chrétiennes".

En grandissant, l'enfant posera des questions pas toujours faciles à entendre : « *Comment je suis né ? Maman, est-ce que tu aimais papa ? Pourquoi papa est-il parti ? Je n'arrive pas aimer ton compagnon, ce n'est pas mon papa...* ». L'enfant attend des lumières sur le divorce et le mariage de ses parents qui seront essentielles pour son avenir homme ou de femme. Ceux-ci s'efforceront de lui répondre en vérité à toutes ces interrogations, cherchant en premier lieu, son bonheur.

Durant l'adolescence, il va chercher à donner un sens humain et si possible spirituel à la sexualité en s'appuyant sur celle de ses parents. Il va s'interroger sur ce qu'ont vécu son père et sa mère : « *Le mariage est-il possible puisque que mes parents n'ont pas réussi à vivre ensemble cet engagement ? Je peux moi aussi me tromper* ».

Olivier et Sandra ont été tous les deux des enfants de parents divorcés. Quand ils se sont déclarés leur amour, l'un et l'autre avaient la foi et désiraient se marier. Ils ne voulaient pas d'un amour qui ne dure pas. Mais ils étaient très angoissés et au fond il avait peur de reproduire l'échec de leurs parents. Il leur a fallu trois années pour réfléchir, se préparer et laisser Dieu guérir leurs blessures. Ils ont eu besoin de tout un accompagnement. Aujourd'hui, après plus de dix ans de mariage, ils sont heureux d'être ensemble.

Témoignages

Marc a quitté sa femme Laure pour aller vivre avec une autre femme dans un pays étranger. Ce fut un choc très douloureux pour Laure qui s'est retrouvée seule pour éduquer leurs trois enfants encore en bas âge. Elle a compris très vite que le choix de son mari serait irréversible, et longtemps, l'amertume l'a habitée. Elle s'est accrochée pour ses enfants. Elle a trouvé un travail, non sans difficulté, qui lui permette d'assumer cette nouvelle situation. Elle a veillé à garder un lien avec leur père et a développé tout un réseau de couples amis pour que les enfants ne souffrent pas trop de l'absence du père. Cette épreuve l'a conduite à redécouvrir plus profondément sa foi. Elle a pu pardonner à son mari. Ses deux premiers enfants, deux garçons, se sont mariés sans difficulté. Leur mère, à travers son témoignage de fidélité, a pu leur transmettre l'essentiel : croire en l'amour !

Lucie a souffert du départ de son papa qu'elle aimait beaucoup, alors qu'elle n'avait que sept ans. Elle avait une relation très privilégiée avec lui. Son père s'est remarié et elle a pu rester en contact avec lui. Lorsqu'elle a rencontré Adrien, elle doutait d'elle-même, sur sa capacité à s'engager dans le mariage. Grâce à la délicatesse de son fiancé, elle a pu prendre le temps de mûrir son amour. Et puis, un jour, le déclic ; elle s'est senti prête pour l'aventure du mariage.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Parents seuls ou remariés, comment le vivre avec nos enfants ?”

Dans la Bible, les parents ne sont pas seulement ceux qui leur transmettent la vie mais aussi, tout autant, ceux qui les éduquent. Le petit d'homme a cette particularité, entre autres, dans le monde animal, de naître particulièrement vulnérable. Même au point de vue matériel et physique, son éducation s'étend sur des années. Que dire alors des plans affectif, intellectuel et spirituel ?

Mettre au monde des enfants devrait donc comporter l'engagement de garantir à l'enfant un foyer propice à son développement. Quelle que soit la réussite professionnelle d'une personne parvenue à l'âge adulte, le déficit familial de l'enfance laisse des traces.

Ces constatations sont des évidences. Chacun les connaît. Cela n'empêche pas les séparations ou les divorces de proliférer. C'est encore une des contradictions de notre époque.

Cela étant, que faire ? D'abord, ne pas se faire d'illusions. Certains enfants sembleront prendre bien la séparation de leurs parents ou même en être soulagés, si la vie à la maison était devenue intenable. En réalité, l'enfant peut être triste au fond de lui-même. Il ne peut pas se confier à l'extérieur, car il ne veut pas que l'on pense du mal de ses parents.

Si l'enfant est très jeune et s'il ne voit pas du tout, pendant des années, le parent qui est parti, un jour viendra où il voudra connaître cet étranger ou cette étrangère. C'est un thème cinématographique fréquent. Mieux vaut que le parent auprès duquel l'enfant était resté ne lui ait pas trop mal parlé de celui qui est parti dix ans, quinze ans, vingt ans plus tôt. Même si celui qui est parti avait tous les torts, devenu grand, l'enfant voudra vérifier : or il est assez rare de rencontrer des monstres à l'état pur.

Beaucoup de divorces surviennent quand les enfants sont encore très jeunes : il ne faut pas croire que la trace s'effacera quand ils seront grands. Mais les « grands » ne sont pas mieux armés pour traverser cette épreuve. Adolescents, ils sont à la recherche de leur personnalité et, quitte à s'y heurter, ils ont besoin de pôles solides auxquels se référer. S'ils sont au moment de se marier eux-mêmes, ils vivront mal que leurs parents choisissent ce moment pour se séparer : leur union, qui avait duré si long-

temps, était-elle donc une pure façade ?

Aujourd'hui, l'extension du divorce et l'évolution des lois tend à dédramatiser la procédure et, en particulier, à faire en sorte que les enfants soient mieux respectés. Mais il y a une distance entre le discours et la réalité. Le partage des biens, les droits de visite, les pensions alimentaires sont l'occasion de bien des conflits.

Les enfants sont déjà victimes du divorce, en lui-même. Souhaitons qu'ils le soient le moins possible de ses conséquences.

La garde des enfants est attribuée le plus souvent à la mère. Celle-ci devra prendre garde à ne pas trop médire du père qui est parti mais aussi à trouver un juste équilibre dans la relation avec ses enfants : ne pas cacher sa peine mais ne pas en écraser les enfants. La peine d'une mère et celle d'enfants ne peut pas être la même. Les enfants ont le droit de vivre leur vie.

La position du père n'est pas simple. Quelles que soient les responsabilités de l'homme et de la femme dans la séparation, chacun doit aider l'autre dans l'éducation des enfants. Déjà quand les parents sont ensemble, ce n'est pas si simple et l'enfant sait très bien naviguer entre les deux. Si l'enfant vit chez sa mère et s'il ne voit son père que dans des temps de loisir, le père risque de céder à tous ses caprices, surtout s'il a beaucoup à se faire pardonner.

Si l'un des parents - voire les deux - « refait sa vie » avec quelqu'un d'autre, la situation de cet autre par rapport aux enfants n'est pas, non plus, très facile. Certes, il est normal qu'il cherche à se concilier les enfants. Mais il ne faut pas agir contre la vérité. Il faut que l'enfant comprenne qu'il n'a pas un nouveau papa ou une nouvelle maman.

Ce point est très important pour que l'enfant puisse croire en Dieu « le Père ». Même s'il n'est pas parfait, il est important que l'enfant sache que, sur terre, il a un père et un seul. Aux cieux, le Père est unique. Il est le Père de tous les hommes et il est même tellement parfait que son amour est aussi maternel que paternel. ■

Parents seuls ou remariés, comment le vivre avec nos enfants ?

L'amour des parents n'est pas le seul point d'équilibre

L'enfant n'est pas seulement « l'enfant de ses parents ». Il est d'abord un enfant de Dieu, créé, désiré et voulu par Lui. Son avenir n'est donc pas déterminé exclusivement par la vie de ses parents même si elle joue un rôle essentiel dans l'acquisition de sa personnalité. Dès son plus jeune âge, la vie spirituelle correspond à un besoin vital de son esprit. Avec l'aide de ses parents, ou d'autres adultes, il pourra ainsi s'appuyer sur cet amour infini de Dieu qui lui accordera des grâces spécifiques pour vivre cette épreuve et l'assumer positivement. La foi est d'un grand secours ! Quand le jeune Karol Wotjyla, à l'âge de neuf ans, a perdu sa maman

emportée par la maladie, il a adopté Marie, la mère de Dieu, comme une seconde maman. « Tout à toi » (Marie) sera sa devise papale...

« *Le défi de chaque enfant est d'honorer son père et sa mère quels que soient leurs choix, explique le père Nourrissat qui a une longue expérience des familles brisées. La foi va l'aider à entrer dans la miséricorde de Dieu pour ses parents. Avec l'Esprit de Dieu, il apprendra à évangéliser sa mémoire, ses souvenirs et à tirer le bien du mal. Ceci peut le conduire à leur pardonner. Il pourra être ainsi ce printemps qui éclaire, enchante ses parents et ses familles et les conduit à vivre dans l'espérance. Des réconciliations familiales, des initiatives nouvelles de paix et de pardon deviendront ainsi possibles...* » ■

Rayon livres

- Mgr André-Mutien LEONARD, "L'Eglise vous aime Séparés, divorcés, remariés..." (Edition de l'Emmanuel)
- Paul SALAÛN, "Le chemin du pardon" (Nouvelle cité)
- Bertrand de MARGERIE, "Les divorcés remariés face à l'Eucharistie" (Pierre Téqui Editeur)
- Gary CHAPMANN, "L'amour dans l'impasse" (Farel Edition)
- Paulette BOUDET, "Ce combat n'est pas le tien" (Edition du Jubilé - Sarment)

A qui s'adresser

- Maison de Lazare - 105 avenue du Général de Gaulle
92 130 Issy les Moulineaux - Tél : 01 46 45 01 45
www.maisondelazare.com

Week-ends, retraites, pèlerinages

- Amour & Vérité
BP 104 92203 Neuilly-sur-Seine. Tel. 01 47 45 96 40
www.amouretverite.org
- Cana espérance : Communauté du Chemin Neuf,
10 rue Henri IV, 69287 Lyon cedex 02. Tél : 04 78 42 10 66.
Site Internet : <http://www.chemin-neuf.org/CANA>

Pour les parents remariés

- Equipe RELiANCE : parcours humain et spirituel proposé par les équipes Notre Dame pour les couples de chrétiens divorcés. 49 rue Glacière, 75013 Paris Tel : 01 43 36 08 20
www.equipes.notre-dame.com

Pub esprit-photo.com

En finir avec sa vie : le suicide.

- Pourquoi tant de suicides chez les jeunes ?
- Pourquoi tant de mal-être ?

L

a France compte parmi les cinq pays occidentaux où l'on se suicide le plus. Le suicide représente la première cause de mortalité chez les 25/34 ans et la seconde, après les accidents de la route, chez les 15/24 ans.

On dénombre chaque année entre 40 000 et 60 000 tentatives chez les jeunes de 15/24 ans.

Sans compter les accidents causés par des conduites suicidaires...



La jeunesse n'est-elle pas le temps des projets, le temps où la vie est devant nous, le temps des promesses ? Or, aujourd'hui, dans nos sociétés modernes, l'adolescence qui semble s'éterniser est devenu une période particulièrement difficile de l'existence. Un corps qui grandit, des relations avec les adultes qui se tendent, des incertitudes quant à l'avenir... En trente ans, la durée de cette période de transition a doublé, passant de 7 à 14 ans. L'adolescent d'aujourd'hui est confronté plus vite qu'autrefois à la question difficile du sens de sa vie. La société peut lui apparaître comme étant un monde impossible où il est bien difficile d'acquérir son autonomie. Face à ce monde des adultes dans lequel il est plongé principalement par le biais des médias qu'il consomme sans discernement et sans limites, il peut avoir tendance à se décourager et à fuir la réalité. Il n'est pas alors surprenant de constater chez un certain nombre d'entre eux des états dépressifs.



En finir avec sa vie : le suicide.

Pourquoi tant de suicides chez les jeunes ? Pourquoi ce mal-être ?

Le passage de l'enfance à la vie adulte se fait non sans souffrance : « Il nous faut mourir à l'enfance pour naître à la vie d'adulte ».

Ce travail de deuil n'est pas toujours facile à vivre. L'adolescent doit se défaire de l'image idéale de ses parents chez qui il découvre des limites et des failles. D'après Jean-Marie Petitclerc, éducateur de rue, prêtre et polytechnicien, « *ce travail est d'autant plus difficile à mener*

que l'écart est grand entre la famille rêvée et la famille telle qu'elle se révèle. Voilà pourquoi, les adolescences d'enfants ayant dû vivre des situations familiales synonymes d'abandon et de rupture sont souvent beaucoup plus tumultueuses que d'autres ». Les jeunes délinquants, selon lui, sont généralement issus de milieux familiaux déstructurés. D'autres deuils seront à faire comme ceux, par exemple, de l'image idéale de soi ou de celle des autres.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille

La vie n'est ni « un long fleuve tranquille » ni un rêve que l'on peut imaginer à sa guise. Elle s'inscrit dans un contexte familial, social et environnemental. Les désirs ou les rêves, qu'il est important d'avoir, devront se réali-

Histoire

Un homme sortant de prison vient confier à l'abbé Pierre qu'il a pris la décision de mettre fin à ses jours, tant sa vie lui paraît insupportable au regard de celle dont il rêvait lorsqu'il était incarcéré.

L'abbé Pierre, loin de prononcer un discours du genre « Non, tu ne dois pas te suicider », lui dit seulement que s'il voulait mettre fin à ses jours, il n'était pas à un jour près, que le lendemain il avait besoin de lui pour l'aider à terminer une maison qu'il devait livrer le soir à une famille sans abri, et qu'il sollicitait son aide.

L'homme sera au rendez-vous le lendemain. Il ne se suicidera pas ; il deviendra un des premiers compagnons d'Emmaüs.

Prendre conscience du besoin affectif et humain de leurs adolescents.

ser dans ce terreau très concret de la vie. Le suicide est toujours est cette porte entrebâillée qui permet aux adolescents d'échapper aux contraintes de la vie qui peuvent paraître décevantes au regard de leurs aspirations. Mais derrière le désir de mort, se cache en fait, chez l'adolescent, un formidable désir de vivre autrement. Trop d'adultes sont des « briseurs de rêves » sans même

s'en apercevoir. Le jeune doit apprendre à négocier son idéal avec la réalité. Ce n'est pas parce qu'il veut être « astronaute » qu'il pourra forcément exercer ce métier. Mais le rôle de

l'adulte est de comprendre les motivations profondes qui lui ont forgé cet idéal pour l'aider à y répondre d'une autre manière quand celui-ci semble inaccessible.

Prévenir le suicide en redonnant goût à la vie

Le suicide est lié à un état de souffrance généré par une situation devenue intolérable et à un sentiment d'impuissance. Il peut être aussi l'ultime mode d'affirmation de soi. La meilleure prévention du suicide réside toujours dans son antidote : redonner le goût de la vie. « *Le bonheur est toujours possible !* » témoignait ce prêtre devant des jeunes. Jean-Marie Petitclerc raconte son expérience avec Alexandre qui venait de faire sa deuxième tentative de suicide. Il est allé le voir à l'hôpital. Alexandre ne parlait que de recommencer, tant il avait perdu le goût de vivre... Alors l'idée lui vint de l'emmener en voiture au bord la mer. « *Ce que le psychiatre n'avait pas réussi à faire dans son bureau à l'hôpital, raconte-t-il, la symphonie du soleil couchant sur la mer, le cri des mouettes et la sensation du sol mouillé sous nos pas le permirent : le sourire revint sur ses lèvres. Alexandre repré-* »

Pour aider un jeune à retrouver ce goût de la vie, il est nécessaire de prendre du temps avec lui et de l'écouter. Le professeur Campbell, auteur de livres à succès sur l'éducation, insiste beaucoup sur le rôle des parents. Le jeune a besoin de se sentir et de se savoir aimé. Pour beaucoup de parents,

dit-il, aimer c'est élever leurs enfants : leur préparer un avenir en les inscrivant dans une bonne école ; leur assurer logement, nourriture et loisirs ; répondre à leurs besoins matériels (argent de poche, chaîne hi-fi, ordinateurs, jeux vidéos...).

Mais passent-ils suffisamment de temps à vivre avec leurs enfants ? À les écouter ? À essayer de comprendre leurs attentes et leurs angoisses ? À passer gratuitement du temps avec eux ? Ce que le jeune attend de ses parents, c'est de pouvoir passer du temps avec eux pour leur parler... Il ne s'agit pas pour les parents – qui en général aiment leurs enfants – de se culpabiliser mais de prendre conscience du besoin affectif et humain de leurs adolescents. « *Il n'est jamais trop tard pour redresser une situation* » témoigne le professeur Campbell. Le jeune a besoin aussi d'être valorisé en lui donnant confiance en sa capacité d'être acteur de sa vie et acteur de la vie autour de lui. C'est en mémorisant ses succès, ses réussites qu'il pourra reprendre confiance en lui et affronter les difficultés de la vie.

Quand les parents sont dépassés par les événements, ils ne doivent pas hésiter à se faire aider par des personnes compétentes. De même, dans une société où la famille vit le plus souvent en vase clos, il est nécessaire pour les jeunes d'avoir d'autres référents adultes que leurs parents.

Construire du sens

Victor Frankl, psychiatre viennois, a mis en évidence l'importance de donner du sens à ce que nous vivons. Il a élaboré sa théorie dans les camps de concentration nazis : il a remarqué que ceux qui survivaient le mieux avaient de vraies raisons de vivre. La surconsommation, la mode, la course à l'argent, la recherche effrénée des loisirs, le matérialisme peuvent laisser parfois un goût amer surtout quand nous avons l'impression d'être laissé au bord de la route : ils ne donnent pas suffisamment de

sens à la vie. Ils ne donnent qu'une illusion du bonheur. Ce qui rend l'homme heureux, c'est de trouver un sens plénier à sa vie. Quand on fait l'expérience de l'amour de Dieu qui nous aime tel que nous sommes, on peut plus faci-

Ce qui rend l'homme heureux, c'est de trouver un sens plénier à sa vie.

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Quand ma vie n'a plus de sens”

Face au suicide, et notamment au suicide des jeunes, notre société « libérale » est partagée.

D'un côté, comme elle est très émotive et que, même chez les chrétiens, la perspective de la vie éternelle est plus que floue, les survivants sont complètement perdus. Cela est particulièrement flagrant quand des jeunes assistent aux obsèques d'un camarade qui s'est suicidé.

Mais d'un autre côté, nous sommes sans défense face au suicide. Non seulement parce que certains éléments de notre mode de vie affaiblissent notre résistance : le privilège donné à l'instant sur la durée ; la facilité relative de la vie pour un grand nombre ; la déstructuration des familles ; le spectacle omniprésent de la violence ; la négation des valeurs qui tirent l'homme vers le haut ; le goût de la mort que distillent certaines chansons.

Si je dis que nous sommes sans défense, c'est encore pour une autre raison. Nous avons mis au-dessus de tout l'individu, sa liberté de choisir, son autonomie. L'idée selon laquelle nous ne serions pas seuls maîtres de notre destin apparaît comme une idée d'un autre âge. Nous n'avons plus de devoirs envers personne. Il nous est seulement demandé de ne pas dépasser certaines bornes. Conclusion : « Il s'est suicidé. C'est dommage. Mais c'est son choix. Il faut le respecter ».

Vous remarquerez que nous retrouvons pour le suicide ce que nous avons déjà relevé pour l'avortement : il n'y a que moi qui compte et j'ai bien le droit de faire ce que je veux.

Le suicide a toujours existé et il serait abusif d'en accuser notre société actuelle. Certaines maladies psychiques prédisposent presque inévitablement au suicide. Si aimant qu'il soit, l'entourage n'y pourra rien. Mais ces maladies ne sont peut-être pas beaucoup plus fréquentes qu'autrefois. Si les suicides se multiplient, il faut bien trouver d'autres raisons et d'autres remèdes.

Une parole de Jésus éclaire peut-être cette question. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » (Luc 9, 25). Nous nous sommes tout entiers projetés vers l'extérieur : nous nous sommes procuré des richesses, des relations, des facilités, des plaisirs. La publicité cherche à nous donner une image flatteuse de nous-même. Physiquement, la race a grandi, a amélioré ses performances sportives, a augmenté considérablement sa durée de vie, a embelli. Qui s'en plaindrait ?

Mais pendant ce temps, nous ne nous sommes pas enrichis de l'intérieur. Saint Paul distinguait ainsi l'homme intérieur et l'hom-

me extérieur. Il disait : que l'homme extérieur se dégrade, ce n'est pas grave si l'homme intérieur, lui, se fortifie. Il serait, sans doute, assez inquiet devant ce qu'il constaterait aujourd'hui.

Le combat existe dans notre société. Il est même terrible sous la forme de la concurrence. Mais c'est un combat vers l'extérieur, alors que le vrai combat de l'homme est un combat intérieur.

Que la bulle extérieure éclate, que nous perdions une bataille dans la compétition extérieure, et nous découvrons alors notre néant intérieur. Le cas classique d'autrefois était celui du banquier qui faisait faillite et qui se suicidait parce que, une fois ruiné, il n'était plus rien. De même pour ceux qui avaient un sens déplacé de l'honneur. Ainsi ce pauvre Vatel qui, ne voyant pas arriver les poissons qu'il comptait présenter à Louis XIV lors d'un souper, préféra se suicider.

De même qu'il suffit de peu de chose pour qu'un couple se sépare, il suffit de peu de chose pour que l'image idéale que nous avions de nous-même et que nous voulions offrir aux autres vole en éclats. Et si nous n'étions que notre image, la destruction de cette image est mortelle.

Qui n'a pas connu d'échec ou de déception ? Qui, un jour, ne s'est pas trouvé coincé dans une situation apparemment sans issue ? Qui n'a pas éprouvé, une fois ou l'autre, le dégoût de soi-même ? Tout cela n'est pas nouveau. Mais nous manquons de patience et de confiance en nous-même. Cela est vrai pour les individus comme pour les couples.

Ne croyant pas en Dieu ou l'ayant renvoyé trop loin de nous, nous ne croyons pas à la vie.

Le suicide est un crime contre soi-même. Il contredit le commandement de Dieu : « Tu ne tueras pas ». Mais l'Église sait combien l'homme moderne est affaibli intérieurement, combien les malaises psychiques se multiplient dans notre société, combien l'interdit est devenu inopérant.

Donc, à moins que le suicidé n'ait clairement fait de son acte une manifestation de son irréligion, le prêtre ne refusera pas les obsèques à la famille qui les demande. La famille et l'entourage d'un suicidé ont, plus que tout autres, besoin de réconfort. Le défunt lui-même, qui ne pouvait plus se supporter et qui ne comptait pas assez sur l'aide des autres, a droit à notre prière.

Mais les obsèques religieuses ne sont pas une approbation. En amont, que faire pour que tels et tels de nos semblables ne se croient pas si abandonnés qu'ils ne voient d'issue que dans le suicide ? ■

En finir avec sa vie : le suicide.

lement se réconcilier avec soi-même, accepter ses faiblesses, ses limites et son passé... On peut comprendre que la vie a un sens infini surtout quand elle est donnée aux autres par amour. Ce qui enrichit le cœur humain, c'est la valeur infinie de l'autre.

Quand l'acte est posé

Le suicide d'un proche est toujours un acte d'une violence inouïe pour les proches qui se

sentent coupables : « On ne l'a pas assez aimé... » Les responsabilités sont le plus souvent très complexes à déterminer. L'Église conseille aux parents et amis de regarder vers l'avenir et de s'appuyer sur la miséricorde de Dieu qui seul connaît le cœur de l'homme. Dans la plupart des cas, le suicide est l'aboutissement d'un état dépressif ou maladif. Lors de la mort de l'acteur Patrick Dewaere en 1982, l'évêché de Paris avait fait ce communiqué : « L'Église consi-

dère toujours la vie comme un précieux don de Dieu : le respect de la vie en découle. Il n'est pas permis aux hommes d'en disposer à leur gré. Cette certitude n'empêche pas l'Église de respecter tout homme affronté au mystère de sa mort. Dans le cas de Patrick Dewaere, les circonstances de son décès placent ce mystère dans une obscurité que nous ne pouvons pas percer. La prière de l'Église signifie qu'elle en appelle à l'amour du Dieu sauveur ». ■

La dépression : c'est quoi ?

> Le mot « dépression » recouvre des états pathologiques divers mais qui ont des caractéristiques communes : grande fatigue physique et psychique, insomnie, vitalité réduite, perte d'intérêt pour les activités habituelles, repliement sur soi et difficultés de rapport avec ses proches, état d'aboulie pouvant conduire à une incapacité à faire face aux actes élémentaires de la vie (refus de s'alimenter, de se laver...). Cet état s'accompagne d'angoisses et d'une grande souffrance psychique qui n'est pas toujours perçue par les proches.

Les causes peuvent en être lointaines et remonter à l'enfance et à l'adolescence, mais il existe en général un « facteur déclenchant » : surmenage, stress, chocs émotionnels dus à un deuil brutal, à la découverte d'une maladie grave, à la perte de son travail ou la mise à la retraite ; ce peut être aussi le choc provoqué par une rupture conjugale ou familiale, un traumatisme dû à une IVG, la disparition ou la mort d'un enfant.

> L'état dépressif est un état pathogène qu'il faut traiter comme une maladie spécifique ; trop de personnes croient qu'elles pourront surmonter cet état seule. Leur entourage souvent ne les aide pas avec des exhortations comme : « Secoue-toi ! Tu n'as pas honte de te laisser aller ! Celui qui veut, il peut ! Et d'ailleurs, tu n'es pas plus malheureux qu'un autre ! ». Alors que justement, le propre de l'état dépressif, c'est de ne plus pouvoir poser des actes volontaires, et d'en souffrir d'une manière aiguë.

> La personne dépressive doit se faire soigner sur le plan neurologique : il existe des « anti-dépresseurs » qui améliorent l'état général, atténuent les phases d'angoisse, régularisent le sommeil. Il doivent être utilisés sous contrôle médical. Les anxiolytiques sont efficaces mais il faut savoir qu'ils induisent des états de « dépendance » et pour cette raison, ne doivent pas être utilisés plus de quelques semaines. L'entourage a un rôle important à jouer pour soutenir le malade et l'aider à refaire surface avec compréhension et délicatesse.

Rayon livres

- Jean VANIER, "La dépression" (Edition Livres Ouverts)
- Dr Dominique MEGGLE, "La dépression, comment l'éviter et comment s'en sortir ?" (Presse de la Renaissance)
- Marie-Madeleine MARTINIE "Communiquer en famille (Edition du Jubilé - Sarment)
- J.M. PETITCLERC, Et si on parlait du suicide des jeunes, Ed. Presses de la Renaissance.
- L. LESAGE, Le suicide, Ed. Bayard.
- X. POMMERAU, Quand l'adolescent va mal, Ed. Lattès.
- PRIGENT, L'expérience dépressive, Ed. DDB.

A qui s'adresser

- Maison de Lazare - 105 avenue du Général de Gaulle 92 130 Issy les Moulineaux - Tél : 01 46 45 01 45 www.maisondelazare.com
- Communion Notre-Dame de l'Alliance Aïn-Karim - 6, rue de l'Hôtel-Dieu 35000 Rennes - Tél : 02 99.63.12.04 - www.cn-da.org
- Suicide écoute : association non confessionnelle qui lutte contre l'isolement. Tél : 01 45 39 40 00. Courriel : suicide.ecoute@wanadoo.fr
- Recherche et rencontre : Prévention du suicide et soutien de l'entourage. - Tél : 01 42 78 19 87. Site internet ; <http://www.infosuicide.org>. Courriel : cmp.retr@wanadoo.fr

Aide aux parents d'enfant suicidé

- Fraternité Jonathan-Pierres vivantes 4-6 place de Valois, 75001 Paris. Tél : 01 42 96 36 51. Site internet : <http://www.anjpv.asso.fr>
- Sos fin de vie, 274 rue Solferino, 59000 Lille. www.sosfindevie.fr

Peut-on bien vieillir ?



- > Nous, les personnes âgées,
à quoi servons-nous dans la société ?
- > Comment trouver un sens à notre vieillesse ?

Dans nos sociétés développées, nous vivons de plus en plus âgés : l'espérance de vie dépasse les 80 ans ! En France, en 2004, les plus de 65 ans représentaient 21,8 % de la population. Dans un monde où il faut paraître jeune, être âgé n'est pas toujours facile à vivre ! Quelle place pour les personnes âgées dans notre société ?

Il y a autant de manière de vieillir que de personnes âgées ! C'est une phase caractéristique de l'existence du vivant : il naît, grandit, s'épanouit et puis, il s'étiolle et meurt : « *Il y a un temps pour tout sous le ciel : un temps pour enfanter et un temps pour mourir* » (Qo 3,1).

Quand nous vieillissons, nous vivons des passages plus ou moins difficiles : diminution, brutale ou lente, des forces physiques et intellectuelles. « *Je me sens souvent fatiguée et ai beaucoup perdu !* » explique Thérèse. Pierre n'arrive plus à suivre une conversation ni à lire le journal... Le dynamisme vital baisse et ne nous laisse pas sans angoisse ! « *Si je deviens dépendant, pourrais-je rester à la maison ?* » Des épreuves, plus ou moins faciles à supporter, nous font entrer dans la dure réalité de ce temps du détachement : la retraite professionnelle ; l'éloignement des enfants qui nous causent parfois du souci ; le veuvage, la mort d'amis et de gens de notre génération...

La vieillesse semble parfois nous couper de ce monde actif dans lequel nous avons beaucoup donné. Le progrès de plus en plus rapide



des techniques, des moyens d'information et de communication, peut nous donner l'impression qu'on n'est plus dans le coup : il peut y avoir rupture et même conflit avec les jeunes générations. Dans une société où l'efficacité est le maître-mot, nous pouvons vite nous sentir inutiles sans compter le poids de la solitude...

la vieillesse réussie est la capacité de continuer d'investir ce qui vient de l'autre.

« Le vieillissement est un processus inéluctable, progressif et naturel. Il va entraîner des modifications psychiques, conscientes et inconscientes, mais toujours en lien avec l'environnement, explique une psychologue en maison de retraite. Cette évolution se produit rarement en ligne droite : il y a des à-coups, des crises, suite à des événements proches. Toute modification physique, le déclin de

la mémoire, sont vécues comme des trahison, des blessures, d'où une insécurité psychique, l'introduction d'un flou entre la réalité et le rêve, entre le monde intérieur et extérieur. Cette crise identitaire va entraîner de l'anxiété, des comportements de défense, parfois de l'agressivité. Dans la présence à une personne âgée, il faut l'aider à maintenir sa structuration psychique, le maintien du « moi » en tant que sujet, le maintien de son identité. La vieillesse réussie est la capacité de continuer d'investir ce qui vient de l'autre : les enfants, les petits enfants, les amis, le voisinage, la vie extérieure ».

Les richesses du temps de l'âge

À côté de ces aspects négatifs, le temps de la vieillesse comporte d'incontestables richesses. Il permet de faire le point sur notre vie avec un regard plus serein, plus paisible. Même si nous avons le sentiment de ne pas avoir été quelqu'un d'exceptionnel, nous avons quand même construit quelque chose : un bonheur traversé d'épreuves, mais aussi de satisfactions et de joies. Nous pouvons prendre, non sans humour, de la distance vis-à-vis de ce monde qui passe et remercier la Providence pour tous les bons et grands moments de notre vie. N'est-ce pas une joie pour des vieux mariés de fêter leurs cinquante années de mariage avec enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants ?

Nous avons du temps disponible. Ce qui est rare aujourd'hui ! Temps durant lequel nous pouvons développer des amitiés et d'autres relations sociales toujours enrichissantes. Alexis et Jeannette se sont inscrits au club du troisième âge et participent régulièrement aux activités proposées. « On découvre des gens de notre ville que nous n'avions pas eu le temps de rencontrer auparavant ! » Temps que nous pouvons mettre aussi au service de nos familles, d'activités bénévoles, ou associatives ou politiques. « Tous les étés, je prends mes petits-enfants pour soulager nos enfants », témoigne Roselyne. Un couple de retraités est allé vivre dans un pays pauvre pour se mettre au service des enfants démunis. Les idées ne manquent pas. Les plus jeunes ont toujours besoin des plus vieux même s'ils ne s'en rendent pas

toujours compte. Ils sauront bien apprécier leur sagesse, leur expérience et l'indulgence de leurs jugements : « Vieillissant, il porte encore du fruit, il garde sa sève et sa verdure » (Psaume 91,15).

La place de la personne âgée dans la famille et la société

Bien des enfants sont un jour confrontés à cette question : « Qu'allons-nous faire de nos parents vieillissants ? ». Question que reflètent aussi les personnes âgées qui ont souvent le sentiment de déranger. N'avons-nous pas perdu la conscience du rôle que peuvent jouer les anciens dans nos familles ? Comment intégrer les grands-parents dans l'existence familiale, afin qu'ils ne soient ni exclus ni marginalisés ? Question difficile car la personne âgée, surtout si elle est seule, peut devenir égoïste, centrée sur elle-même et ses difficultés, pratiquant parfois le chantage affectif. Dans ces situations, ne faudra-t-il pas user de beaucoup de délicatesses pour l'aider à s'ouvrir aux autres et à mettre en valeur ses potentialités ? Mais la plupart du temps, nous apprécierons sa présence. Bien des grands-mères ont aidé leurs petits-enfants à s'ouvrir à la dimension de la foi et du dialogue avec Dieu. Notre attitude positive sera déterminante : une personne qui n'est pas considérée uniquement comme une charge ne sera pas tentée de se refermer sur soi et de se décourager. Il y a un enrichissement mutuel des générations qui est à découvrir et à exploiter.

Le problème de la "dépendance"

L'une des plus grande épreuve de la vieillesse est la perte d'autonomie. Il est toujours difficile de consentir à devenir dépendant. La personne n'arrive plus à se suffire à elle-même pour la vie quotidienne : courses, cuisine, toilette, ménage, etc. Il faut se soucier alors de mettre en place un dispositif d'aide : aide ménagère, tierce personne, assistance médicale. Beaucoup de choses ont été faites en ce sens pour maintenir les personnes âgées à leur domicile le plus longtemps possible. « L'expérience a montré qu'il est préférable de ne pas les sortir de leur cadre familial, explique un médecin généraliste, car leurs capacités d'adaptation se réduisent avec l'âge ».

> Message de Carême 2005 du Pape Jean-Paul II

Entourer et aimer les personnes âgées

« Dans la vision de la Bible, atteindre l'âge mûr est un signe de la bénédiction aimante du Très-Haut. La longévité apparaît ainsi comme un don particulier (...). La vie de l'homme est un don précieux, qu'il faut aimer et défendre dans chacune de ses étapes. Le commandement « Tu ne tueras pas » demande qu'elle soit respectée et promue, toujours, depuis son début jusqu'à son crépuscule naturel. C'est un commandement qui vaut aussi en présence de la maladie, et lorsque l'affaiblissement de ses forces réduit l'être humain à ne plus être autonome. Si le vieillissement et ses limites inévitables sont accueillis en toute sérénité, à la lumière de la foi, ils peuvent devenir de précieuses occasions pour mieux comprendre le Mystère de la Croix qui donne pleinement son sens à l'existence humaine (...). Il faut s'engager à faire grandir dans l'opinion publique la conscience que les personnes âgées constituent, dans tous les cas, une ressource qui doit être mise en valeur.

En nous aidant de la Parole de Dieu, réfléchissons sur l'importance pour chaque communauté d'accompagner les personnes vieillissantes avec amour et compréhension ».

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Le temps de la retraite”

Chaque âge pense que l'autre est privilégié. Les personnes âgées ont l'impression qu'il n'y en a que pour les jeunes, surtout dans l'Église où ils sont peu nombreux. Les jeunes, eux, trouvent qu'on ne leur fait pas de place. C'est peut-être vrai dans l'Église ; c'est encore plus vrai dans le monde politique. Quant à la génération intermédiaire, celle qui travaille, celle qui essaie d'élever ses enfants, elle peut penser qu'on l'oublie, sauf pour les impôts et les cotisations sociales. Avec tout cela, allez faire une société cohérente !

Au cours du XX^e siècle, le problème s'est compliqué par l'allongement de la vie : désormais, ce ne sont plus trois générations qui doivent coexister, mais quatre. Si la 4^e génération n'existe pas, c'est que les petits-enfants d'aujourd'hui deviennent parents beaucoup plus tard qu'autrefois. Le problème s'est compliqué aussi par l'habitation en ville, dans des appartements qui ne laissent guère la possibilité à plusieurs générations de cohabiter.

En sens inverse, la plupart des femmes ayant une activité professionnelle, les ménages ont souvent recours à leurs parents pour les temps libres des enfants. Si le couple se sépare, les parents des deux conjoints ont un rôle encore plus important auprès de leurs petits enfants, notamment en ne prenant pas trop parti pour l'un ou l'autre des conjoints.

Cette génération des grands-parents tient une place essentielle dans la société. Retraités, ils ont la disponibilité de leur temps. C'est une grave responsabilité, car le temps est une richesse qui devient rare. Les sexagénaires, encore verts, sont sollicités de tous côtés. À eux d'établir le menu de leurs occupations. Il est normal qu'ils ne se laissent pas absorber par une seule activité comme durant les années de leur vie professionnelle. Mais il faut qu'ils tiennent leurs engagements, au besoin en s'associant à plusieurs pour remplir une tâche. La société française irait encore plus mal sans le tissu associatif et le bénévolat : il est normal que les sexagénaires y soient nombreux. À eux de savoir ne pas prendre toutes les décisions et de répondre aux attentes de la génération suivante, même si celle-ci est moins active sur le terrain.

Ce qui vaut pour l'ensemble de la société vaut aussi pour l'Église. Mais il ne faudrait pas considérer les retraités uniquement comme une main-d'œuvre disponible. Beaucoup de personnes, arrivant à l'âge de la retraite, souhaitent aussi approfondir leur foi. Ils ont un peu de temps pour cela mais ce n'est pas le seul motif de leur intérêt : leur expérience de la vie les a amenés à se poser bon nombre de questions. Ils cherchent à s'éclaircir.

Tout ce qui est dit jusqu'ici vaut pour le 3^e âge, celui qui dispose de capacités relationnelles, intellectuelles et même physiques presque intactes. Mais viendra le 4^e âge, celui qui fait peur. La frontière entre les deux est imprévisible et peut varier d'une quinzaine d'années entre deux personnes. Tel sera encore alerte

à 85 ans, alors que tel autre se sentira vieux à 70.

Le passage d'un âge à l'autre peut être assez brutal, si une maladie grave ou une épreuve familiale vous frappe tout à coup. Mais, même si le passage se fait plus en douceur, il vient un moment où il n'est plus question d'ironiser sur son grand âge en espérant bien que l'entourage se récriera et vous répondra que vous avez encore une forme de jeune homme.

Il vient un moment où les capacités, effectivement, diminuent. Les déplacements deviennent difficiles. L'horizon se restreint au cercle familial et à quelques proches. La mémoire s'effiloche et ne garde que les souvenirs les plus anciens. La vue baisse et l'on ne comprend plus quand deux personnes parlent à la fois.

Ce temps n'est plus celui de la sagesse mais celui du dépouillement. Les relations familiales se révèlent alors dans toute leur vérité. Combien de personnes du 4^e âge, dans leurs maisons de retraite, confortables et bien chauffées, mais vides et froides à l'intérieur, ne voient pratiquement jamais personne ? Les enterrements des personnes très âgées sont parfois tristes parce que personne n'est triste. Quelque lointain neveu est venu, entre deux trains, mais s'est vite consolé d'une peine qu'il n'éprouve : « Que voulez-vous, elle avait l'âge ». Mais ne généralisons pas !

Jésus n'a pas connu cette phase de la vie. Mais il fait route avec l'humanité, tout au long de l'Histoire. Il fait route avec chacun. Il aime les enfants et leur faculté de faire confiance. Il aime que les jeunes prennent des risques. Il aime les adultes qui assument leurs responsabilités, transmettent la vie, construisent un monde plus juste et plus beau. Il attend beaucoup de ceux qui allient, dans la soixantaine, l'énergie encore disponible et l'expérience acquise.

Mais, pour Jésus, un être humain n'est jamais périmé. Il fait route avec ceux qui, comme lui mais pour d'autres raisons, connaissent une certaine déchéance. Nous craignons de devenir l'ombre de nous-même. Il n'a pas craint, lui, d'être le Serviteur souffrant, qui n'avait plus figure humaine.

Longtemps, le pape Jean-Paul II restera un exemple et un réconfort pour ces personnes qui voient leurs forces décliner. Il n'a pas eu honte de se montrer, tel qu'il était, dans son extrême faiblesse et son quasi-silence, lui qui avait étonné le monde par ses facultés extraordinaires. Spirituellement et même en simple qualité humaine, pour lui, la vieillesse n'a pas été un naufrage.

Jean-Paul II a beaucoup parlé sur la souffrance et sur le sens qu'elle pouvait prendre pour un chrétien, en union avec la Passion du Christ. Depuis l'attentat de 1981, il parlait d'expérience. Mais il savait que le chemin est long, qui amène, non pas à tolérer la souffrance, mais à l'offrir. ■

Peut-on bien vieillir ?



La solution de la maison de retraite peut être bonne, à la condition que la personne donne son accord. Plus elle sera âgée, plus l'adaptation sera difficile. Cependant, les familles ne doivent pas oublier que leur présence régulière reste indispensable : les soins quotidiens et médicaux ne remplacent pas les besoins affectifs. Trop de personnes âgées sont presque abandonnées par leur famille. Placer une personne âgée juste après un accident ou une crise grave (fracture, opération, accident...) sans y réfléchir suffisamment peut avoir des conséquences dramatiques. Alors qu'elle est déjà sous le choc d'un traumatisme, on lui demande d'abandonner les repères de son domicile habituel et d'en reprendre d'autres, brutalement, ailleurs. Et si cela s'avère l'unique possibilité, il sera judicieux de bien l'entourer et de choisir un lieu qui favorise ce douloureux passage.

Vieillir est une bénédiction

Mais cette période de la vieillesse a du sens aux yeux de Dieu. Un sens bien éloigné des intérêts et des préoccupations de ce monde... Quel que soit notre état physique ou mental, chaque jour qui passe est un cadeau que Dieu nous donne pour avancer sur les chemins de l'amour et de la vie. La fin de notre vie sera probablement marquée par des peines et des souffrances qui seront d'autant plus pénibles à porter qu'elles seront refusées ou vécues dans la révolte. Mais si l'aigreur ou le découragement font place à une humble acceptation de ce temps, notre vie peut acquérir une valeur qui transcende toute souffrance. Unie à celle du Christ, elle peut devenir une offrande qui mystérieusement portera un fruit beaucoup plus grand que tout ce que nous avons pu

entreprendre. Vie offerte à Dieu pour qu'il nous prépare au jour de notre mort ; pour qu'il aide nos enfants et petits-enfants à garder la foi et l'espérance ; pour qu'il suscite une culture de la vie ; pour qu'il aide l'homme contemporain à construire une civilisation de l'amour. Une offrande humble et simple sans perdre le sourire et le sens de l'humour ! Le secret de tout bonheur n'est-il pas de donner sa vie par amour ?

La vieillesse est le temps idéal pour réfléchir sur le sens de notre vie et grandir dans l'intimité avec Dieu. « *Poursuis la justice, la piété, la foi, la charité, la constance, la douceur. Combats le bon combat de la foi, conquiers la vie éternelle* » dit Saint Paul à son disciple Timothée (1 Tim 6,11). C'est aussi un temps que nous pouvons mettre à profit de multiples manières pour que l'amour soit notre seule raison de vivre. (Jean 17,3). La vocation de la personne âgée n'est-elle pas aussi de prier Dieu pour le monde, d'adorer Celui qui est à l'origine de la vie ; de rendre à Dieu la louange qui lui revient ?

Détachée des vanités de ce monde, nous pourrions ainsi grandir en espérance dans le désir de « voir Dieu face à face » (1 Cor 13,12). « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, Toi, le seul vrai Dieu et ton envoyé Jésus-Christ ». Jour après jour, nous nous rapprochons de ce moment si important de la vie qu'est la mort : « *Le passage de la mort, dit l'Abbé Pierre, c'est la rencontre avec un Ami longtemps attendu* ». Cet Ami qui nous introduira dans un monde nouveau dans lequel toute larme sera essuyée de nos yeux. « *L'amour ne passera jamais. Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. (...) Nous voyons actuellement une image obscure dans un miroir, ce jour-là, nous verrons face à face* » (1 Corinthiens 13, 8-13). ■

Qu'attendent les personnes âgées ?

Des choses simples, mais qui leur manquent souvent cruellement.

Après la canicule dramatique de l'été 2003 une vaste enquête conduite auprès des personnes âgées a révélé la simplicité des activités qui leur plaisent le plus et qu'elles plébiscitent : recevoir une visite (92%), recevoir une lettre (86%), voir ou rencontrer des enfants (83%), recevoir un appel téléphonique (82%). Or, 23% des personnes interrogées ne recevaient pas d'appel téléphonique de leur famille au moins une fois par semaine, 25% n'avaient pas l'occasion de rencontrer un ami au moins une fois par mois et 28% n'avaient pas l'occasion de parler à un enfant au moins une fois par trimestre ! 42% manquaient d'au moins un de ces trois liens. Un appel à davantage de solidarité pour les familles et les voisins.

Enquête "Les personnes âgées et la vie" réalisée par l'Alliance pour les Droits de la Vie - Liberté politique n°25, 2004

Les personnes âgées dans la Bible

Les auteurs de l'Ancien Testament n'avaient pas une idée claire de la vie au-delà de la mort. Aussi, c'était une bénédiction de Dieu que de mourir « rassasié de jours » (Psaume 90,16). Une vie longue est la récompense d'une attention aimante à ses parents : « *Honore ton père et ta mère, afin d'avoir longue vie sur la terre* » (Deut 5,16). Dans l'Évangile, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne passent de longs moments dans le Temple en prière : ils sont remplis de l'Esprit Saint et reconnaissent l'Enfant Jésus comme le Messie d'Israël (Luc 2, 22-38). La foi et l'espérance de Zacharie et d'Élisabeth seront récompensées par la naissance tardive du petit Jean-Baptiste (Luc 1, 37-79). C'est la constance dans la foi et l'espérance qui est magnifiée dans ces grandes figures de la Bible.

Rayon livres

- J.P. DUBOIS-DUMÉE, "Vieillir sans devenir vieux", Ed. DDB, 2005.
- H. SAMSON, "Chemin spirituel de la vieillesse", Ed. Parole et Silence, 2004.
- CH. HERFRAY, "La vieillesse en analyse", Ed. DDB Psychologie, 2005.
- P. GUERIN, La maturité un défi spirituel, Ed. Bayard.
- D. SNET, L'Art d'être parents et grands parents, Ed. Le livre Ouvert.
- L. PLOTON, Maladie d'Alzheimer, A l'écoute d'un langage, Ed. Chronique Sociale.

A qui s'adresser

- Espérance et Vie, Mouvement chrétien de femmes pour les premiers temps du veuvage : se renseigner auprès de votre diocèse.
- Frères de la Résurrection : Institut séculier pour les veufs et les veuves
202 avenue du Maine - 75014 Paris

En finir avec la vie : l'euthanasie ?

> Suis-je libre d'en finir avec la vie quand la souffrance est trop grande ?

Nos sociétés se retrouvent face à des défis nouveaux. Les frontières entre la vie et la mort sont devenues plus ténues compte tenu des progrès médicaux. De plus les soins prodigués aux malades en fin de vie coûtent cher à la société. Alors que faire ?

La mort se passe le plus souvent à l'hôpital et la tentation est grande, parfois, d'abréger la vie d'un malade (à sa demande ou non). Certains pensent même qu'on devrait avoir le droit de choisir sa mort, ses circonstances, son moment. Donner la mort à un malade incurable, à un cancéreux en phase terminale serait lui manifester de la pitié, voire de l'amour. Que penser de tout cela ?

Il arrive que le personnel soignant des hôpitaux entende cette parole de la part d'un malade : « *J'en ai assez, je voudrais mourir* » ; ou encore qu'un membre de la famille laisse échapper : « *Cela fait des mois que cela dure, il faut faire quelque chose* ». Ces mots expriment l'angoisse et les peurs du malade comme de son entourage. Il est très éprouvant de venir jour après jour rendre visite à un proche très diminué par la maladie ou en phase terminale.

Mais que signifie, en réalité, la demande de mort formulée par le malade ? Est-elle sa dernière volonté ou plus généralement un appel, un cri, une demande de reconnaissance ? Est-elle l'expression du désir du malade... ou bien de celle de l'entourage ou encore des soignants ?

« *En fait, l'expérience montre que très peu de personnes souhaitent une euthanasie, font remarquer les spécialistes des soins palliatifs : lorsque l'angoisse, le désespoir, l'impression de n'être plus compris, de n'être plus reconnu comme une personne, lorsque l'avenir semble fermé, la demande d'euthanasie est, pour certains malades, l'ultime moyen d'obliger leur entourage à reprendre une vraie relation* ». Le malade, dans cette demande d'euthanasie, ne demande pas qu'on l'aide à mourir, mais demande qu'on l'aide à vivre le temps qu'il lui reste.



Dans une grande majorité de cas, c'est un appel au secours : la personne souffre physiquement et moralement, elle se sent à bout de forces. L'expérience montre qu'il faut d'abord prendre du temps pour écouter le malade et chercher à soulager ses douleurs physiques (sans craindre d'utiliser des analgésiques ou de la morphine ou ses dérivés), et surtout sa souffrance psychique, morale ou spirituelle, la plus dure à supporter ! C'est pourquoi le malade a besoin d'être à la fois entouré de l'affection de ses proches et soutenu, médicalement et parfois psychologiquement, dans ses moments d'angoisse et de dépression, comme le font notamment les services de soins palliatifs.

Le malade demande qu'on l'aide à vivre le temps qui lui reste.

Que veut dire "mourir dans la dignité" ?

Les défenseurs de l'euthanasie revendiquent le droit de mourir dans la dignité, c'est-à-dire de pouvoir choisir de mourir s'ils considèrent que leur vie n'est plus assez digne ou trop dure à supporter. « À qui veut bien réfléchir, la liberté – et donc le droit – de mourir dignement, à son heure, selon son style, apparaîtra évident et en parfait accord avec notre sensibilité moderne » (Michel Landa, Le Monde, 17.11.79). L'homme contemporain aime en effet penser qu'il peut tout maîtriser, même l'heure et les modalités de sa mort.

Mais à quoi correspond cette dignité ? Revendiquer pour soi-même la liberté de mourir, n'est-ce pas banaliser la vie comme un objet sur lequel nous aurions tous les droits ? Cette revendication nous interroge plus profondément sur le sens de la vie humaine : D'où vient l'homme ? Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que la liberté ? Y a-t-il un au-delà ? Questions auxquelles répondent la plupart des grandes religions. Les chrétiens reconnaissent le caractère sacré de la vie humaine (CEC n° 2277). Notre vie ne nous appartient pas : nous l'avons reçue, d'abord de nos parents, et plus profondément d'un Dieu créateur, source de toute vie. Accepter de ne pas connaître l'heure de notre mort fait donc partie de notre condition humaine, et pour le croyant, cet acquiescement se double d'un acte de

confiance en Dieu qui tient « toute vie entre ses mains ». La vie ne s'arrête d'ailleurs pas à la mort, mais se poursuit éternellement en Dieu dans l'au-delà.

Notre vie peut certes devenir terriblement souffrante ou affaiblie : perd-elle alors, systématiquement, toute dignité ? Et comment mesurer cette dignité, ou le degré de dignité qui permettrait de poursuivre des soins ou de donner la mort ? Si nous donnons à des autorités médicales le droit d'euthanasier ceux dont la vie ne paraît plus assez digne, n'est-ce pas prendre le risque de mesurer la valeur de la vie humaine selon des critères purement matériels, par exemple en fonction du coût des soins, ou de l'utilité de la personne ? N'est-ce pas prendre le risque de considérer l'homme comme un objet sans valeur ? Les fondements de nos sociétés en seraient ébranlés. Pour le chrétien, toute vie humaine garde sa valeur jusqu'au dernier souffle. La souffrance reste un mystère mais n'y a-t-il pas chez ceux qui la supportent avec courage le témoignage que la vie est digne même dans l'épreuve ?

Quelle différence entre euthanasie et le refus de « l'acharnement thérapeutique » ?

Quand un malade est manifestement en fin de vie, à cause de son âge, de l'évolution de son état, du blocage de la plupart de ses fonctions vitales, la cessation de procédures médicales (souvent pénibles pour le mourant) peut être légitime : il n'y a pas d'obligation morale à utiliser des moyens disproportionnés dont on sait d'avance qu'ils seront sans résultat et n'auront pour effet que de fatiguer le malade. C'est le refus de l'acharnement thérapeutique. Beaucoup pensent que la suspension de ces traitements constitue un acte d'euthanasie... On consent, ainsi simplement, à ne pas pouvoir l'empêcher, en laissant la nature faire son œuvre. Les décisions doivent être prises par le malade s'il en a la compétence et la capacité, ou sinon par les ayants-droit légaux, en respectant toujours la volonté raisonnable et les intérêts légitimes du malade (CEC n° 2278). Par contre, des soins minima sont toujours exigés : alimentation, hydratation, ventilation. La différence est grande : dans tous les cas, c'est le respect de la vie, même souffrante et affaiblie, qui doit l'emporter. ■

> La mort, un mystère de rencontre entre deux libertés

« La mort reste toujours un mystère de liberté, de la part de Dieu qui vient vers nous, mais aussi de notre part à nous qui accueillons Dieu. La mort est un rendez-vous entre deux personnes libres. Le jour où on a compris cela, on est libéré de la peur païenne de la mort comme fatalité. On peut garder une peur tout à fait normale des souffrances qui la préparent, la peur de la maladie, de l'accident. Mais quand on a compris que l'heure de notre mort est un rendez-vous, je dirai même un rendez-vous d'amour entre Dieu et nous, on s'ouvre au véritable mystère de la mort : « Je ne meurs pas, j'entre dans la Vie » disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, quelques jours avant sa mort. »

(“A l'heure de notre mort”, J.M. Garrigues)

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“La liberté d'en finir avec sa vie...”

Les débats à propos de la mort répondent aux débats autour de la vie. Mais il faut distinguer deux types de cas.

1 • Pour légaliser l'avortement, les législations européennes dénie à l'enfant, avant sa naissance, le statut de personne. De même, pour s'autoriser à interrompre la vie de quelqu'un, on mettra en avant le fait que ce patient ne communique plus avec son entourage et qu'il est réduit à un état végétatif. On emploiera parfois une expression plus vulgaire que je n'ai pas envie de reproduire. Ce patient ne serait plus une personne humaine.

Pour l'Église catholique, un être humain est toujours une personne et doit être respecté comme telle, même si elle semble ne plus communiquer avec l'entourage. Définir la personne humaine par sa capacité à communiquer est une option philosophique particulière et récente : c'est un abus d'en faire la base de décisions aussi lourdes que celles de la vie ou de la mort d'un patient. De plus, cette option est dangereuse car, sur le critère de la communication, beaucoup d'êtres humains risqueraient de disparaître.

À ces arguments de raison, l'Église ajoute une conviction de foi. L'être humain, une fois qu'il existe, ne peut plus disparaître. Créé à l'image et ressemblance de Dieu, il n'a pas toujours existé mais, à partir du moment où il existe, il ne peut plus être anéanti. La personne humaine est indestructible. Elle reste un sujet de droit. Elle a droit aux « soins ordinairement dus à une personne malade », « même si la mort est considérée comme imminente » (Catéchisme de l'Église catholique).

Inversement, le même Catéchisme reconnaît comme pouvant être légitime « la cessation de procédures médicales onéreuses, périlleuses, extraordinaires ou disproportionnées avec les résultats attendus ». De même, « l'usage des analgésiques pour alléger les souffrances du moribond, même au risque d'abrégé ses jours ». Il ne faut pas tirer de cette dernière citation une autorisation de tuer. Il faut vérifier que l'intention est bien, simplement, « d'alléger les souffrances ».

La frontière entre ces différentes conduites peut être difficile à repérer. Il ne faut pourtant pas la nier : ne pas recourir à des moyens extraordinaires et alléger les souffrances d'un malade, c'est une chose ; le tuer, c'est autre chose. Si l'on ne maintient pas cette distinction, toutes les dérives sont possibles.

2 • Le mot euthanasie est employé aussi dans un autre type de situations. Il s'agit, pour un malade incurable, de mettre fin à ses jours parce qu'il souffre trop et qu'il a peur de perdre sa dignité en étant réduit, un jour, à l'état évoqué ci-dessus. Comme il ne peut pas, dans son état de faiblesse, se donner lui-même la mort par quelque moyen violent, il demande l'aide du

corps médical ou de sa famille. Il s'agit d'un suicide assisté, motivé par le refus de la dégradation de soi-même.

Tout le débat sur l'euthanasie tourne autour du mot de dignité. Ceux qui revendiquent une légalisation de l'euthanasie mettent en avant le « droit à mourir dans la dignité ». L'Église, elle aussi, parle de dignité. Mais elle ne la place pas au même niveau. La dignité d'une personne ne dépend pas de son apparence ni de ses capacités physiques ou psychologiques. La dignité d'une personne est inaliénable, quelle que soit sa maladie ou, dans un autre ordre d'idées, sa dégradation morale.

Aucun homme ne devrait avoir peur de perdre sa dignité. Il faudrait que la société, dans ses principes mais aussi dans ses réflexes, reconnaisse la dignité de toute personne, quel que soit son état. Si j'étais sûr de ne jamais être méprisé, je ne me mépriserais pas moi-même.

Cette euthanasie du second type pose un autre problème : celui de l'assistance demandée, soit au corps médical, soit à l'entourage. Qu'un médecin donne la mort, cela est contraire au serment d'Hippocrate qu'il a prêté pour entrer dans la profession. Notez bien qu'il ne s'agit pas d'un texte chrétien mais de ce que nous pourrions appeler la conscience universelle. Les médecins pourraient-ils se décharger sur d'autres membres du personnel de santé ? Ce serait, pour le coup, indigne.

Quant à l'entourage, il est pris au piège si un parent, un ami demande de lui donner la mort ou, au moins, de lui procurer les moyens de se donner la mort. Au nom de son amour pour son fils, une mère peut-elle accéder à sa demande de mort ? La question est inextricable dans une société où le sentiment prime tout. Au nom du même amour, il faut que jamais personne ne mette un proche dans une pareille situation.

Combien de personnes âgées disent-elles qu'elles « se sentent inutiles », qu'elles « sont un poids pour les leurs » ? Devront-elles, par amour de leur famille, demander à être euthanasiées ? Sous l'Empire romain, quand un notable avait cessé de plaire à l'empereur, il se suicidait sans sourciller. Y aura-t-il, un jour, dans notre Occident libéral, un devoir d'euthanasie ? Attention aux mots ! Ils sont dangereux. Ils finissent par infiltrer leur venin ou engourdir la conscience. Qui dit « euthanasie », dit « mort » : il ne faudrait pas l'oublier.

Faire mourir quelqu'un qui ne vous veut pas de mal : toute conscience humaine devrait s'y refuser, absolument. Ouvrons une autre perspective : celle de la proximité malgré tout, de l'accompagnement jusqu'au bout. La communion peut aller plus loin que la communication. ■

En finir avec la vie : l'euthanasie ?

Que peut-on faire pour les états végétatifs chroniques ?

« L'état végétatif est relativement bien défini mais le terme pour le désigner, forgé il y a plus de trente ans, peut être mal compris, car il risque d'évoquer une vie qui ne serait plus pleinement humaine. De même, c'est à tort que certains parlent de "malades végétatifs", sans s'appuyer sur un diagnostic précis. Seule une observation attentive et prolongée, menée par des personnes compétentes, peut permettre de dire que certains patients ne montrent plus aucun signe de conscience. Ces patients sont avant tout des personnes qui se trouvent dans une situation limite. Nous leur devons des soins et des traitements adaptés, ainsi que la mise en œuvre de techniques de stimulation adéquates, pour essayer d'obtenir leur éveil. Grâce à une telle prise en charge médicale et relation-

nelle, beaucoup de ces patients finissent par sortir de l'état végétatif, avec des séquelles plus ou moins graves, mais ils retrouvent une capacité de communication. D'autres ne retrouvent une capacité d'expression que de manière fluctuante. Pour d'autres enfin, il faut se rendre à l'évidence au bout d'un certain temps, qu'il n'y a quasiment plus d'espoir d'obtenir un éveil, même si, dans de rares cas, celui-ci survient. On parle alors "d'états végétatifs chroniques".

Ces derniers patients restent des personnes humaines et doivent être accueillies comme telles par la société. En France, nous estimons, à juste titre, qu'ils doivent bénéficier des soins de base : alimentation, hydratation, prévention des escarres, etc.

témoignant qu'on les considère comme des personnes humaines. Leurs familles ont grand besoin d'un soutien dans leur épreuve, et notamment d'un discours médical qui reste cohérent tout au long des différents états traversés. En même temps, il faut tenir compte de la situation dans laquelle se trouvent les personnes en état végétatif chronique.

Concrètement, cela veut dire qu'il ne serait pas sage, par exemple, de lutter par des traitements intensifs contre une grave défaillance cardiaque ou pulmonaire. Car la médecine n'a pas vocation à lutter contre un processus de mort lorsque cette intervention thérapeutique ne peut avoir pour effet que de maintenir la vie dans une situation limite ». (Père Patrick Verspieren - La Croix - 29.03.2005)

> Les soins palliatifs, pour qui et quand ?

Comme celui de la naissance, le temps de la fin de vie est une étape à vivre en toute conscience et en toute humilité. Le but des soins palliatifs est de préserver la meilleure qualité de vie possible des malades en phase terminale, jusqu'à la mort, qui n'est ni hâtée, ni retardée.

Les soins palliatifs concernent :

- les personnes dont la maladie grave et évolutive nécessite des soins de confort, consécutifs à une perte d'autonomie importante ou à des douleurs rebelles aux traitements classiques (cancers, accident vasculaire cérébral, cardiomyopathie obstructive, bronchopathie chronique obstructive...) et dont les soins curatifs peuvent toujours être en cours. On préfère alors parler de soins continus.
- les personnes en phase terminale, dont le décès est imminent, lors de cancers, troubles neurologiques dégénératifs (sclérose en plaques, sclérose latérale amyotrophique...), pathologies immunodéficientes (SIDA...), maladies graves entraînant une perte d'autonomie importante (maladie d'Alzheimer...), et lorsque les traitements curatifs deviennent trop agressifs et sans résultat contre la maladie (rechutes, généralisation d'un cancer, épuisement général de la personne...).

L'orientation vers une unité de soins palliatifs est une décision pluridisciplinaire, qui est proposée par l'ensemble des acteurs santé qui soignent la personne malade (médecin traitant, médecins spécialistes, médecin de l'unité de soins palliatifs) en accord avec celle-ci et avec son entourage.

L'accueil du malade se fera avec réalisme et douceur : sans fuir la réalité mais aussi sans lancer brutalement des vérités qui peuvent heurter.

On estime qu'entre 85 et 90 % des personnes en soins palliatifs sont conscientes d'être en fin de vie. Elles souffrent alors, entre autres, de l'absence de discours sur leur mort imminente.

Dans une unité de soins palliatifs, les patients ne sont pas abandonnés avec leur histoire, ils sont accompagnés, de jour comme de nuit, par toute l'équipe des soignants.

Rayon livres

- ELISABETH MATTHIEU-RIEDEL, "Ne pleurez pas, la mort n'est pas triste", Ed. Criterion 2001
- NICOLAS AUMONIER, "L'euthanasie, Que sais-je", Ed. Puf, 2002.
- PATRICK VERSPIEREN, MARIE-SYLVIE RICHARD, "La tentation de l'euthanasie", Ed. DDB, 2004.
- ETIENNE MONTERO, "Euthanasie, les enjeux du débat", Presses de la Renaissance, 2005.
- JEAN-PAUL II, "Les états végétatifs chroniques", Discours au Congrès International, 20 mars 2004.
- MGR JEAN-PIERRE RICARD, "Ni euthanasie, ni acharnement thérapeutique", Déclaration du 08.10.2003.
- ALLOCUTIONS DU PAPE PIE XII sur Le soulagement de la souffrance, La Documentation Catholique, du 17.03.1957 et du 28.09.1958.
- Lucien ISRAËL, "Les dangers de l'euthanasie" (Edition des Syntes)
- Alain MATTHEUERS, "Accompagner la vie dans son dernier moment" (Parole et Silence)
- Jean-Marie GUEUELLETTE, "Reste auprès de moi mon frère" (Cerf)
- X. THEVENOT, Souffrance, bonheur et éthique, Ed. Salvator.

A qui s'adresser

Associations spécialisées dans l'accompagnement de fin de vie

- Société Française d'Accompagnement et de soins palliatifs
110 avenue Emile Zola - 75015 PARIS - Tél : 01 45 75 43 86
- Association pour le développement des soins palliatifs
44 rue Blanche - 75009 PARIS - Tél : 01 45 26 58 58
- Jusqu'à la mort, accompagner la vie (JALMALV)
132 rue du Fbg St Denis - 75010 PARIS - Tél 01 40 35 17 42
www.jalmalv.org
- Sos fin de vie, 274 rue Solferino, 59000 Lille.
www.sosfindevie.fr

Vidéo

- "Ces instants précieux"
Documentaire au cœur des unités de soins palliatifs suivi d'un débat - Réalisation DCX - Coproduction Alliance pour les Droits de la Vie - Commandes à adv-box@adv.org

Comment accompagner un proche jusqu'à la mort ?

- > Que faire lorsque la fin de vie d'un parent devient difficile ?
- > Qu'est-ce que les soins palliatifs ?
- > Comment faire face aux grandes souffrances ?

En France, 73 % des personnes meurent à l'hôpital. Le personnel soignant fait ce qu'il peut pour les accompagner, sans pour autant être toujours qualifié pour suivre les derniers instants d'un malade. Les proches gardent un rôle fondamental, à côté des équipes médicales, car celui qui approche de sa fin n'est pas uniquement un malade à soulager, mais un homme ou une femme qui achève sa vie sur cette terre et doit s'y préparer sur le plan humain, familial et spirituel.



La famille garde un rôle central

Après avoir vécu en bonne santé, beaucoup de personnes se retrouvent démunies lorsque la maladie, l'accident ou la vieillesse les maintiennent dans un lit ou un fauteuil. Ces atteintes apparaissent soit progressivement (maladie d'Alzheimer, sclérose en plaques, polyarthrite, cancers, etc.), soit brutalement (AVC, hémiplégie, etc.). Prendre soin de ces personnes exige des compétences diverses et complémentaires, c'est pourquoi beaucoup sont placées en instituts spécialisés ou hospitalisées. Cependant la famille garde un rôle très important, notamment lorsque le malade est très diminué, pour le soutenir, se faire éventuellement l'interprète de ses souhaits, et faire le lien avec l'équipe médicale. « *La vie et la liberté du malade doivent être absolument respectées par les soignants* » dit le Docteur Xavier Mirabel, oncologue.



« Quel soignant n'a pas rencontré un malade en fin de vie exprimer dans la même discussion, à quelques minutes d'intervalle ou parfois dans la même phrase, la conscience qu'il a de la mort prochaine et le souhait de guérir ? »

Dr Xavier Mirabel, "Euthanasie, les enjeux du débat", p. 20-21

A quoi servent les "soins palliatifs" ?

Lorsque les solutions médicales sont toutes épuisées, le malade peut être pris en charge par des unités de soins palliatifs qui ont pour objectif, non de prodiguer des traitements curatifs (chirurgie, chimiothérapie, radiothé-

rapie, etc.), puisque la guérison n'est plus possible, mais de soutenir le malade jusqu'au bout. Ils font appel à diverses compétences (médicales, psychologiques, religieuses, etc.). On cherche d'abord à soulager le mieux possible la douleur physique, voire à la supprimer totalement. Ces services attachent aussi une attention particulière au confort matériel du malade (éviter les escarres, ne pas le laisser se déshydrater), sans oublier le soutien psychologique afin de diminuer sa souffrance qui n'est pas seulement physique mais aussi psychologique, morale et spirituelle. La mort est considérée, non comme un échec à repousser à tout prix, mais comme un processus naturel qui a besoin d'être accompagné. Et cet accompagnement se fait toujours en étroite collaboration avec la famille du malade à qui revient la demande de prise en charge. « Ma mère a vécu paisiblement ses derniers jours à l'hôpital de soins palliatifs de Versailles, témoigne une femme, et jusqu'au bout, nuit et jour, les soignants sont restés à ses côtés en lui tenant la main ».

En France, les soins palliatifs ont fait l'objet d'une législation récente, en mars 2002, visant à les développer. On observe qu'ils évitent beaucoup d'excès comme les cas d'euthanasie clandestine ou d'acharnements thérapeutiques. Dans les hôpitaux, il peut exister soit une unité de soins palliatifs, soit des lits disponibles, soit une équipe volante qui se déplace selon les demandes des familles.

Mourir à l'hôpital ou chez soi

Lorsque le malade est en phase terminale, faut-il le ramener chez lui ? Cela dépend du désir du malade, de son état mais aussi de la capacité de l'entourage familial à assumer cet

accompagnement. La personne qui se trouve en phase finale a besoin d'être entourée : l'ambiance familière et chaleureuse du foyer ne peut qu'être bénéfique pour vivre ce passage qu'est la mort. Les soins obligatoires (alimentation, hydratation, toilette, accompagnement, etc.) à donner peuvent être organisés à domicile et une équipe de soins palliatifs peut parfois intervenir. Mais cela

suppose de la part de la famille un investissement important. Si plusieurs proches sont suffisamment disponibles, cette solution peut permettre

un accompagnement plus heureux du malade sur le plan psychologique et religieux. « La dernière nuit, nous nous sommes relayés autour de papa, et avons pu prier autour de son lit, se souvient Marie. Ses cinq filles étaient là ainsi que la plupart de ses petits-enfants. Cela a été un temps fort, triste mais rempli d'espérance ».

Quand le retour à la maison rencontre trop d'obstacles matériels, mieux vaut y renoncer sans état d'âme et s'organiser pour entourer, de la même façon, le proche à l'hôpital. Rien ne remplace dans ces moments-là ceux que nous aimons...

Doit-on lui "dire la vérité" sur son état ?

Certains ne le souhaitent pas, préférant se raccrocher, coûte que coûte, à un espoir bien humain. D'autres poseront la question. Il faudra discerner qui est le mieux placé, de la famille ou de l'équipe soignante pour informer la personne avec ménagement et délicatesse.

« Je le sais bien... je suis fichu ! » est une exclamation courante par laquelle le malade va tester la réponse d'un proche. La plus mauvaise manière de répondre est sans doute celle-ci : « Mais pas du tout, que vas-tu imaginer ? ».

Témoignage

« Comme aumônier d'hôpital, mais aussi de long séjour et de maison de retraite, j'ai souvent l'occasion de parler de l'Onction des malades. Je remarque que s'il y a un climat de confiance avec le malade, et si, bien sûr, il s'agit d'un baptisé catholique, il est assez facile de parler de l'Onction des malades. Il est très rare que je me sois heurté à un refus. Un malade qui sait que sa vie est en danger peut céder à des peurs : peur de la mort, peur de la souffrance, peur d'être abandonné... Il faut bien préparer ce sacrement avec le malade et, si possible, avec sa famille afin que la célébration soit l'occasion d'une prière familiale qui apportera à tous. Je constate que la grâce de ce sacrement est une grâce de réconfort, de paix profonde et de courage pour porter les difficultés propres à l'état de maladie ou à la fragilité de la vieillesse. Cette grâce est un don du Saint Esprit qui renouvelle la confiance et la foi en Jésus-Christ, fortifie contre les tentations de découragement et d'angoisse de la mort. Il n'est pas rare qu'il y ait un mieux physique après ce sacrement. Enfin, le sacrement du pardon qui précède permet une libération de la conscience, une certaine guérison spirituelle et un surcroît de paix intérieure ».

Père Bernard J. - Paris

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Accompagner un proche”

À défaut de pouvoir accompagner le malade jusqu'au bout, il nous revient de l'accompagner le plus loin possible. Pour chaque personne, il faut trouver la juste mesure entre l'indifférence, la froideur, l'hypocrisie et, à l'inverse, l'omniprésence, la compassion qui ajoute à la peine du malade, la brutalité dans la manière d'asséner la « vérité » médicale.

La tendance actuelle serait plutôt de chercher à cacher au malade son état. Je dis bien « chercher », car parfois le malade est tout-à-fait lucide sur sa maladie mais ne veut pas le montrer parce qu'il ne veut pas attrister son entourage ou parce qu'il craint la façon dont l'entourage se comporterait désormais avec lui.

Même si ce n'est pas son sens originel, la parole de Jésus s'applique ici encore : « La vérité vous rendra libres ». Il faut essayer d'avoir avec le malade une relation vraie et lui permettre de ne pas mentir aux autres et de ne pas se mentir à soi-même. L'être humain possède souvent des ressources insoupçonnées : la proximité de la mort peut révéler ces richesses si le malade et son entourage consentent à ne pas se mentir mutuellement. Ressources de courage, de sagesse, de tendresse. Il est dommage de les laisser perdre.

À la mort d'un proche, nous nous disons toujours que nous n'avons pas su mettre à profit, suffisamment, le temps qu'il nous été donné de vivre avec lui. Cela est particulièrement vrai pour la période durant laquelle nous savons qu'une personne proche ne sera plus avec nous que pendant quelques mois, quelques semaines.

Il serait bien étonnant qu'une relation vraie, dans un moment critique, n'amène pas à évoquer la question religieuse. La personne malade, surtout si elle était assez éloignée de l'Église, sera peut-être heureuse de pouvoir dire sa foi, son peu de foi, voire sa révolte.

Ceux qui sont les plus liés par le sang ou par l'amitié se doivent d'accompagner leurs proches dans la maladie et jusqu'au seuil de la mort. De toute façon, « on mourra seul », dit Pascal. Cela est inévitable. Mais ce n'est pas une raison pour fuir au moment où un proche est confronté à cette épreuve radicale.

Le Christ lui-même avait demandé à ses apôtres d'être près de lui au moment de son agonie. Au jardin de Gethsémani, la veille

de sa Passion, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. Il leur demanda de veiller et de prier. Toutefois, il s'éloigna quelque peu, car même ses intimes ne pouvaient pas l'accompagner jusqu'au bout de sa souffrance.

Revenant vers eux, il les trouva endormis. Pourtant, quelques heures plus tôt, Pierre avait dit fièrement que, même si tous les autres abandonnaient le Maître, lui ne l'abandonnerait pas. Nous savons ce qu'il en fut, non seulement quand Pierre dormit à Gethsémani mais plus encore quand il renia le Christ dans la cour du grand-prêtre.

De cet exemple exceptionnel, retenons deux choses.

1 • Le Christ a demandé à être accompagné à l'heure de l'angoisse, tout en acceptant de faire seul le plus dur du chemin vers sa mort.

2 • Il convient d'être humbles devant la perspective de la mort des autres. Quelle sera notre réaction ? Ne serons-nous pas tentés par la fuite, sous une forme ou une autre ? Comme devant une personne handicapée, il nous faut reconnaître, devant un malade en fin de vie, nos propres peurs.

Il faut aussi savoir faire place à d'autres qui, mieux que nous, sauront apporter du réconfort à celui qui s'en va vers sa mort, même s'ils sont moins liés à lui. « C'est à moi de... » : peut-être pas. Tout ce qui touche à la mort ne devrait-il pas nous inviter à la dépossession ? Y compris de notre désir de bien faire. ■

Comment accompagner un proche jusqu'à la mort ?

Il faut au contraire profiter de cette remarque ambivalente pour aider le malade à une prise de conscience progressive mais réaliste sur son état : il est important de ne pas « voler leur mort » à nos proches tout en faisant attention à la manière dont nous allons leur annoncer ces vérités relativement à leur état psychologique. Par crainte d'aborder la question, des familles se mettent dans des situations rapidement intolérables. Il faut reconnaître à nos proches en fin de vie la capacité d'assumer leur vie jusqu'au bout et nous, de prendre nos responsabilités pour que cela se passe au mieux.

L'aider à se tourner vers Dieu

Une équipe de soins palliatifs peut être d'une aide considérable pour aider une famille à accompagner un proche. Cependant, cet accompagnement n'assume pas la dimension proprement religieuse. À la Maison Jeanne Garnier de Paris, par exemple, une équipe d'aumônerie répond aux demandes spirituelles. Si le malade est baptisé, même non pratiquant, la proximité

de la mort l'incitera à se replacer dans une perspective résolument chrétienne. Il est indispensable de répondre aux besoins qui sont alors les siens : l'aider à relire sa vie, le libérer de sa culpabilité ou de ses remords, le réconcilier avec ses proches, l'aider à se tourner avec espérance vers l'au-delà de la mort...

La réconciliation avec un conjoint, un enfant, un proche, est un facteur important : certains mourants sont capables de s'accrocher à la vie tant que ces réconciliations ne sont pas faites. Alors seulement, il se laissera partir.

Le sacrement de l'onction des malades

Ce sacrement est un cadeau de Dieu souvent méconnu ! L'Onction des malades n'est pas seulement le sacrement de ceux qui se trouvent à toute extrémité. Aussi le temps opportun pour le recevoir est-il certainement déjà arrivé lorsque la personne « commence à être en danger de mort à cause de la maladie, par suite d'affaiblissement physique ou de vieillesse » (CEC 1499 à 1532).

Il faut savoir expliquer à un proche âgé que ce sacrement ne va pas « le faire mourir », mais lui donner toutes les grâces que Dieu veut lui accorder dans l'état de faiblesse et d'angoisse qui est le sien. Seul un prêtre catholique peut donner ce sacrement précédé du sacrement de réconciliation (1). Les proches ont le devoir de proposer la présence d'un prêtre auprès du mourant sans attendre que celui-ci tombe dans un état d'inconscience. Toute aumônerie à l'hôpital peut répondre à la demande des familles.

N'oublions jamais que la mort est une Pâques, un passage d'une vie à une autre vie. Au bandit crucifié à ses côtés, plus connu sous le nom du bon larron, Jésus lui a dit : « *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis* ».

C'est justement l'une de ces grandes vérités qu'annonce la foi chrétienne : après la mort, nous naissons à une nouvelle vie dans le Christ. Et à la fin des temps, nos corps ressusciteront. C'est pourquoi la foi chrétienne porte à l'espérance : « la vie est plus forte que la mort... » L'Eglise nous encourage à nous préparer pour l'heure de notre mort (CEC 1013-1014). ■

Le Dr E.Kübler-Ross a noté qu'une personne confrontée à un diagnostic grave passe généralement par les états psychologiques suivants :

> La sidération

"Ce n'est pas possible, ils se sont trompés"

> Le déni

"Je n'ai jamais été malade, c'est invraisemblable que cela m'arrive !"

> La révolte

"Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?"

> La dépression

"Je suis fichu, il n'y a plus rien à faire"

> Le marchandage

"Et si je faisais ceci ou cela ?"

> L'acceptation

"Je dois regarder la réalité en face, et me battre pour vivre"

Cependant, ces étapes ne sont pas forcément successives ; le plus souvent le malade est balloté entre ces divers états tout au long de sa maladie. Le rôle de son entourage sera de l'amener peu à peu à l'acceptation positive de son état.

Rayon livres

- JEAN-PAUL II, "Le sens chrétien de la souffrance humaine", 1984.
- JEAN-MIGUEL GARRIGUES, "A l'heure de notre mort", Ed. de l'Emmanuel.
- RANIERO CANTALAMESSA, "Notre sœur, la mort", Ed. Saint Paul.
- STE THERESE DE L'ENFANT JESUS, "J'entre dans la vie", Ed. Pocket, 1999.
- CARDINAL JOSEPH RATZINGER, "La mort et l'au-delà", Ed. Fayard, 1994.
- MARIE-DOMINIQUE GOUTIERRE, "L'homme face à sa mort : l'absurde ou le salut", Ed. Parole et silence, 2000.
- BERNARD PEYROUS, "Prières face à la mort", Ed. de l'Emmanuel.

A qui s'adresser

Associations spécialisées dans l'accompagnement de fin de vie

- Société Française d'Accompagnement et de soins palliatifs
110 avenue Emile Zola - 75015 PARIS - Tél : 01 45 75 43 86
- Association pour le développement des soins palliatifs
44 rue Blanche - 75009 PARIS - Tél : 01 45 26 58 58
- Jusqu'à la mort, accompagner la vie (JALMALV)
132 rue du Fbg St Denis - 75010 PARIS - Tél 01 40 35 17 42
www.jalmalv.org

Unités de soins palliatifs

- Maison médicale Notre Dame du Lac
1 rue de Gènes - 92500 RUEIL MALMAISON
Tél 01 41 39 95 85
- Maison médicale Jeanne Garnier
110 avenue Emile Zola - 75015 PARIS - Tél 01 41 39 95 85
- Sos fin de vie, 274 rue Solferino, 59000 Lille.
www.sosfindevie.fr

Re-vivre après le décès d'un proche ?



- > Pourquoi la mort ?
- > N'est-elle pas fondamentalement injuste ?
- > Si Dieu existe, pourquoi a-t-il permis la mort ?

La mort se présente brutalement à nous quand un de nos proches est victime d'un accident, d'une maladie foudroyante, à n'importe quel moment de la vie.

Et même quand celui que nous aimons nous quitte après une longue maladie, nous éprouvons cruellement la douleur de la séparation.

Comment se remettre d'une telle blessure ?

Dans le film "La chambre du fils", toute une famille est bouleversée par la mort de l'un de ses enfants. Chacun se trouve soudainement confronté à une souffrance brutale, à une grande solitude et à la difficulté de communiquer avec l'autre : « *Notre vie a-t-elle encore un sens, alors qu'Andréa est parti ?* » C'est toujours une épreuve terrible que de perdre un enfant. La mort d'une jeune mère de famille (ou d'un père) est tout aussi révoltant. L'enfant qui perd sa mère peut manifester une détresse intense : « *Comment continuer à vivre sans maman ?* ».

Perdre un enfant, son conjoint ou ses parents est l'une des épreuves les plus dures de la vie. Elle ébranle nos certitudes et nos repères et parfois même, menace notre équilibre psychique. >

Re-vivre après le décès d'un proche ?

N'est-ce pas dans ces moments-là qu'on prend conscience de la valeur inestimable de la vie ? Nous serions prêts à tout pour que celui qu'on a perdu retrouve la vie. C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet. La mort est bien inéluctable ! Mais, comme l'affirme la foi chrétienne, elle n'est pas le terme de la vie humaine. Elle est un passage vers une autre vie ; un nouveau commencement...

J'éprouve une grande paix quand je pense au moment où le Seigneur m'appellera

"Je me sens poussé, par un désir spontané, à vous faire part en toute sincérité des sentiments qui m'animent en cette dernière étape de ma vie..."

Malgré les limitations qui surviennent avec l'âge, je conserve le goût de la vie. J'en rends grâce au Seigneur. Il est beau de pouvoir se dépenser jusqu'à la fin pour la cause du Royaume de Dieu. En même temps, j'éprouve une grande paix quand je pense au moment où le Seigneur m'appellera : de la vie à la vie! C'est pourquoi monte souvent à mes lèvres, sans aucun sentiment de tristesse, une prière que le prêtre récite après la célébration eucharistique: « A l'heure de la mort, appelle-moi, ordonne-moi de venir à toi ».

C'est la prière de l'espérance chrétienne, qui n'ôte rien à la joie de l'heure présente, tandis qu'elle confie le lendemain à la protection de la divine bonté : « Laisse-moi venir à toi... », c'est là le désir le plus profond du cœur humain, même en celui qui n'en a pas conscience. Donne-nous, ô Seigneur de la vie, d'en prendre une conscience lucide et de savourer toutes les saisons de notre vie comme un don riche de promesses futures!

Fais-nous accueillir ta volonté avec amour, en nous remettant chaque jour entre tes mains miséricordieuses!

Et lorsque viendra le moment du "passage" ultime, accorde-nous de l'affronter avec une âme sereine, sans rien regretter de ce que nous laisserons. Car te rencontrer, après t'avoir cherché longtemps, ce sera retrouver toute valeur authentique expérimentée ici sur la terre, avec tous ceux qui nous ont précédés sous le signe de la foi et de l'espérance.

Et toi, Marie, Mère de l'humanité en marche, prie pour nous "maintenant et à l'heure de notre mort"! Tiens-nous toujours étroitement unis à Jésus, ton Fils bien-aimé et notre frère, le Seigneur de la vie et de la gloire! Amen. »

"Lettre aux personnes âgées" - Jean-Paul II - 1999

Les étapes du deuil

Malgré cette forte espérance, l'épreuve de la rupture est toujours difficile à vivre. Faire le deuil, c'est accepter de perdre celui ou celle que nous aimons, pour que la vie ait le dernier mot. Ce processus douloureux prend du temps et dure parfois plusieurs années. Laisser la peine s'enkystrer dans un repli sur soi peut vite devenir morbide. En général, nous avons besoin de nous faire aider dans cette démarche

pour retrouver la sérénité. Il est habituel d'expérimenter une phase de choc, de sidération et même d'une certaine forme d'anesthésie : la personne est fixée sur l'événement parfois brutal et peut nier son émotion, surtout s'il s'agit d'un deuil très difficile touchant un enfant. Après ce premier choc, une période plus ou moins longue de déni s'ensuit. Celui qui est blessé refuse de comprendre et de reconnaître ce qui lui arrive : « *Pourquoi moi, ce n'est pas possible ?* » Cette jeune mère de famille, qui avait perdu sa fille d'un accident de voiture, continuait à vivre comme si elle était toujours là. Chaque matin, elle rangeait sa chambre. Ce déni peut être suivi d'une période de révolte et de

Perdre un enfant, un conjoint, est l'une des épreuves les plus dures de la vie.

colère. Ces moments peuvent se chevaucher et alterner. Ensuite vient le temps du deuil : le sujet se dégage peu à peu, dans la souffrance, des liens affectifs qui l'unissaient à la personne disparue. Ce travail s'effectue dans une forme de dépression, qui s'avère souvent nécessaire pour garantir l'authenticité de cette étape.

Enfin vient le temps du retour à la vie : on tente de trouver un sens à cette perte, d'intérioriser les souvenirs et les dons de cette relation perdue, et de constituer en quelque sorte un héritage. « *Ce travail de deuil atteint son terme quand la personne a retrouvé sa liberté intérieure et sa capacité de conduire sa vie d'une manière positive* » fait remarquer Jacques Arène, dans son livre "Le deuil, un apprentissage".

La souffrance du deuil

Durant cette période du deuil, qui prend en général au minimum une année, la personne est affaiblie et passe des moments difficiles : fatigue, insomnie, difficulté à s'alimenter. Elle peut vivre des états émotifs douloureux, des phases de colère, de culpabilité, de dépression. Tous ces éléments constituent

> Témoignage

Après la mort de ma petite Pascale âgée de 2 ans, le mot vie n'avait plus de sens. Plongée brutalement dans une souffrance intolérable, je n'avais plus envie de vivre. Tentation terrible de repliement sur moi comme une bête blessée, et de ne pas vouloir en sortir, de refuser tout ce qui n'était pas ma peine

Ceux qui vivaient avec moi cette même épreuve - mari, enfants (2 garçons) - me gênaient car ils m'obligeaient par leur simple présence à assumer le quotidien et à leur donner la tendresse à laquelle ils avaient droit et dont ils avaient grand besoin.

Peu à peu, c'est avec leur attention, leur patience, leur amour qui m'ont aidée à reprendre pied, à m'abandonner dans les mains du Seigneur sans chercher à comprendre le pourquoi de cette séparation.

Cette cruelle traversée, je n'en suis pas sortie comme avant. La vie avait un autre goût, une autre couleur. Les miens m'étaient encore plus précieux.

Depuis, la paix est venue, chaque moment est un cadeau. La vie m'est donnée pour apprendre à aimer, à comprendre, à accueillir, à vivre tout simplement l'aujourd'hui. J'attends paisiblement le moment où je retrouverai celle dont l'absence m'a fait terriblement souffrir, mais aussi entrer et grandir dans le mystère de la vie.

Elle m'a accompagnée sur ce chemin. Je la bénis.

Monique

Le point de vue de l'Église



Par Monseigneur Jacques Perrier
Évêque de Tarbes et Lourdes

“Comment vivre après le décès d'un proche ?”

Nombreux sont les couples où le conjoint survivant suit de près dans la mort le conjoint disparu. Cela ne signifie pas que sa famille ou son entourage l'ait abandonné dans sa solitude mais que les mots de l'amour - « je ne peux vivre sans toi » - peuvent être tout-à-fait concrets. Cela ne veut pas dire, inversement, que le veuf ou la veuve qui survit longtemps à son conjoint ne l'aimait pas autant. Mais c'est le signe de la diversité des réactions après la mort d'un être cher.

Les pages qui précèdent montrent que, dans le deuil, il y a un certain nombre d'étapes, comme dans l'annonce d'une maladie grave. Ces processus ne sont pas des mécaniques immuables mais il peut être bon de les connaître. Bon pour soi-même, éventuellement, bien que nous ne soyons pas nos meilleurs conseillers. Mais, surtout, bon pour ceux qui nous entourent pour être respectueux de leur cheminement.

La foi ne dispense pas de faire le chemin. Non seulement, elle ne supprime pas la douleur. Mais, dans un premier mouvement, elle renforce plutôt le scandale éprouvé lors de la mort prématurée ou accidentelle d'un être cher : « Comment Dieu peut-il me faire cela ? Après cette mort, comment croire à sa bonté ? » Ce sont les phrases de Marthe et de sa sœur Marie après le décès de leur frère, Lazare. L'une et l'autre disent à Jésus : « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ».

Dans les évangiles, Jésus rend trois morts à la vie terrestre : une fillette, le fils unique d'une veuve et Lazare. Ce n'est pas beaucoup. Il montre seulement, par là, qu'il n'est pas indifférent à notre peine. Il ouvre une perspective : la mort n'aura pas le dernier mot. Mais la résurrection des morts, nous l'attendons encore.

En attendant, qu'est-ce qui peut aider un chrétien à vivre son deuil ? Tout d'abord, nous sommes certains que ce défunt n'est pas tombé dans le néant. Nous pouvons continuer de penser à lui comme à un vivant. Nous savons que Dieu l'a accueilli et qu'il a reconnu en lui un frère ou une sœur de son Fils, Jésus, qui a donné sa vie pour chaque être humain. Le jugement ne pourrait être de condamnation que si la personne s'était totalement fermée à l'amour.

Dans le Credo, nous disons que nous croyons en la communion des saints. Nous croyons effectivement que tous les humains, vivants et morts, forment une même humanité. Ceux qui sont morts à nos yeux, avec qui nous ne pouvons donc pas communiquer, ne sont pas morts dans la pensée de Dieu, leur Créateur. Nous pouvons donc prier pour eux, prier avec eux. Les cimetiè-

res ruraux d'autrefois avaient cet avantage : ils manifestaient la communion entre les fidèles, d'une rive à l'autre de la mort. La tombe où le corps avait été déposée était le signe de la Demeure où le Père avait accueilli le défunt.

Inversement, l'Écriture invite à prendre au sérieux la mort comme séparation. L'Ancien Testament interdit d'invoquer les esprits des morts. Il ne dit pas que c'est impossible, mais il y voit l'intervention du Mauvais. Ce point n'est pas inutile à rappeler aujourd'hui, alors que la magie et la sorcellerie investissent notre Occident qui s'était enfermé dans les limites trop étroites de son matérialisme et de sa raison mathématique.

Enfin, comme chrétiens, nous espérons la résurrection des morts. Le Credo parle de la résurrection de la chair. Nous ne sommes pas puérils au point d'imaginer une Jérusalem céleste encombrée de centaines de milliards de corps semblables aux nôtres. Mais la résurrection de la chair signifie que nous sommes promis à retrouver une intégrité personnelle et une relation immédiate avec les autres dans la lumière de Dieu. Les livres saints sont très réservés sur l'évocation du « ciel ». Ils ne pourraient l'évoquer qu'avec nos mots, nos idées, nos images terrestres. Or, précisément, le « ciel » n'est pas une simple extension de la terre.

Le ciel ne dévalue pas l'engagement terrestre. Bien au contraire. Dans une de ses prières officielles, l'Église s'exprime ainsi : « Dans cette existence de chaque jour, la vie éternelle est déjà commencée ». Le Christ a montré le chemin qui mène vers le ciel ou, pour employer un terme plus évangélique, le « Royaume ». Durant le temps qui nous est donné sur terre, nous pouvons essayer de vivre ce qui fera la vie du Royaume : la paix, la communion, la joie.

Combien d'hommes et de femmes, après la mort d'un conjoint ou d'un enfant, ont donné une toute nouvelle orientation à leur propre vie, par le service désintéressé de leurs frères en humanité ?

Il ne s'agit donc pas de clore le deuil d'un être cher, comme on referme une parenthèse. On ne revient jamais en arrière. Le courage qu'il faut souhaiter à ceux qui sont frappés par le deuil d'un proche, c'est de regarder l'avenir : « Celui que j'ai aimé, qu'aimerait-il que je fasse maintenant qu'il n'est plus là et qu'il sait la valeur de toutes choses ? »

Au-delà de l'avenir terrestre, nous croyons en l'Avenir que Dieu prépare. Saint Paul le dit aux premiers chrétiens : « Ne soyez pas abattus, comme ceux qui n'ont pas d'espérance ». ■

Re-vivre après le décès d'un proche ?

un chagrin normal. Il faut du temps pour que les souvenirs soient peu à peu intériorisés. Pour ne pas se laisser submerger par la tristesse, il est préférable de se détacher du passé et se tourner vers l'avenir. Mieux vaut éviter par exemple de garder l'aménagement de la maison ou de la chambre du défunt exactement comme de son vivant ; de laisser objets, vêtements à leur place. Ressasser les souvenirs ne peut conduire qu'à la morosité ou à la culpabilité. Nous devons apprendre une nouvelle manière de vivre sans la personne qui nous a quittés : nous tourner vers les autres, bâtir des projets avec eux, nous donner pleinement à notre famille et à notre travail, avoir des initiatives à notre mesure. C'est la vie qui doit triompher dans nos existences et non la mort !

> Prier pour ceux qui nous ont quittés

Les saints du ciel, en particulier ceux de notre famille, nous connaissent et nous aiment. Ils ont une certaine connaissance de notre vie, de nos joies et de nos peines. Soyons sûrs qu'ils ne nous oublient pas et intercèdent sans cesse pour nous : *« Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre »*, disait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Quand nous prions les saints, nous leur demandons d'intercéder pour nous : intercéder, demander en faveur d'un autre, est le propre d'un cœur accordé à la miséricorde de Dieu. L'intercession des saints participe à celle du Christ : *« Car, du fait qu'il a lui-même souffert l'épreuve, il est capable de venir en aide à ceux qui sont éprouvés »* (Héb 2,18). Nous aussi pouvons prier pour eux. Le moindre de nos actes d'amour, de vraie charité, porte du fruit pour tous, dans cette solidarité surnaturelle avec tous les hommes, vivants ou morts. Par contre, tout péché a une conséquence négative sur cette communion. (CEC n° 946-962)

Dieu n'a pas fait la mort

La mort d'un proche peut être à l'origine d'une révolte violente contre Dieu. Si Dieu existe, pourquoi n'a-t-il pas empêché cela ? Dieu, comme il est écrit dans le livre de la Sagesse (1, 13) *« n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants »*.

Pour la foi chrétienne, la mort est la conséquence la plus dramatique de cette rupture « originelle » de l'homme avec Dieu (CEC n°1006-1009). Mais Dieu, par amour, n'a pas abandonné l'homme à la corruption. Il veut que *« l'homme vive... »* Toute l'histoire de la Bible témoigne de sa sollicitude bienveillante à l'égard des hommes. C'est pourquoi, à un moment donné de l'histoire – il y a environ 2000 ans – *« Dieu a envoyé son Fils Jésus non pour juger le monde mais pour le sauver... »* Et pour le sauver du péché (le mal) et de la mort. Jésus,

dont les chrétiens affirment la divinité, va se laisser conduire « comme un agneau à l'abattoir » (cf. Livre d'Isaïe). Crucifié sur le bois de la croix, il met en lumière la violence du péché.

« Jésus, vrai Dieu et vrai homme, assume la malédiction de la mort pour révéler la logique du péché et la transforme par sa résurrection en bénédiction » (Rom 5,19-21).

Par sa résurrection, la mort est définitivement vaincue et la vie est victorieuse.

Par le baptême, le chrétien, uni au Christ, reçoit ainsi l'Esprit de Dieu qui donne la vie en surabondance. La mort est pour le chrétien une « pâque », c'est-à-dire le passage du monde de la servitude où l'homme est esclave du mal à celui du bonheur exprimé dans les béatitudes où l'homme sera libéré des affres du péché et de la mort. *« C'est là une parole certaine : si nous mourons avec Lui, avec Lui, nous vivrons »* (2 Tim 2,11). ■

Rayon livres

- J.M. GARRIGUES, "A l'heure de notre mort", Ed. de l'Emmanuel, 2000.
- JEAN MONBOURQUETTE, "Aimer, perdre, grandir, assumer les pertes et les deuils", Ed. Bayard/ Le Centurion, 1995.
- CROIRE AUJOURD'HUI, "Avec les personnes en deuil", dossier n° 92, 2000.
- JACQUES ARENES, "Dis, un jour moi aussi je mourrai", Ed. Fleurus, 2001.
- Jean-Marie GUEUELLETTE, "Reste auprès de moi mon frère", (Cerf)
- "Le deuil", J'ai lu, n° 7230, 2001.

A qui s'adresser

Deuil et veuvage :

Mouvements pour les veufs et les veuves.

- Espérance et Vie, Mouvement Chrétien de femmes pour les premiers temps du veuvage. 20 rue des Tanneries, 75013 Paris. Tél : 01 45 35 78 27. Courriel : esperance.viel@wanadoo.fr
- Association veufs et Résurrection : entraide spirituelle et morale pour les veufs. 4 bis rue des Frères Blais, 94200 Ivry sur Seine.
- Frères de la Résurrection : Institut séculier pour les veufs et les veuves. 202 avenue du Maine 75014 Paris

Aide aux parents d'enfant décédé.

- Fraternité Jonathan-Pierres vivantes 4-6 place de Valois, 75001 Paris. Tél : 01 42 96 36 51. Site internet : <http://www.anjpv.asso.fr>
- Sos fin de vie, 274 rue Solferino, 59000 Lille. www.sosfindevie.fr

Témoignage

La mort de Jacques Fesch

Jacques, un jeune parisien, est arrêté le 25 février 1954, après avoir tué un changeur et un policier lors d'un hold-up manqué. Il fera un très beau chemin de conversion en prison. Condamné à mort, il apprend qu'il sera exécuté au matin du 1^{er} octobre 1957. Dans ses dernières notes, il écrit : « L'exécution aura lieu demain à quatre heures du matin. Que la volonté de Dieu soit faite en tout. Je suis sûr que dans sa bonté, Jésus me donnera une mort de chrétien, afin que jusqu'au bout je puisse rendre témoignage... Jésus est tout près de moi. Il m'attire de plus en plus à lui, et je ne peux que l'adorer en silence, désirant mourir d'amour. Il me donne cette paix qui n'est pas de ce monde... Bon Jésus qui a tant souffert pour moi et qui porte encore toute ma souffrance. Mon Seigneur et mon Dieu que je vais voir face à face... Dans cinq heures, je verrai Jésus ».